



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

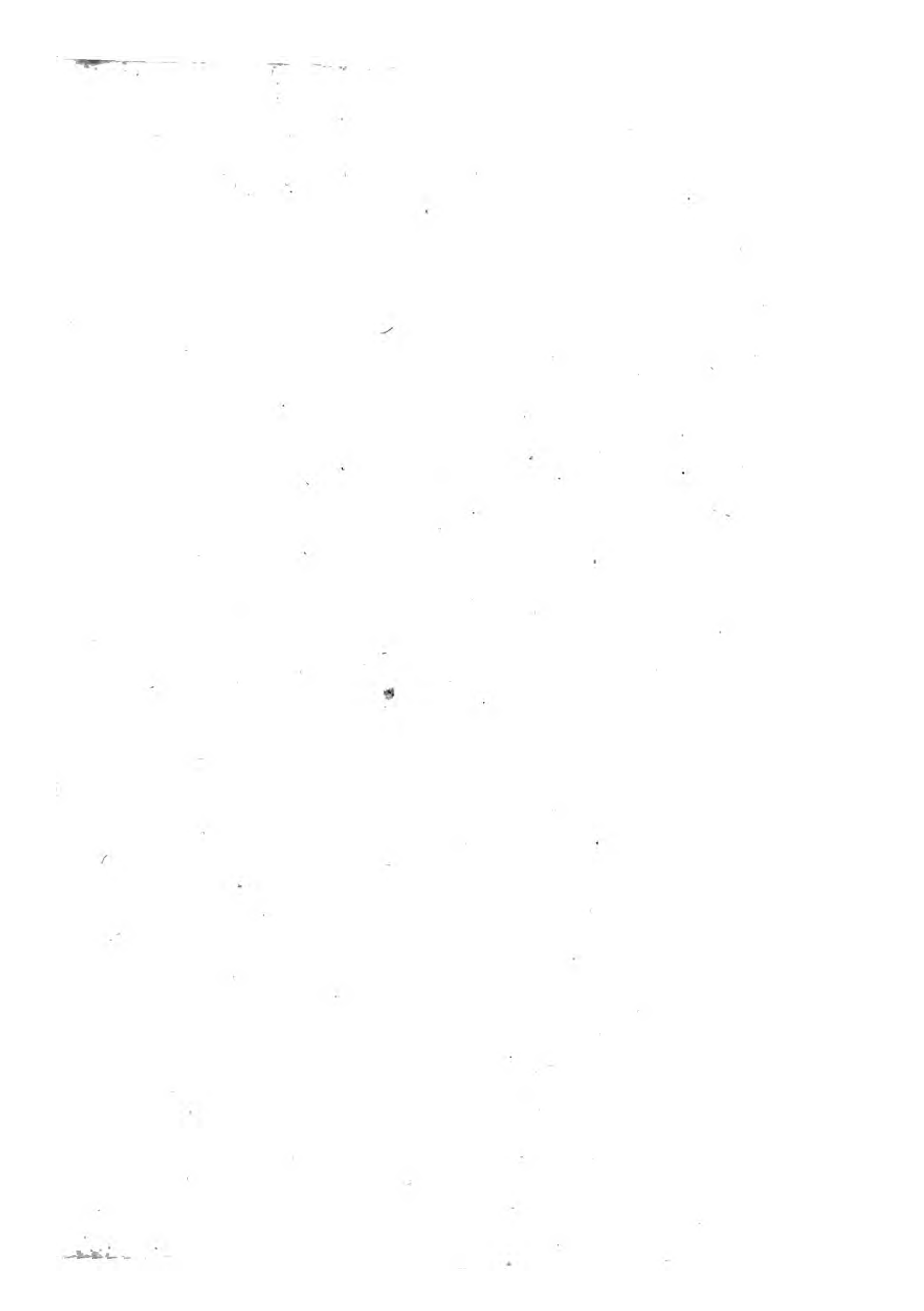


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.









THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME II.

ESTABLISHED

18

NEW YORK

18

THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

*Par l'Auteur des PROVERBES
DRAMATIQUES.*

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M D C C L X X V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE TAYLOR

ED

LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

OXFORD



LE TESTAMENT

SINGULIER,

C O M É D I E

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LA MARQUISE DE BLANFORT,
Veuve.

Mlle D'HENNEBAUD.

LE COMTE DE GRIMOND.

LE CHEVALIER DE FURCY.

JUSTINE, *Femme-de-Chambre de la Marquise.*

La Scène est dans le Château de la Marquise.



LE TESTAMENT
SINGULIER,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, JUSTINE.

LA MARQUISE.

EH bien, Justine, Mademoiselle d'Hennebaud veut-elle me voir ?

JUSTINE.

Elle n'est pas chez elle, Madame, on dit qu'elle se promène toute seule dans le Parc.

LA MARQUISE.

Malgré mon impatience, il faut l'attendre. Le Testament du Vicomte de Saint-Odon, l'occupe sans doute.

J U S T I N E.

Oserois-je demander à Madame ce que c'est que ce Testament ?

L A M A R Q U I S E.

Tu fais bien que le Vicomte étoit l'Oncle du Comte de Grimond & du Chevalier de Furcy ; qu'il y a deux ans qu'il est mort , & qu'il avoit défendu qu'on ouvrît son Testament avant que ce tems fût écoulé ?

J U S T I N E.

Ah, oui , oui , je me le rappelle.

L A M A R Q U I S E.

Le Vicomte ne supportoit qu'impatiemment l'attachement , ou plutôt le violent amour que ses Neveux avoient pour Mademoiselle d'Hennebaud , & il leur avoit défendu de l'épouser tant qu'il vivroit.

J U S T I N E.

C'étoit un vilain homme que ce Monsieur le Vicomte-là !

L A M A R Q U I S E.

C'étoit un homme de grande qualité.

J U S T I N E.

Cela n'y fait rien ; il avoit l'air brusque &

S I N G U L I E R. 5

dur , il me faisoit toujours peur quand il venoit ici.

L A M A R Q U I S E .

Quelle folie !

J U S T I N E .

Non , cela est vrai. Et ces Messieurs n'ont rien diminué de leur amour depuis deux ans ?

L A M A R Q U I S E .

Non vraiment.

J U S T I N E .

Ah ! Madame , que je vous plains d'aimer toujours Monsieur le Comte de Grimond , & qui ne s'en doute seulement pas.

L A M A R Q U I S E .

Tu ne fais pas , Justine , ce qui peut m'arriver d'heureux , peut-être même aujourd'hui. Par ce Testament , Mademoiselle d'Hennebaud se trouve obligée de choisir un époux entre le Chevalier & le Comte.

J U S T I N E .

Obligée.... Et , Madame , vous n'êtes pas inquiète ?

L A M A R Q U I S E .

Non , Justine. Je ne fais pas comment ce

6 *LE TESTAMENT*

Testament peut l'obliger à faire ce choix ; mais tout me dit qu'elle choisira le Chevalier.

J U S T I N E.

Cela pourroit arriver ; mais je ne conçois pas , aimant Monsieur le Comte , que vous ne craigniez pas qu'elle ne l'aime aussi.

L A M A R Q U I S E.

Ta réflexion est juste , sûrement le Comte est fait pour plaire ; mais le Chevalier aura la préférence , parce qu'il est aimé.

J U S T I N E.

Deux frères rivaux , & que l'amour ne définit pas , quand il suffit quelquefois d'être parens pour se haïr ; cela me paroît respectable.

L A M A R Q U I S E.

Oui ; car il semble au contraire que cet amour qu'ils ont depuis long-tems , augmente & resserre encore l'amitié qui est entr'eux ; mais c'est qu'ils ignorent leur sort tous les deux , qu'ils se confient leurs peines , & que ce qui pourroit leur donner de l'éloignement les rapproche.

J U S T I N E.

Et comment Madame est - elle mieux inf-

truite de cette préférence que ces Messieurs.

L A M A R Q U I S E.

Parce que la jalousie qu'inspire un amour malheureux l'éclaire, lui fait pénétrer les plus secrets mystères. J'ai vu Mademoiselle d'Hennebaud se contraindre davantage vis-à-vis du Chevalier, & avoir plus de liberté avec le Comte; elle s'observoit continuellement avec le premier, & elle n'y pensoit pas avec l'autre; enfin tout m'a prouvé qu'elle aimoit le Chevalier, & qu'elle vouloit qu'il l'ignorât. Forcée aujourd'hui de se déterminer, ce sera sûrement en sa faveur, & le Comte n'ayant plus d'espoir, son amour s'affoiblira, & je pourrai peut-être parvenir à le consoler.

J U S T I N E.

Comment Madame peut-elle aimer un cœur tout rempli d'un autre? Veuve, riche; moi, je voudrois....

L A M A R Q U I S E.

C'est cet amour tendre & délicat dont je l'ai vu capable qui m'a fait desirer d'en être aimée, & qui me l'a fait espérer; quand on est réellement sensible, c'est un besoin pour notre cœur d'aimer, & l'on finit souvent en écoutant un malheureux, par lui faire goûter un

bonheur véritable. Mais je veux absolument voir Mademoiselle d'Hennebaud , savoir toutes les particularités du Testament & me convaincre que rien ne peut qu'augmenter mes espérances. *Elle sort.*

J U S T I N E.

Elle a beau dire , je n'aimerai jamais qui ne m'aimera pas , & qui aimera ailleurs surtout.

S C E N E I I.

LE CHEVALIER, JUSTINE.

LE CHEVALIER, *d'un air très-occupé.*

AH , Justine ; Mademoiselle d'Hennebaud n'est pas chez elle , ne seroit - elle pas chez Madame la Marquise ?

J U S T I N E.

Non , Monsieur le Chevalier ; car elle lui voudroit parler , & elle est allée la chercher. Ce jour-ci est un grand jour pour vous , Monsieur.

L E C H E V A L I E R.

Il fera peut-être le dernier de ma vie!

J U S T I N E.

Mais si vous étiez choisi?

L E C H E V A L I E R, *vivement.*

Que dites-vous?.... Sauriez-vous?.... Mais
dois-je seulement le désirer.

J U S T I N E.

Et pourquoi pas? On ne vous voit pas avec
indifférence.

L E C H E V A L I E R.

Pas avec indifférence!.... Seroit-il bien
possible?

J U S T I N E.

J'ai tout lieu de le croire.

L E C H E V A L I E R.

Ah, ma chère Justine, je vous en supplie!...

J U S T I N E.

Voilà Monsieur votre Frère, je ne puis vous
en dire davantage. Priez, pressez & vous serez
heureux. *Elle sort.*

L E C H E V A L I E R.

Et puis-je l'être! quel espoir m'avoit séduit!

S C E N E I I I.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

EH bien, mon Frère, avez-vous vu Mademoiselle d'Hennebaud ?

LE CHEVALIER.

Non, elle n'est pas chez elle. Avez-vous consulté sur le Testament ?

LE COMTE.

Oui, l'on n'y peut rien changer, il faut qu'il soit exécuté absolument comme il est fait.

LE CHEVALIER.

Pourquoi mon Oncle nous a-t-il fait attendre deux ans après sa mort pour nous apprendre ces rigoureuses dispositions ?

LE COMTE.

Ah! mon Frère, c'est qu'il a cru que pendant ce tems-là notre amour s'affoibliroit, & que la dure loi qu'il nous impose ne trouveroit plus d'obstacle.

S I N G U L I E R. II

L E C H E V A L I E R.

Il ne connoissoit pas nos cœurs !

L E C O M T E.

Il ne connoissoit pas celle que nous aimons.

L E C H E V A L I E R.

A-t-il jamais voulu seulement la voir ?

L E C O M T E.

Il lui auroit été impossible de la haïr.

L E C H E V A L I E R.

Sa Maison, disoit-il , a toujours persécuté la nôtre.

L E C O M T E.

En est-elle responsable ? Et n'y a-t-elle pas perdu plus que nous ; puisqu'elle est restée sans biens.

L E C H E V A L I E R.

Il ne veut point d'alliance entre nos deux Maisons.

L E C O M T E.

Il sacrifie à cette répugnance & le bonheur de ses Neveux , & même jusqu'à son bien , de la maniere la plus bisarre.

LE CHEVALIER.

Je n'aurois jamais imaginé les excès où peut porter la haine.

LE COMTE.

Dire qu'il n'y a nulle ressource!

LE CHEVALIER.

Mais a-t-on bien examiné tous les points du Testament ?

LE COMTE.

Rien n'a été négligé ; d'ailleurs il est court, sa volonté est si précise....

LE CHEVALIER.

Revoyons encore.

LE COMTE.

Pourrions-nous avoir quelque espoir ?

LE CHEVALIER.

N'importe.

LE COMTE *lit.*

Mes Neveux partageront également ma succession, s'ils renoncent tous deux à épouser l'héritière du nom de la Maison d'Hennebaud. Si elle choisit l'un d'eux, tout mon bien appartiendra à l'autre, & si elle les refuse tous

deux , elle jouira seule de cette succession , qui , dans tous les cas , sera substituée aux héritiers de celui , ou de celle à qui elle sera adjugée.

L E C H E V A L I E R.

Il a cru , sans doute que l'intérêt nous feroit changer de sentiment.

L E C O M T E.

Et que la crainte de perdre cette succession nous empêcheroit de nous mettre dans le cas d'être refusés.

L E C H E V A L I E R.

Que le desir de la posséder , sans son bien , pourroit nous arrêter.

L E C O M T E.

Ah , trop heureux encore ! celui qui auroit toute la succession ne seroit pas si bien partagé.

L E C H E V A L I E R.

Et il auroit de plus , la douleur de ruiner son Frère & celle qu'il aime.

L E C O M T E.

Oui ; car elle se verroit entièrement dé

pouillée de ce qui doit lui revenir en épou-
fant l'un de nous.

LE CHEVALIER.

Et la plus grande partie de cette succession
ne vient-elle pas des Procès que mon Oncle
a gagnés contre cette Maison , qu'il prétend
qui l'a persécuté , & dont lui-même est de-
venu le tyran ?

LE COMTE, *après avoir rêvé.*

Mon Frère.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMTE.

Fuyons tous les deux.

LE CHEVALIER.

Et ne faut-il pas que Mademoiselle d'Hen-
nebaud soit en possession de tout avant.

LE COMTE.

Oui , & pour cela il faut qu'elle nous refu-
se , il est vrai.

LE CHEVALIER.

Eh bien , mon Frère , proposons-le lui d'un
commun accord.

LE COMTE.

Notre malheur sera égal ; mais du moins elle aura ce qui doit lui appartenir.

LE CHEVALIER.

Mais comment l'y déterminer ?

LE COMTE.

Peut-être ne nous fuit-elle actuellement que pour songer au parti qu'elle doit prendre.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon Frère , il me vient une idée. La Marquise vous aime , son bien est égal à celui du Testament....

LE COMTE.

La Marquise m'aime ?

LE CHEVALIER.

Il y a long-tems.

LE COMTE.

Si j'avois su cet amour , je n'aurois peut-être jamais été votre rival ; mais je croyois que c'étoit vous qu'elle aimoit , & je la plaignois de tout mon cœur , & j'étois bien loin de penser que je pouvois causer son tourment.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle d'Hennebaud , en nous refusant tous les deux , peut espérer de servir la Marquise , en croyant que vous pourriez l'épouser.

LE COMTE.

Ah ; si je n'épouse pas Mademoiselle d'Hennebaud , non , jamais aucune femme....

LE CHEVALIER.

Je le crois ; mais la Marquise peut se flatter , & pour cela elle fera tout auprès de Mademoiselle d'Hennebaud pour l'engager à consentir à ce que nous désirons. Voyez la Marquise.

LE COMTE.

Allons , je vais la prier de parler , de solliciter même ce refus. Ah ! mon Frère , n'est-il pas cruel , que ni l'un ni l'autre nous ne puissions être heureux !



SCENE

S C E N E I V.

LE CHEVALIER *se laissant tomber dans un fauteuil.*

ÊTRE réduit à solliciter sa perte!..... & craindre de ne pas l'obtenir!.... Je serai heureux, disoit Justine..... Mais sur quoi..... Sauroit-elle?..... Je pourrois être aimé!.... Quel bien ce seroit!.... Il augmenteroit encore mes regrets ; mais n'importe.... Dieux ! que vois-je?.... C'est elle-même!

S C E N E V.

Mlle D'HENNEBAUD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *allant à Mademoiselle d'Hennebaud.*

AH, Mademoiselle!....

Mlle D'HENNEBAUD.

Monsieur le Chevalier, je vous prie, ne m'arrêtez pas.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas pour vous dire que je vous ai-

me : depuis l'instant où je vous ai vue pour la première fois , je ne vis que pour vous , vous le savez bien ; mais je ferois trop heureux en vous perdant....

Mlle D'HENNEBAUD.

Que dites-vous ? Quel est votre dessein ?

LE CHEVALIER.

Je vais m'éloigner pour jamais.

Mlle D'HENNEBAUD.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Je ne puis aspirer au seul bien qui peut me faire aimer la vie , je dois mourir loin de vous.

Mlle D'HENNEBAUD.

Ne croyez pas que ce Testament , qui me donne tous vos biens , en vous refusant , le Comte & vous , puisse jamais me déterminer à vous en dépouiller.

LE CHEVALIER.

Et puis - je désirer que votre choix tombe sur moi ? Vous feriez sûrement mon bonheur ; mais vous seriez privée d'un bien qui

doit vous appartenir , & dont la plus grande partie devrait être à vous.

Mlle D'HENNEBAUD.

Et si j'épousois votre Frère , n'en seroit-il pas de même ?

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ?.... Seroit-ce lui ?....

Mlle D'HENNEBAUD.

Non , je dis , avec vous ou avec lui.

LE CHEVALIER.

Quelle cruelle situation ! avoir tout à craindre & rien à espérer ! mon malheur est affreux ! c'est la dernière fois que je m'en plains : ah ! pardonnez-le moi , ce moment est encore trop doux ; puisque vous voulez bien m'entendre ! si je pouvois lire dans vos yeux....

Mlle D'HENNEBAUD, *troublée.*

Ah ! Chevalier !.... mais que perdez-vous en moi ? Vous ignorez mes sentimens.... Mon choix n'est pas fait.

LE CHEVALIER.

Si l'un de nous est assez heureux pour avoir pu toucher votre-cœur , le choix est fait. Ah !

si je pouvois , en étant forcé de renoncer à vous , apprendre du moins que je ne suis pas hai.

Mlle D'HENNEBAUD.

Pourquoi vous haïrois-je tous les deux ? Est-ce parce que je suis la cause de vos malheurs ? Je n'ai point à me plaindre de vous.

LE CHEVALIER,

Je fais que vous n'êtes pas injuste.

Mlle D'HENNEBAUD.

A quoi vous serviroit d'en savoir davantage ?

LE CHEVALIER,

A charmer les douleurs & les ennuis du reste de ma vie ! cette conversation sans cesse présente à mon imagination , calmeroit mon désespoir ; je bénirois cent fois cet heureux moment. Quelle douceur je goûterois à me le rappeler ! Ah ! si réellement vous pouviez m'aimer ! Mais , que dis-je ? Nous n'en serions pas plus heureux , & je serois réduit à vous plaindre ; cependant au milieu de mes regrets , qu'il me seroit doux de penser que sans cette loi cruelle , vous auriez goûté quelque douceur à faire mon bonheur !

Mlle D'HENNEBAUD.

Pourquoi vous pénétrer si vivement....

LE CHEVALIER.

Ah ! si c'est une erreur , ne la détruisez point.... Mais , hélas ! non , jamais vous ne m'avez aimé !

Mlle D'HENNEBAUD.

D'où vient ce reproche , Chevalier ? Ai-je pris avec vous quelque engagement auquel vous m'avez vue manquer ? En quoi puis-je vous paroître coupable ?

LE CHEVALIER.

Ah ! bien loin de vous accuser....

Mlle D'HENNEBAUD.

Calmez-vous donc , & croyez que ce n'est pas sans douleur que je fais le malheur des deux hommes les plus estimables que je connoisse.

LE CHEVALIER.

Excusez un amour malheureux , s'il me rend injuste ; mais puisque je ne puis , ni ne dois rien espérer , consentez à ce que nous vous demandons , refusez - nous également ;

c'est le vœu de mon Frère , c'est le mien ; votre bonheur est l'unique objet de nos desirs.

Mlle D'HENNEBAUD.

Vous voulez que je vous refuse ? Y pensez-vous bien , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Mademoiselle !.... par pitié , dites-moi....

Mlle D'HENNEBAUD.

Non , je dois me taire encore. Je vous prie , laissez-moi rêver au parti que je dois prendre , & ne me retenez plus.

LE CHEVALIER.

J'obéis , je ne retrouverai jamais sans doute un moment si précieux pour mon amour ; mais vous le voulez , je vous sacrifie tout. *Il sort.*



S C E N E V I.

Mlle D'HENNEBAUD, *assise & appuyée sur une table. Après avoir rêvé.*

AH! respirons!.... Quelle situation!.... Le Chevalier pourroit faire mon bonheur! oui... Mais en le préférant, je le ruine!.... Dieux! conseillez-moi.... Qui, moi, je pourrois consentir à les priver tous deux d'un bien qui leur appartient, & pour en jouir! le peuvent-ils espérer?

S C E N E V I I.

LA MARQUISE, Mlle D'HENNEBAUD,
LE COMTE.

LA MARQUISE, *au Comte en l'appelant.*

COMTE, elle est ici.

Mlle D'HENNEBAUD, *à part.*

Ah, Dieux! cachons mon trouble.

LE COMTE.

Eh bien, Mademoiselle, consentez-vous à

décider aujourd'hui notre sort? Par pitié, ne nous faites pas languir davantage, nous vous en supplions.

Mlle D'HENNEBAUD.

Et qui peut vous presser autant?

LE COMTE.

Le desir de voir finir la cruelle incertitude où nous sommes, qui nous fait souffrir d'avance tout ce que nous avons à redouter & qui semble même accroître nos maux.

Mlle D'HENNEBAUD.

Croyez-vous ma peine moins grande que la vôtre?

LE COMTE.

Faites ce que nous desirons également tous deux, vous serez délivrée de nos persécutions, & nous n'aurons du moins rien à nous reprocher.

Mlle D'HENNEBAUD, *après avoir rêvé.*

Le Ciel semble m'inspirer & m'indiquer le seul parti qui me reste à prendre.

LE COMTE.

Pouvez-vous le dire actuellement?

Mlle D'HENNEBAUD.

Oui. Je vais finir ma vie dans un couvent,
& par ce moyen je vous rends tous vos biens.

LE COMTE.

Non, vous ne pouvez pas nous les rendre,
& vous vous sacrifieriez en vain.

Mlle D'HENNEBAUD.

Comment ?

LE COMTE.

C'est nous refuser, & pour lors les biens
vous appartiennent.

Mlle D'HENNEBAUD.

Mais ne pouvant plus en jouir, je vous les
laisse.

LE COMTE.

Ils sont substitués pour lors à vos héritiers.

Mlle D'HENNEBAUD.

Je serai donc toujours forcée à faire un choix
entre vous deux !

LE COMTE.

Et vous vous perdez, en épousant l'un de
nous, vous demeurez sans biens.

Mlle D'HENNEBAUD.

Ah, je ne le fais que trop! je ruinerai l'objet de mon choix.

LE COMTE.

Refusez-nous tous deux, encore une fois, & nous ne désirons plus rien; nous vous le demandons en grâce, ne vous inquiétez pas de notre sort; dans le métier des armes nous mériterons, non, une fortune considérable; mais celle dont se contentent de très-braves gens & qui valent autant que nous.

Mlle D'HENNEBAUD, *révante.*

Par quel moyen sortir de cet abîme? Je vous prie de m'y laisser rêver encore, & je vous annoncerai bientôt le parti que j'aurai pris. *Elle sort.*



*S C E N E V I I I .**LA MARQUISE, LE COMTE.**LA MARQUISE.*

EN vérité , Comte , plus je vous connois , plus je vous admire : quel excès de générosité ! perdre toute sa fortune pour en faire jouir celle que vous aimez , & sans nul espoir de jamais la posséder. Voilà ce qui s'appelle favoir aimer !

LE COMTE.

Et mon Frère , Madame , ne pense-t-il pas de même que moi ? Il n'y a point de mérite à cela ; le tourment le plus cruel , c'est de voir que Mademoiselle d'Hennebaud n'y veuille pas consentir.

LA MARQUISE.

Mais le peut-elle ? De quel droit voulez-vous la forcer d'accepter cette succession , pour vous ruiner tous les deux ? Laissez-la choisir entre vous & votre Frère.

LE COMTE.

Mais par ce choix elle n'aura rien , comment

vouloir qu'elle forme un pareil établissement? Il n'est pas possible que nous l'y engagions & que pour faire notre bonheur, nous l'empêchions peut-être d'avoir une fortune considérable, si la fortune peut se lasser enfin de persécuter le mérite.

L A M A R Q U I S E.

Le bonheur ne suit pas toujours la fortune, Comte!

L E C O M T E.

Ah, Madame, je le fais! il est cruel pourtant que ce soit elle qui mette des entraves au nôtre; il est affreux d'être obligé d'éviter ce que l'on aime, d'être forcé de l'empêcher de nous préférer; c'est une situation à quoi nous ne devons pas nous attendre; nous devons espérer qu'enfin l'un de nous seroit heureux, & c'est à quoi il faut renoncer! ce raffinement extrême de la haine de mon Oncle, est désespérant!

L A M A R Q U I S E.

Oui, Comte, je vous plains bien sincèrement, votre façon d'aimer méritoit, sans doute, un meilleur sort. Que votre bonheur ne dépend-il de moi! mais aviez-vous lieu de

croire que le choix pût tomber sur vous? Si Mademoiselle d'Hennebaud préféroit votre Frère?

L E C O M T E.

Elle n'en feroit pas moins à plaindre du côté de l'intérêt, & moi, je n'en ferois encore que plus malheureux.

L A M A R Q U I S E.

Au lieu de vous occuper sans cesse de cet amour, songez plutôt à le bannir promptement de votre cœur.

L E C O M T E.

Le bannir?

L A M A R Q U I S E.

Sans espoir, l'amour est privé de toutes les douceurs qui doivent l'accompagner; c'est un tourment continuel, tout déplaît, on voudroit se fuir soi-même.

L E C O M T E.

Hélas, est-on maître de bannir & son amour & ses regrets? Quand tout nous rappelle un objet séduisant, enchanteur, le cœur s'ouvre, s'épanouit, pour recevoir cette douce impres-

30 *LE TESTAMENT*

sion , comme la fleur au lever de l'aurore ,
pour se laisser pénétrer par une douce rosée.

L A M A R Q U I S E .

Ah , Comte ! que vous êtes loin d'éprouver
un sort dont vous êtes si digne , & qui devrait
n'être fait que pour vous !

L E C O M T E .

Je ne vous comprends point , que dites-vous
Madame ? Aurois-je à redouter....

S C E N E I X .

L A M A R Q U I S E , L E C H E V A L I E R ,
L E C O M T E .

L E C H E V A L I E R .

MON Frère , avez-vous réussi auprès de Ma-
dame la Marquise ? Veut-elle bien engager
Mademoiselle d'Hennebaud à consentir à ce
que nous désirons.

L E C O M T E .

Non , mon Frère ; elle trouve même que
nous avons tort de l'exiger , que c'est une es-
pèce de don que nous n'avons pas le droit de

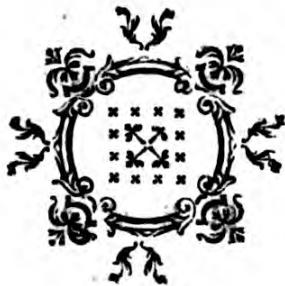
faire ; que plus sa délicatesse est grande , & plus nous devons craindre de l'offenser.

L E C H E V A L I E R.

Mais la plus grande partie de ce que nous lui sacrifions a appartenu à ses prédécesseurs , & devoit lui appartenir de droit.

L A M A R Q U I S E.

Voilà ce que vous ne lui persuaderez jamais ; laissez-la déterminer ce qu'elle voudra faire , & rapportez-vous-en à sa décision. Le seul moyen que je puisse avoir de vous servir ; c'est de l'engager à ne vous pas faire languir davantage ; c'est à quoi je vais essayer de la résoudre le plutôt qu'il sera possible.



S C E N E X.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ELLE choisira donc entre nous!.... Je viens de tout ordonner pour mon départ, si le choix tombe sur vous; mais, mon Frère, je vous demande une grace.

LE COMTE.

Notre sort est encore égal, je dois faire tout ce que vous voudrez. Parlez à présent.

LE CHEVALIER.

Oui; mais voyez à quoi vous vous engagez

LE COMTE.

N'importe, je ne crains point un parti que vous choisissiez.

LE CHEVALIER.

Vous me donnez votre parole?

LE COMTE.

Je vous la donne.

LE

L E C H E V A L I E R.

Eh bien , comme par le choix qui seroit fait de vous la succession m'appartiendroit entièrement , vous venez de vous engager à accepter le revenu de ce bien que , dans ce cas-là , je dois posséder toute ma vie , & je vous jure ici de ne prendre jamais aucun engagement qui puisse m'ôter la liberté de vous en laisser la jouissance ; mon emploi m'a suffi jusqu'à présent , il me suffira encore.

L E C O M T E.

Puis-je consentir à vous dépouiller ainsi entièrement de ce qui devoit vous appartenir , & ne serai-je pas trop heureux de posséder l'objet de vos vœux & des miens ?

L E C H E V A L I E R.

De quel bonheur jouirez-vous tous deux au sein de l'indigence ?

L E C O M T E.

Et qui pourra vous dédommager de tout ce que vous perdrez ?

L E C H E V A L I E R.

Le plaisir d'adoucir une loi trop rigoureuse & de vous faire jouir d'un bonheur dont le sort avoit résolu de me priver.

LE COMTE.

Mais....

LE CHEVALIER.

Songez que vous m'avez donné votre parole.

LE COMTE.

Vous en ferez donc de même si le choix tombe sur vous ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est point-là ce que je vous propose.

LE COMTE.

Ce n'est qu'à cette condition que je puis m'engager.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un.



SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, Mlle D'HENNEBAUD,
LE COMTE, LE CHEVALIER.

L A M A R Q U I S E.

LES voici, Mademoiselle, rendez-vous au desir qu'ils ont de savoir quelle est votre volonté.

Mlle D'HENNEBAUD.

Vous le voulez, Messieurs; mais me promettez-vous de suivre, sans vous plaindre, la loi que je vais vous prescrire?

L E C H E V A L I E R.

Ah, bannissez-nous tous deux.

L E C O M T E.

Nous vous en supplions.

Mlle D'HENNEBAUD.

Prenez garde que ce seroit vous, par cette prière, qui me refuseriez, & que je n'aurois plus de droits sur la succession. Je ne demande

pas mieux , si vous le voulez , j'y consens de tout mon cœur à ce prix.

L E C H E V A L I E R .

O Ciel ! pourriez-vous croire ?....

L E C O M T E .

Non , ce n'est pas notre intention.

L E C H E V A L I E R .

Puisque vous voulez faire un choix , prononcez , ne différez plus.

Mlle D'H E N N E B A U D .

Mais n'est-il pas bien douloureux d'avoir à affliger une ame délicate , généreuse , & qui ne s'occupe que de mon bonheur ?

L A M A R Q U I S E .

Celui qui ne sera pas préféré , n'aura-t-il pas la fortune pour le consoler ?

Mlle D'H E N N E B A U D .

Ah , puisse-t-elle au moins lui prouver....
A part. O Ciel , qu'allois-je dire !

L A M A R Q U I S E .

Achievez.

Mlle D'HENNEBAUD.

Madame, je vous en supplie, soyez la dépositaire de mon choix, venez. Vous aurez la bonté de l'annoncer ensuite, & vous m'épargnerez la douleur que j'éprouverois, en voyant les regrets de celui que je serai obligée d'abandonner.

L A M A R Q U I S E.

Non, Mademoiselle, il m'est impossible de me charger d'un pareil arrêt; c'est à vous à le leur apprendre.

L E C O M T E.

Ne balancez plus.

Mlle D'HENNEBAUD, *tremblante.*

Vous le voulez?

L E C H E V A L I E R.

Nous vous en conjurons.

*Le Comte & le Chevalier écoutent sans regarder
Mademoiselle d'Hennebaud.*

Mlle D'HENNEBAUD, *avec peine.*

Eh bien.... j'épouse.... le Comte de Grimond. *Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*

LE CHEVALIER, *désespéré.*

O Ciel ?

LE COMTE, *se retournant avec joie pour se
jetter aux genoux de Mademoiselle d'Hennebaud.*

Seroit-il bien possible !..... Dieux ! que
vois-je ?

LA MARQUISE.

Que sa bouche n'est point d'accord avec
son cœur.

LE COMTE.

Comment !

LA MARQUISE.

Qu'elle aime le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Moi ?

LA MARQUISE.

Oui , vous , & qu'elle se sacrifie pour ne
pas vous priver de la fortune qui vous revien-
dra par ce choix.

Mlle D'HENNEBAUD.

Madame , que dites-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Votre secret que j'ai pénétré.

L E C O M T E.

Ah , Mademoiselle , pouvez - vous croire que je veuille faire votre malheur & celui de mon Frère ? Mais , Madame , est-il bien vrai

L A M A R Q U I S E.

Oui , Comte , vous pouvez m'en croire. Elle est incapable de trahir la vérité , qu'elle vous le dise elle-même , si je vous trompe.

Mlle D'H E N N E B A U D.

Madame , vous me perdez !

L A M A R Q U I S E.

Non , Mademoiselle , au contraire , je veux votre bonheur ; c'est le dernier plaisir que je puis goûter actuellement. Suivez le penchant de votre cœur , épousez le Chevalier , je lui donne mon bien , & je ne me réserve que ce qu'il me faudra pour passer le reste de ma vie dans un Couvent ; ne vous opposez point à ce don , Chevalier ; car rien ne peut me faire changer de résolution.

LE CHEVALIER.

Mais croyez - vous que nous puissions être heureux si vous ne l'êtes pas ?

Mlle D'HENNEBAUD.

Non , Chevalier , n'y consentez pas ?

LA MARQUISE.

Pourquoi vous opposer à la seule douceur que je puisse goûter ?

LE COMTE.

Ah ! Madame , je tombe à vos pieds , cet excès de générosité m'éclaire & me fait voir qu'en perdant l'espoir d'être aimé de Mademoiselle , je renonce à une erreur qui m'étoit précieuse , il est vrai ; mais que je puis retrouver en vous la source d'un bien réel , & qu'un amour aveugle m'avoit empêché d'appercevoir jusqu'à ce moment. Si ce n'est pas une nouvelle erreur , consentez que je vous confacre à jamais ma vie , &

LA MARQUISE.

Non , Comte , je ne veux point que ce soit la reconnoissance qui vous engage

L E C O M T E.

Eh , Madame , ne part-elle pas du cœur ; c'est le premier hommage que le mien vous rend ; si vous l'avez pu croire digne de vous , pourquoi cesseroit-il dans ce moment de vous le paroître encore ; est-ce parce qu'il est rebuté ?

L A M A R Q U I S E.

Non , assurément.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! Madame , nous ne pouvons profiter de ce moyen d'être heureux , que vous voulez que nous acceptions , si vous refusez à mon Frère la grace qu'il vous demande.

L A M A R Q U I S E.

Vous le voulez , Chevalier ? Puisse votre Frère avoir un sort pareil au vôtre ; le mien l'est déjà en me rendant à votre empressement.

L E C O M T E.

Pourrez-vous douter de mon bonheur en possédant un cœur aussi tendre & aussi généreux.

Mlle D'HENNEBAUD.

Ah! Marquise, sans vous, tous trois, que serions-nous devenus, & que ne vous devons-nous pas.

LA MARQUISE.

Eh bien, ne nous quittons jamais, & nous éprouverons qu'avec l'amour & l'amitié l'on n'a plus rien à désirer.

F I N.

LES
CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

M. D'ARNY.

Mde D'ARNY, *seconde Femme de Monsieur d'Arny.*

Mlle D'ARNY, *Fille de M. d'Arny.*

M. DE SAINT-PRIX, *Parent de Madame d'Arny.*

M. BROUSSIN, *Notaire.*

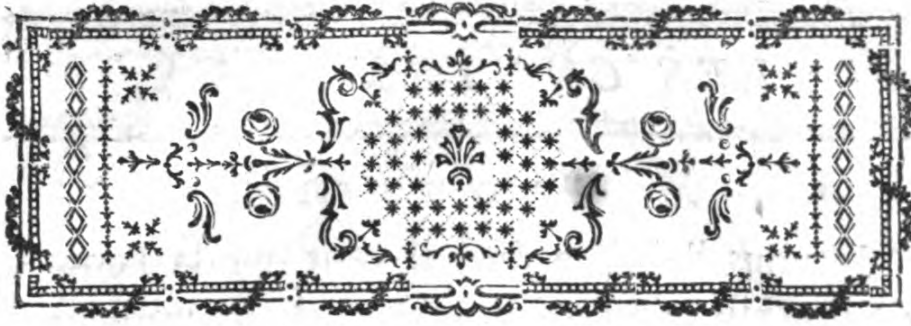
LOQUET, *Serrurier.*

LAVALLÉE, *Valet - de - Chambre de Monsieur d'Arny.*

M. DUCAISAC, *Tailleur.*

UN GARÇON *Tailleur.*

La Scène est dans le Cabinet de Monsieur d'Arny's



L E S
CONTRE-TEMPS,
C O M É D I E.

SCENE PREMIÈRE.

M. D'ARNY, M. BROUSSIN.

M. D'ARNY, *en Robe-de-Chambre.*

TENEZ, Monsieur Brouffin, entrez ici, je vais vous faire voir ce que vous voulez.

M. BROUSSIN.

Je vous demande bien pardon ; mais je n'ai pas le tems.

M. D'ARNY.

Il faut bien que je prenne une note de ce qu'exige Monsieur de Villenbart.

M. B R O U S S I N.

Je vous l'ai déjà dit , il veut que la Femme de son Fils ait environ cent ans de noblesse.

M. D' A R N Y.

J'en aurai bien quatre-vingt-dix.

M. B R O U S S I N.

Cela est la même chose , il s'en contentera.

M. D' A R N Y.

Ce qui m'inquiète , c'est que je n'ai qu'une lettre du Ministre à mon Bisayeul ; encore je ne fais pas si je la retrouverai , elle est de mil six cent vingt.

M. B R O U S S I N.

Si vous ne la retrouvez pas , faites un Mémoire.

M. D' A R N Y.

C'est ce que je vais faire , croyez-vous que Monsieur de Villenbart se contente de cela ?

M. B R O U S S I N.

Nous verrons. Votre fille est un très - bon parti , il est intéressé , & peut-être qu'il passera sur bien des choses. Que votre Mémoire soit clair , & soyez chez moi à midi ; si je peux l'engager à convenir de signer ce soir le contrat , je le dresserai tout de suite.

M. D'ARNY.

Je vous en ferai très-obligé-

M. BROUSSIN.

Ne manquez pas d'être chez moi à midi.

M. D'ARNY.

Non, non, je vais chercher mes papiers.

S C E N E I I.

M. D'ARNY.

Où trouverai-je tout cela ? Dans mon ferrepapiers. *Il cherche sur sa table.* Eh bien, je ne trouve point la clef à-présent. *Il cherche & puis il appelle.* Lavallée, Lavallée. Il ne viendra pas ! Lavallée, Lavallée. *Il va ouvrir la porte.* Lavallée, Lavallée.



S C E N E I I I.

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

L A V A L L É E.

ME voilà , Monsieur.

M. D' A R N Y.

Où étiez-vous donc ? Je ne puis jamais vous avoir.

L A V A L L É E.

J'étois là-dedans ; c'est qu'on n'entend pas.

M. D' A R N Y.

Ce Serrurier ne veut donc jamais venir poser cette sonnette ?

L A V A L L É E.

J'y ai été plus de vingt fois , j'y vas tous les jours , & il me dit demain sans faute on ira.

M. D' A R N Y.

Ces gens - là sont impatientans ! il viendra quand je ne le voudrai pas. J'ai perdu une clef.

L A V A L L É E.

Laquelle ?

M.

M. D'ARNY.

Celle de mon ferre-papier.

LAVALLÉE *prenant une clef sur le Bureau.*

Ne seroit-ce pas là elle ?

M. D'ARNY.

Justement. Dites qu'on ne laisse entrer personne.

LAVALLÉE.

Le Tailleur, pourtant ?

M. D'ARNY.

Sans doute, il me faut absolument mon habit, j'ai affaire & je ne peux pas m'en passer. Je n'en ai point d'autre de Printems ?

LAVALLÉE.

Non, Monsieur, ils sont tous affreux.

M. D'ARNY.

Je le fais bien. Il faut envoyer chez lui, pour qu'il ne me manque pas ce matin.

LAVALLÉE.

J'y ai été hier, il viendra sûrement.

M. D'ARNY.

Je vais entrer là-dedans. Faites-le attendre, s'il vient. *Il entre dans son Cabinet.*

L A V A L L É E.

Oui, oui, Monsieur.

S C E N E I V.

Mlle D'ARNY, LAVALLÉE.

Mlle D'ARNY.

Où est donc mon Père, Lavallée ?

L A V A L L É E.

Il est dans son petit cabinet.

Mlle D'ARNY.

Puis-je y entrer ?

L A V A L L É E.

Non, Mademoiselle, vous me feriez gronder.

Mlle D'ARNY.

Y fera-t-il long-tems ?

L A V A L L É E.

Je ne fais pas.

Mlle D'ARNY.

Est-il de bonne humeur ?

L A V A L L É E.

Pas trop.

Mlle D'ARNY.

Je m'en vais toujours l'attendre , car je ne l'ai pas vû hier au soir. Avez vous un livre là ?

L A V A L L É E.

Oui , Mademoiselle , voilà l'Almanach Royal.

Mlle D'ARNY.

Vous voulez que je lise l'Almanach Royal ?

L A V A L L É E.

Mademoiselle , ce sera comme vous voudrez.

S C E N E V.

Mlle D'ARNY , M. DE SAINT-PRIX.

Mlle D'ARNY.

QUE venez-vous donc faire ici , Monsieur ?

M. DE SAINT-PRIX.

Ah ! Mademoiselle , vous ne savez pas le malheur qui est près de nous arriver.

Mlle D'ARNY.

Comment donc ?

M. D E S A I N T - P R I X .

Je viens d'apprendre que Monsieur votre Père me manque de parole , on m'a dit qu'il vouloit vous donner à Monsieur de Villenbart.

Mlle D' A R N Y .

Cela n'est pas possible !

M. D E S A I N T - P R I X .

Je ne pouvois pas le croire , & je venois favoir ce que vous en sauriez , ainsi que Madame votre Belle-mère. J'ai rencontré Monsieur Brouffin , qui sortoit d'ici , & qui m'a assuré qu'aujourd'hui , à midi , Monsieur votre Père & Monsieur de Villenbart le Père , avoient rendez-vous chez-lui , qu'on signeroit peut-être ce soir le contrat.

Mlle D' A R N Y .

Et comment l'empêcher ?

M. D E S A I N T - P R I X .

Je n'en fais rien.

Mlle D' A R N Y .

Ma Belle-mère fait combien nous nous aimons , elle est votre Parente , il faut qu'elle parle à mon Père pour vous.

M. D E S A I N T - P R I X

Voilà ce que je voudrois bien qu'elle fît,

je voudrois auffi qu'elle vît Madame de Vil-
lenbart qui est son amie.

Mlle D'ARNY.

C'est qu'il y a bien peu de tems d'ici à midi.

M. DE SAINT-PRIX.

Oui, & il faudroit empêcher ce rendez-vous.

Mlle D'ARNY.

J'ai envie de me jeter aux pieds de mon
Père, de lui dire....

M. DE SAINT-PRIX.

Entêté, impatient, comme est Monsieur
d'Arny, il ne vous écouterà pas.

Mlle D'ARNY.

Je le crains comme vous.

M. DE SAINT-PRIX.

On m'avoit dit qu'il étoit ici.

Mlle D'ARNY.

Il est là-dedans.

M. DE SAINT-PRIX.

Je m'en vais le fommer de sa parole ; cela
lui fera peut-être faire des réflexions, & il
faudra bien qu'il parle : ensuite j'irai trouver
Madame d'Arny & peut-être qu'il se rendra à
ses prières.

Mlle D'ARNY.

Je n'ose m'en flatter. On ne sauroit être plus malheureux que nous le sommes!

M. DE SAINT-PRIX.

Pour moi, il me sera impossible de jamais cesser de vous aimer. Pourriez-vous vous résoudre à m'abandonner, à consentir? ...

S C E N E V I.

M. D'ARNY, Mlle D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

M. D'ARNY.

QU'EST-CE que vous faites donc ici tous deux seuls?

Mlle D'ARNY.

Papa, je vous attendois.

M. D'ARNY.

Allons, Mademoiselle, allez-vous-en chez vous.

Mlle D'ARNY.

Mais, Papa, je ne vous ai pas vû hier au soir, & vous me renvoyez comme cela.

M. D'ARNY.

Eh bien, bon jour. *Il la baise au front.* Allons laissez-moi, j'ai affaire.

Mlle D'ARNY.

C'est que je voulois vous prier. . . .

M. D'ARNY.

Je vous dis que je n'ai pas le tems de vous entendre ; allons en voilà assez.

S C E N E V I I.

M. D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

M. DE SAINT-PRIX.

MONSIEUR, je n'ai qu'un mot à vous dire.

M. D'ARNY.

Vous voyez, Monsieur, que je suis en affaire.

M. DE SAINT-PRIX.

C'est d'une affaire aussi que je veux vous parler ; mais de la plus intéressante que je puisse avoir de ma vie.

M. D'ARNY.

C'est de votre mariage, je parie.

M. D E S A I N T - P R I X .

Oui , Monsieur.

M. D'A R N Y .

Rien ne presse.

M. D E S A I N T - P R I X .

Rien ne presse ?

M. D'A R N Y .

Non , non , vous n'aurez pas été plutôt marié , qu'au bout de quelques jours , vous n'y penserez plus.

M. D E S A I N T - P R I X .

Ah , Monsieur , vous ne me rendez pas justice.

M. D'A R N Y .

Eh bien , mettons un mois.

M. D E S A I N T - P R I X .

Vous pouvez croire que je n'aimerois Mademoiselle votre fille qu'un mois ?

M. D'A R N Y .

Supposons un an , deux ans , tant que vous le voudrez ; mais tout finit , & plus tard on se marie , plus l'amour dure ; ce que je vous dis là , c'est d'après l'expérience.

M. D E S A I N T - P R I X.

Mais du moins fixez le jour où...

M. D ' A R N Y.

Nous verrons cela une autre fois.

M. D E S A I N T - P R I X.

Dites plutôt que vous ne voulez pas que nous le voyons jamais.

M. D ' A R N Y.

Quelle idée!

M. D E S A I N T - P R I X.

Vous m'avez donné votre parole cependant.

M. D ' A R N Y.

Je le fais bien ; mais dans ce moment-ci, je n'ai pas le tems de parler de tout cela.

M. D E S A I N T - P R I X.

Ah, Monsieur!...

M. D ' A R N Y.

Je vous dis, un de ces jours nous verrons : j'ai à écrire ; je vous prie, laissez-moi.

M. D E S A I N T - P R I X.

Je vous le répète, Monsieur, je compte sur votre parole. *Il sort.*



SCENE VIII.

M. D'ARNY.

OUI, oui, comptes-y. Il croit que parce qu'il aime ma fille, que je ne la donnerai pas à un homme plus riche que lui. Ces amans là ne veulent pas le bonheur de ce qu'ils aiment, ils ne veulent que le leur à eux : cela me fait rire, moi, les passions ! Mais le tems se passe & je ne fais pas mon mémoire. *Il se met à écrire.* Je ne sai où j'ai mis cette diable de lettre & je ne me souviens pas seulement qui étoit Ministre en soixante-dix-huit. Mon Grand-père, mon Père, m'ont dit tout cela cent fois ; mais quand on est bien jeune, on croit toujours qu'ils radottent. Ah, je me souviens. . . . Oui, oui, écrivons toujours, je retrouverai bien le reste.



S C E N E I X.

M. D'ARNY, LAVALLÉE, LOQUET,
portant une échelle.

L A V A L L É E.

MONSIEUR, voilà Monsieur Loquet.

M. D'ARNY.

Qu'est-ce que c'est que Monsieur Loquet ?

L A V A L L É E.

C'est le Serrurier.

M. D'ARNY.

C'est bien là le moment ! pourquoi ne venez-vous pas quand vous promettez ?

L O Q U E T.

Mais, Monsieur, c'est que....

M. D'ARNY.

C'est que.... Je ne me servirai plus de vous.

L O Q U E T.

Monsieur est bien le maître ; pourtant ce n'est pas ma faute , & Monsieur de Lavallée le fait bien ; je serois bien venu hier sans Ma-

dame la Comtesse de Lampilliere , qui m'a
envoyé chercher comme j'allois venir ici.

M. D'ARNY.

Qu'est-ce que tout cela me fait ?

LOQUET.

C'est pour dire à Monsieur la raison. . .

M. D'ARNY.

Serez-vous long-tems ?

LOQUET.

Non , Monsieur , c'est l'affaire d'un moment.

M. D'ARNY.

Commencez toujours là-dedans.

LOQUET.

Oui , Monsieur.

M. D'ARNY.

Lavallée , montrez-lui où je vous ai dit.

LOQUET.

Oh , Monsieur , je fais bien , ce n'est pas
d'aujourd'hui , Dieu merci , que je pose des
fonnettes.

M. D'ARNY.

Allons , dépêchez-vous.

L O Q U E T.

Sûrement ; mais il faut le tems à tout.

M. D' A R N Y.

Et prenez garde de me rien casser avec votre échelle.

L O Q U E T.

Il n'y a qu'à faire de me le recommander.

L A V A L L É E.

Venez , venez.

L O Q U E T.

Marchez toujours , je vous suis. *Il entre dans le Cabinet à côté.*

S C E N E X.

M. D' A R N Y , *continuant d'écrire.*

GUILLAUME d'Arny , Fils de Pierre d'Arny.... Ce n'est pas Pierre , c'étoit.... *On cogne à côté. Paix donc. C'étoit.... Le bruit continue. Le Diable emporte le Serrurier ! C'étoit Guillaume , je crois ; non pas.... Même bruit. Finissez donc. Ah , c'étoit Léonard-Guillaume d'Arny. On frappe encore. Lavallée.*

S C E N E X I.

M. D'ARNY, LA VALLÉE.

M. D'ARNY.

DITES-donc au Serrurier de finir.

LA VALLÉE.

C'est qu'il pose un mouvement.

M. D'ARNY.

Je ne peux pas écrire.

LA VALLÉE.

Je m'en vais lui dire de ne pas faire de bruit.
Ah, voilà le Tailleur.

M. D'ARNY.

Faites-le entrer.

LA VALLÉE.

Monsieur de Caillac, entrez.



S C E N E X I I.

M. D'ARNY, M. CAISAC,
LAVALLÉE, LE GARÇON.

M. CAISAC.

SI Monsieur est en affaire, je reviendrai.

M. D'ARNY.

Eh, point du tout, j'attends mon habit pour fortir.

M. CAISAC.

Ah! Monsieur, je ne savois pas.

M. D'ARNY.

Eh bien, me gênera-t-il sous les bras, celui-ci?

M. CAISAC.

Oh, que non, Monsieur, j'y ai bien pris garde.

M. D'ARNY.

Donnez donc. *Il essaye son habit.*

M. CAISAC.

Il ne doit pas vous bleffer.

M. D'ARNY.

Non; mais il est aussi trop large.

L A V A L L É E.

Et trop long.

M. C A I S A C.

Cela est vrai. Je ne comprends pas cela.

M. D' A R N Y.

Mais ce n'est pas là mon étoffe.

M. C A I S A C.

Monfieur a raifon ; c'est le Garçon qui s'est trompé.

L E G A R Ç O N.

Je vous ai bien dit, Monfieur, que ce n'étoit pas l'habit de Monfieur d'Arny.

M. C A I S A C.

Il faut aller chercher l'autre.

M. D' A R N Y.

Et cela ne finira pas.

M. C A I S A C.

Il fera revenu fur-le-champ.

M. D' A R N Y.

Allez donc.

M. C A I S A C.

Je vais l'attendre là-dedans. *Il sort.*

M.

M. D'ARNY.

Le sot homme. Il n'en fait jamais d'autres.

LAVALLÉE.

Le garçon fera bientôt revenu.

M. D'ARNY.

Le Serrurier n'a pas fait de bruit , je parie qu'il va recommencer.

LAVALLÉE.

Je vais lui parler.

SCENE XIII.

M. D'ARNY, *écrivant.*

LÉONARD-GUILLAUME d'Arny , Maître des Comptes, né en.... en.... en mil six cent. *On cogne.* Le Diable emporte le chien de Serrurier ! Né en six cent. *On cogne.* Paix donc. Né en six cent.... *On cogne.* Voilà un coquin bien insupportable ! en six cent.... Quoi je ne pourrai pas trouver l'année. *On cogne, il se lève.* Veux-tu bien finir : il m'a fait oublier. Lavallée , faites-moi venir ici ce Serrurier.

S C E N E X I V.

M. D'ARNY, LAVALLÉE, LOQUET.

L A V A L L É E.

LE voilà , Monsieur.

M. D' A R N Y.

Eh bien , cela ne finira donc pas ?

L O Q U E T.

Pardonnez - moi , Monsieur , tout-à-l'heure.

M. D' A R N Y.

Et vous ne pouvez pas travailler sans faire de bruit ?

L O Q U E T.

Mais , Monsieur , c'est le Marteau.

M. D' A R N Y.

Vous pourriez ne pas vous en servir.

L O Q U E T.

Oui , quand je perce les trous , mais pour enfoncer....

M. D' A R N Y.

Oui , enfoncer , enfoncer , je veux voir cela.

L O Q U E T.

Monfieur n'a qu'à venir , il verra qu'on ne peut pas faire autrement , quand on pofe des fonnettes.

M. D' A R N Y.

Je n'en crois rien , voyons.

L O Q U E T.

Dame , Monfieur , je fais mon métier.

M. D' A R N Y.

Oui , celui de me faire enrager. Je veux voir.
Il entre dans le Cabinet avec le Serrurier , & on l'entend gronder.

S C E N E X V.

Mde D'ARNY , LAVALLÉE.

Mde D' A R N Y.

LAVALLÉE

L A V A L L É E.

Madame.

Mde D' A R N Y.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là ?

L A V A L L É E.

C'est Monsieur, qui gronde un Serrurier.

Mde D'À R N Y.

N'a-t-il pas affaire ce matin ?

L A V A L L É E.

Oui, Madame, il étoit-là à écrire.

Mde D'A R N Y.

Oui, mais je dis, ne sort-il pas ?

L A V A L L É E.

Il a demandé ses chevaux pour midi.

Mde D'A R N Y.

Pour aller chez Monsieur Brouffin ?

L A V A L L É E.

Oui, Madame.

Mde D'A R N Y, *à part.*

Je lui ferai manquer son rendez-vous.

L A V A L L É E.

Madame disoit ?

Mde D'A R N Y.

Rien, rien.



S C E N E X V I.

M. D'ARNY, Mde D'ARNY,
LAVALLÉE.

M. D'ARNY.

SI on les écoute, ils ont toujours raison. Lavallée, ne le quittez pas.

LAVALLÉE.

Non, Monsieur. *Il rentre dans le Cabinet.*

S C E N E X V I I.

M. D'ARNY, Mde D'ARNY.

Mde D'ARNY.

EH, Monsieur, pourquoi donc êtes-vous en colère?

M. D'ARNY.

C'est un coquin de Serrurier qui est là-dedans à me poser une sonnette, qui me fait un bruit horrible; je ne peux rien faire.

E 3

Mde D'ARNY.

Il n'y a qu'à le renvoyer , au lieu de vous emporter comme cela.

M. D'ARNY.

Et il ne reviendra pas ; il y a un mois que je l'envoie chercher , & que je jure après lui.

Mde D'ARNY.

Eh bien , il faut avoir plus de patience.

M. D'ARNY.

Cela est fort aisé à dire ; vous ne voyez pas que je suis continuellement contrarié sur tout.

Mde D'ARNY.

Vous le croyez.

M. D'ARNY.

Ah , je le crois. J'ai un Mémoire à faire & avec ce bruit-là il m'est impossible d'y travailler. Je me fais faire un habit , je l'attends pour sortir , le Tailleur m'en apporte un autre que le mien.

Mde D'ARNY.

Il faut le renvoyer chercher le vôtre.

M. D'ARNY.

Mais le tems se passe. Mes gens hier m'ont fait manquer une affaire de conséquence , comme cela , par étourderie.

Mde D'ARNY.

Vos gens ?

M. D'ARNY.

Oui ; parce qu'ils n'écoutent pas ce que je leur dis.

Mde D'ARNY.

Cela n'est pas possible.

M. D'ARNY.

Eh , parbleu si. J'ai affaire à dix heures du matin chez Monsieur l'Enfant , qui demeure au fond du Marais ; je n'y avois jamais été , je dis , en montant en carosse , chez Monsieur l'Enfant ; j'arrive , on me demande un écu pour entrer , je n'y comprends rien ; où croyez-vous qu'on m'avoit mené ?

Mde D'ARNY.

Mais je ne devine pas ?

M. D'ARNY.

Chez l'Eléphant.

Mde D'ARNY.

Ah, je trouve celui-là délicieux !

M. D'ARNY.

Ils m'ont soutenu que j'avois dit chez l'Éléphant. Oui, riez, riez, c'est fort plaisant !

Mde D'ARNY.

Au vrai, c'est plaisant.

M. D'ARNY.

Oui, de manquer une affaire de conséquence ?

Mde D'ARNY.

Ce ne fera pas de même aujourd'hui.

M. D'ARNY.

Parbleu si, si le bruit continue ou que vous ne vous en alliez pas.

Mde D'ARNY.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

M. D'ARNY.

Oh, oui, un mot ! les femmes ne finissent jamais.

Mde D'ARNY.

Ah, ça, Monsieur, écoutez-moi, je vous en prie.

M. D'ARNY.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

Mde D'ARNY.

Vous savez la Maison que nous voulions avoir ?

M. D'ARNY.

Sur le Rempart ?

Mde D'ARNY.

Oui. Vous ne terminez rien, nous sommes sur le point de la manquer ; Monsieur de Courfiere a dit hier au soir, dans une Maison, qu'il alloit l'avoir ; vous n'avez pas rendu de réponse, & il est homme à finir tout de suite.

M. D'ARNY.

Eh bien, j'irai voir celui à qui elle appartient.

Mde D'ARNY.

Mais quand ?

M. D'ARNY.

Demain ou après-demain.

Mde D'ARNY.

Et moi, j'ai envie d'y aller tout-à-l'heure ;

je connois sa sœur , & je finirai cela tout de suite.

M. D' A R N Y.

Et vous donnerez les deux mille francs de plus qu'ils veulent par an , au-dessus de ce que j'ai offert ?

Mde D' A R N Y.

Sans doute.

M. D' A R N Y.

Cela ne vous coûte rien à vous.

Mde D' A R N Y.

Et à vous ?

M. D' A R N Y.

A moi , à moi....

Mde D' A R N Y.

Ne parlons pas de cela. Il faut que vous me fassiez encore un plaisir.

M. D' A R N Y.

Qu'est-ce que c'est ?

Mde D' A R N Y.

De me prêter votre voiture & vos chevaux ; parce que mon Cocher est allé faire ferrer les miens.

M. D'ARNY.

Voilà ce que je ne ferai pas.

Mde D'ARNY.

On les met.

M. D'ARNY.

Oui, parce que je dois sortir à midi & que je ne veux pas attendre.

Mde D'ARNY.

Je serai revenue.

M. D'ARNY.

Je ne me fie pas à cela, je ne veux pas faire comme hier.

Mde D'ARNY.

Je ne ferai qu'aller & venir.

M. D'ARNY.

Oui, chez tous les Marchands qui vous viendront dans la tête, & puis vous me direz que vous avez trouvé des embarras qui vous auront arrêtés, & mon affaire fera encore manquée.

Mde D'ARNY.

Je vous dis que non.

M. D'ARNY.

Cela ne se peut pas.

Mde D'ARNY.

Mais vous n'avez pas encore votre habit.

M. D'ARNY.

Je l'aurai dans l'instant, & je ne veux pas attendre.

Mde D'ARNY.

Il faut avouer que vous n'avez guères de complaisance, sur-tout pour les choses qui peuvent me faire plaisir.

M. D'ARNY.

Et vous voulez que je manque une affaire essentielle?

Mde D'ARNY.

Non, je ne veux rien. J'aurai toujours tort de compter sur vous, même, pour la plus petite chose. J'irois plutôt à pied.

M. D'ARNY.

Vous savez bien que cela ne se peut pas.

Mde D'ARNY, *voulant s'en aller.*

C'est la mode, je vais me deshabiller.

M. D'ARNY, *l'arrêtant.*

Quelles raisons! où allez-vous donc?

Mde D'ARNY.

Non, Monsieur, ne me parlez pas.

M. D'ARNY.

Allons, finissez cette enfance-là , & prenez ma voiture.

Mde D'ARNY.

Je n'en veux point.

M. D'ARNY.

Et moi , je vous en prie.

Mde D'ARNY.

Ce sera pour la dernière fois de ma vie que je vous prierai de quelque chose , vous en devez être sûr.

M. D'ARNY.

Allons, ne perdez pas de tems , & ne me faites pas attendre.

Mde D'ARNY.

Votre Cocher ne voudra peut-être pas me mener , voilà pourquoi vous m'en priez à présent.

M. D'ARNY.

Vous voulez être injuste jusqu'au bout.

Mde D'ARNY.

C'est bien de quoi vous vous embarrassez.
Elle sort.

S C E N E X V I I I .

M. D'ARNY.

LES femmes sont bien insupportables ! voyez si ce chien de Tailleur reviendra ! tout me contraire aujourd'hui ! *Il se remet à écrire.* Je ne fais plus où j'en étois. Ah , à l'année *On cogne.* Le voilà qui recommence. *On cogne.* A-t-on jamais rien vu d'aussi impatientant ! *On cogne , & l'on entend glisser l'échelle , une glace se casser , & le Serrurier tomber.* Eh bien , eh bien , qu'est-ce que c'est donc que cela ? *Loquet passe en courant & se sauve.*

S C E N E X I X .

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

LAVALLÉE.

MONSIEUR , c'est l'échelle qui a glissé , & qui a cassé la glace d'en bas de la cheminée.

M. D'ARNY.

C'est justement la plus grande ! tout est fait

pour me faire damner aujourd'hui ! si vous aviez tenu le pied de l'échelle.

L A V A L L É E.

Je le tenois aussi , Monsieur , il m'avoit dit qu'il avoit fini , qu'il descendoit , & il a voulu donner encore un coup.

M. D' A R N Y.

Qu'il ne remette jamais le pied ici.

L A V A L L É E.

Ce n'est pas sa faute

M. D' A R N Y.

Allons , excusez-le encore. Ils prennent toujours le parti des ouvriers.

L A V A L L É E.

Non , Monsieur , je disois seulement.

M. D' A R N Y.

Taisez-vous.

L A V A L L É E.

Voilà le Tailleur.

M. D' A R N Y.

Une glace superbe !



S C E N E X X.

M. D'ARNY, M. CAISAC,
LAVALLÉE, LE GARÇON.

M. D'ARNY.

EH bien, vous êtes-vous encore trompé?

M. CAISAC.

Non, Monsieur, vous allez voir. *Il lui passe son Habit qui est trop étroit.*

M. D'ARNY.

Je ne pourrai jamais le mettre.

M. CAISAC.

Quand Monsieur l'aura porté un jour, il y fera très à son aise.

M. D'ARNY.

J'ai toutes les peines du monde à passer les bras.

M. CAISAC.

Je ne conçois pas cela. Tenez le voilà bien à présent. *Il l'arrange.*

M. D'ARNY.

Point du tout. Il fera impossible de jamais le boutonner.

M.

M. C A I S A C.

C'est vrai. Il est pourtant fait sur votre mesure.

M. D' A R N Y.

Vous êtes un grand ignorant!

M. C A I S A C.

Mais si Monsieur vouloit un peu me laisser faire.

M. D' A R N Y.

Le Diable vous emporte. *Il ôte l'Habit.* Il me fait perdre toute ma matinée, & à la fin je n'ai pas d'habit.

M. C A I S A C.

Je le raccommoderai.

M. D' A R N Y.

Pour ce matin, tout-à-l'heure?

M. C A I S A C.

Non, Monsieur, il faut du tems.

M. D' A R N Y.

C'est un habit gâté. Vous n'avez qu'à m'en faire un autre, je ne prendrai pas celui-là.

M. C A I S A C.

Monfieur verra.

M. D' A R N Y.

Allons , allons , donnez-m'en un de mes vieux , le plus propre. Entendez - vous , Lavalée ?

L A V A L É E.

Oui , Monfieur , le voilà. *Il lui donne un autre habit.*

M. C A I S A C.

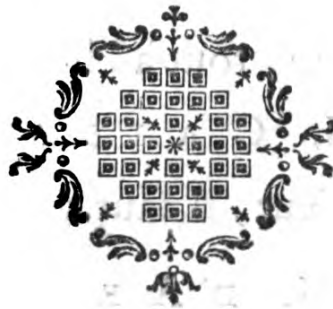
Quand Monfieur veut-il que je revienne ?

M. D' A R N Y.

Allez vous promener , & laissez - moi en repos.

M. C A I S A C.

Monfieur , cela fera fait demain.



S C E N E X X I.

M. D'ARNY, LAVALLÉE.

M. D'ARNY.

C'EST votre faute aussi à vous?

LAVALLÉE.

A moi, Monsieur?

M. D'ARNY.

Oui, il y a plus de trois ans que je vou-
lois le quitter.

LAVALLÉE.

Monsieur en étoit bien le maître.

M. D'ARNY.

Je le crois bien. *Lavallée range dans la Cham-
bre. Et mon Mémoire. Voyons. Il lit bas. Il
élève la voix. Léonard - Guillaume d'Arny, né
en six cent quatre - vingt - dix - neuf, & puis
moi en sept cent vingt - sept, &c. C'est bon.
Voilà tout. Qu'elle heure est - il? Il plie son
papier.*

LAVALLÉE.

Je ne fais pas, Monsieur. Je vais voir. *Il tire
sa montre. Il est midi un quart.*

M. D'ARNY.

Vous ne savez ce que vous dites. *Il regarde à sa montre.* Comment il y a vingt minutes même.

LAVALLÉE.

Non , Monsieur ; car j'avance.

M. D'ARNY.

Voyez donc si Madame d'Arny est revenue.

LAVALLÉE.

Non , Monsieur , le carrosse n'est pas là.

M. D'ARNY.

Le Diable emporte les femmes ! elles ne finissent jamais rien !

LAVALLÉE.

Madame va sûrement rentrer.

M. D'ARNY.

Je manquerai Monsieur de Villenbart ; c'est un homme extraordinaire.

LAVALLÉE.

Un moment de plus ou de moins....

M. D'ARNY.

Parbleu ; c'est bien ma faute , je devois m'y attendre , elle n'en fait jamais d'autres. Voyez si son cocher est revenu ?

L A V A L L É E.

Oh , Monsieur , un jour de forge , ils ne peuvent plus rien faire.

M. D'ARNY.

Elle ne reviendra pas. Ayez-moi un carrosse de remise.

L A V A L L É E.

Avant qu'il soit ici il faudra plus d'une heure.

M. D'ARNY.

Non , je crois que tout , aujourd'hui , est déchaîné contre moi ; c'est ce chien de Tailleur , ce diable de Serrurier.... Ayez - moi un fiacre.

L A V A L L É E.

Si Monsieur avoit un moment de patience seulement.

M. D'ARNY.

Il est midi & demi ; c'est une affaire manquée.

L A V A L L É E.

Monfieur , voilà Madame , avec Mademoifelle & Monfieur de Saint-Prix.

M. D'ARNY.

Que diable cela me fait-il ! mon chapeau , mon épée.

S C E N E X X I I .

Mde D'ARNY, M. D'ARNY, Mlle
D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX.

Mde D'ARNY.

Vous voyez , Monfieur , que je ne vous fais pas attendre.

M. D'ARNY.

Non. Il n'est que midi & demi.

Mde D'ARNY.

Il n'est pas encore midi.

M. D'ARNY.

Oui , à votre montre qui va comme votre tête.

Mde D'ARNY.

Ecoutez-moi donc.

M. D'ARNY.

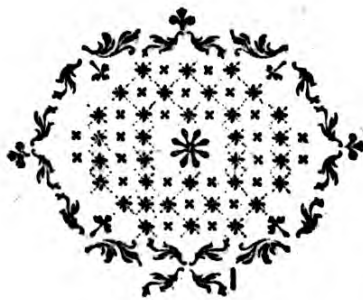
J'ai bien le tems de cela.

Mde D'ARNY.

Nous aurons la maison.

M. D'ARNY.

Je ne m'en soucie guères.



SCENE DERNIÈRE.

Mde D'ARNY, M. D'ARNY, Mlle
D'ARNY, M. DE SAINT-PRIX,
M. BROUSSIN, LAVALLÉE.

LAVALLÉE.

MONSIEUR Brouffin,

M. D'ARNY.

Allons je m'en vais.

M. BROUSSIN.

Non, Monsieur, il est trop tard.

M. D'ARNY.

Voyez un peu, Madame, ce que vous avez
fait.

M. BROUSSIN.

D'ailleurs cela seroit inutile.

M. D'ARNY.

Comment! il n'est pas venu?

M. BROUSSIN.

Pardonnez-moi, il est venu; & il vous a at-

tendu , pour vous dire qu'il ne vouloit point avoir affaire à un homme qui manquoit de parole.

M. D' A R N Y.

Voilà , Madame , de quoi vous êtes cause ! il ne pouvoit pas attendre un instant.

M. B R O U S S I N.

Il vous a attendu aussi , & voyant que vous ne veniez pas

M. D' A R N Y.

Il s'est impatienté.

M. B R O U S S I N.

Non , mais il m'a chargé de vous dire ce qu'il vouloit vous dire lui-même.

M. D' A R N Y.

Dites donc ?

M. B R O U S S I N.

Qu'on ne doit pas changer aussi facilement que vous faites.

M. D' A R N Y.

Ce n'étoit pas mon intention , tout m'a contrarié , & je n'ai pas pu sortir.

M. B R O U S S I N.

Ce n'est pas sur ce que vous n'êtes pas venu chez moi.

M. D' A R N Y.

Sur quoi donc ?

M. B R O U S S I N.

Sur ce qu'il a appris que vous aviez promis Mademoiselle votre fille à Monsieur de Saint-Prix.

M. D' A R N Y.

Mais je suis bien le maître....

M. B R O U S S I N.

Non, il prétend que vous auriez pu agir de même avec lui, & il ne veut point d'alliance avec un homme qui ne fait pas tenir ses engagements ; que c'est une chose qui ne convient pas entre gens d'honneur, & que son fils n'époufera qu'une fille de qualité.

M. D' A R N Y.

A la bonne heure, je ne me soucie guères de la Noblesse.

Mde D' A R N Y.

Voyez à quoi vous avez exposé Mademoiselle votre fille.

M. D'ARNY.

A quoi donc ?

Mde D'ARNY.

A essuyer un refus. Cela fait toujours tort à une personne à marier.

M. D'ARNY.

Bon, bon !

M. BROUSSIN.

Quand j'ai vu que tout étoit rompu, j'ai cru que je ne ferois pas mal d'apporter le contrat que vous m'aviez dit de faire pour Monsieur de Saint-Prix & Mademoiselle d'Arny.

Mde D'ARNY.

A quoi vous déterminez - vous, Monsieur ?

M. D'ARNY.

A signer tout de suite, pour ne plus entendre parler de ce mariage-là.

M. DE SAINT-PRIX.

Ah, Monsieur ! que d'obligations....

M. D'ARNY.

Signons, signons ; vous serez heureux après, si vous pouvez, tous les deux.

M. D E S A I N T - P R I X .

Allons , Mademoiselle. *Ils signent.*

M. D' A R N Y .

Vous voulez avoir une femme , vous ne savez pas ce que vous desirez.

Mde D' A R N Y .

Laissez , laissez-le dire. Quand on s'est remarié une seconde fois , on a prouvé que le mariage n'est pas si effrayant qu'on veut le persuader.

F I N.

LA
DEVOTE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

M. DE PÉRANVAL.

Mde DE PÉRANVAL.

Mde D'ANVORT.

HENRIETTE , *Femme-de-Chambre de
Madame de Péranyal.*

La Scène est chez Madame de Péranyal.



LA
DEVOTE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mde DE PÉRANVAL, Mde D'AVORT.

Mde DE PÉRANVAL, *faisant entrer*
Madame d'Anvort.

RÉELLEMENT nous serons mieux ici.

Mde D'ANVORT.

Je vous assure que nous aurions été à merveille dans votre Boudoir.

Mde DE PÉRANVAL.

Il est trop petit.

Mde D'ANVORT.

Je fais bien que c'est un lieu fait pour vous

recueillir , il ne doit pas être habité par des prophanes comme moi.

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne dis pas cela , chacun a sa manière de penser & de se conduire , Madame.

Mde D'ANVORT.

Je ne prétends pas blâmer la vôtre ; mais c'est une plaisanterie à laquelle vous devez être un peu accoutumée.

Mde DE PÉRANVAL.

Aussi je vous réponds que cela ne me fait rien du tout.

Mde D'ANVORT.

Pour moi , je ne conçois pas comment à votre âge , ayant été élevée dans le monde, vous le fuyez autant.

Mde DE PÉRANVAL.

Ce n'est pas qu'il me déplaise , je ne blâme personne.

Mde D'ANVORT.

Vous voyez que nous avons été réduites à souper seules.

Mde

Mde DE PÉRANVAL.

Je n'en suis fâchée que parce que j^e crains que vous ne vous foyez ennuyée.

Mde D'ANVORT.

Je ne m'ennuie point avec vous , Madame.

Mde DE PÉRANVAL.

Je croyois que nous aurions l'Abbé & Madame de Berval ; fans quoi je ne vous aurois pas retenue.

Mde D'ANVORT.

Quelle folie ! je vous assure que j'aime mieux qu'ils ne soient pas venus ; je ne puis les souffrir ; parce qu'ils vous confirment dans le projet de retraite que vous avez , & qu'ils sont de ces gens qui veulent qu'on n'aime qu'eux. De quel œil Monsieur de Péranval les voit-il ?

Mde DE PÉRANVAL.

Mais je crois qu'il n'est pas fâché qu'ils soient de mes amis

Mde D'ANVORT.

Si vous voulez que je vous dise ce que j'en crois , un homme comme lui , qui pense comme tout le monde , doit être fâché que sa femme n'ait point d'autre compagnie que celle des gens de ce ton-là.

Mde DE PÉRANVAL.

Qu'est - ce qu'ils ont donc qu'on puisse leur reprocher?

Mde D'ANVORT.

Mon Dieu....

Mde DE PÉRANVAL.

Non ; mais dites?

Mde D'ANVORT.

Je jurerois que Madame de Berval est cause que vous ne vous mettez pas de rouge , elle a fait la sottise de le quitter , & par cette raison , elle veut persuader à toutes les femmes que rien ne sied plus mal.

Mde DE PÉRANVAL

Ce n'est point elle qui me détermine ; c'est mon goût , c'est la raison.

Mde D'ANVORT.

La raison ? D'être extraordinaire.

Mde DE PÉRANVAL.

Extraordinaire ?

Mde D'ANVORT.

Oui , extraordinaire ; c'est une affiche de vertu qui choque tout le monde.

Mde DE PÉRANVAL.

Pourquoi cela ?

Mde D'ANVORT.

Parce que ce n'est pas l'usage. Ce n'est point pour conserver votre teint ?

Mde DE PÉRANVAL.

Non, sûrement.

Mde D'ANVORT.

Vous contrariez par-là votre Mari.

Mde DE PÉRANVAL.

Il veut bien là-dessus n'avoir nulle volonté, & il fait qu'il me fait plaisir.

Mde D'ANVORT.

Croyez que c'est pure complaisance ; d'ailleurs le rouge est actuellement comme la poudre. Ne seriez-vous pas choquée de voir une femme qui s'obstineroit à ne vouloir pas se poudrer ?

Mde DE PÉRANVAL.

Oui parce que cela n'a pas l'air propre.

Mde D'ANVORT.

Et sans rouge, on n'a pas l'air d'être achevée d'habiller, il vous manque toujours quel-

que chose ; avec des diamans , avez-vous remarqué comme on est jaune ?

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne trouve point cela.

Mde D'ANVORT.

Ce sont aussi les gens que vous voyez , qui sont cause que vous n'allez point aux Spectacles.

Mde DE PÉRANVAL.

Je vous assure que non.

Mde D'ANVORT.

Vous me direz encore que vous avez des raisons pour cela ; mais une jeune Femme qui ne fait point toutes les choses honnêtes que l'on fait ordinairement , fait parler d'elle d'un ton d'ironie qu'elle ne mérite pas.

Mde DE PÉRANVAL.

Si on ne les mérite pas , il n'y a rien à se reprocher.

Mde D'ANVORT.

Je vous demande pardon ; celle dont on ne peut rien dire est toujours la plus louable. Plaire est notre lot , sans cela nous ne sommes rien.

Mde DE P É R A N V A L.

Une honnête Femme ne doit s'occuper que de plaire à son Mari.

Mde D' A N V O R T.

Eh bien , je le veux ; mais qui vous assurera qu'il se plaira toujours avec vous ?

Mde DE P É R A N V A L.

Je crois que ma tendresse pour lui , mes soins , mes égards , doivent m'en répondre.

Mde D' A N V O R T.

Oui , si cela suffisoit avec les hommes ; mais il faut encore qu'ils trouvent leurs maisons agréables par les gens qu'on y rassemble , par les amusemens qu'on y peut rencontrer ; il faut que les gens qu'ils aiment y soient bien reçus , sans quoi , peu-à-peu ils s'éloignent de nous , & une fois échappés , on ne les voit point revenir.

Mde DE P É R A N V A L.

Vous m'effrayeriez si je ne connoissois pas mon Mari.

Mde D' A N V O R T.

Mais vous conviendrez bien que ses goûts sont très - différens des vôtres , & les mêmes goûts sont , à Paris , la chaîne la plus forte ;

oui , souvent plus durable que celles de l'amitié & de l'amour même. Votre Mari aime la musique , les spectacles , enfin tout ce qu'on aime dans le monde ; que trouve - t - il chez vous ? De tristes lectures , des gens qui , pour lui , semblent être revenus de l'autre monde.

Mde D E P É R A N V A L .

Mais....

Mde D' A N V O R T .

Vous-même , sans cesse retirée , ou occupée de choses qui lui sont tout-à-fait étrangères.

Mde D E P É R A N V A L .

Il ne m'a jamais paru se déplaire avec moi.

Mde D' A N V O R T .

Je le veux croire ; mais y reste-t-il beaucoup ?

Mde D E P É R A N V A L .

Je serois très-fâchée de le gêner.

Mde D' A N V O R T .

Vous ne le gênez point , les Maris sont toujours libres ; mais vous le perdrez.

Mde . D E P É R A N V A L .

Je ne renoncerai point à mes occupations , quoique vous puissiez dire , Madame.

Mde D'ANVORT.

Vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; mais c'est mon amitié & mon expérience qui m'ont engagée à vous faire ces observations.

Mde DE PÉRANVAL, *sèchement.*

Madame, je vous suis obligée.

Mde D'ANVORT.

Je crains de vous gêner en restant davantage.

Mde DE PÉRANVAL.

Mais point du tout.

Mde D'ANVORT.

Je suis sûre que vous avez beaucoup de choses à faire.

Mde DE PÉRANVAL.

Rien ne me presse.

Mde D'ANVORT.

Pardonnez-moi. Et si mes chevaux sont mis, je vous laisserai, parce que je compte aller veiller un peu chez Madame de Birteil.

Mde DE PÉRANVAL.

Madame, ce sera comme il vous plaira ; je m'en vais sonner. *Elle sonne.*



S C E N E I I.

Mde DE PÉRANVAL, Mde D'ANVORT,
HENRIETTE.

Mde DE PÉRANVAL.

AH, c'est vous?

HENRIETTE.

Oui, Madame.

Mde DE PÉRANVAL.

Demandez un peu si les chevaux de Madame
font mis.

HENRIETTE.

Ses Gens font là.

Mde D'ANVORT.

Allons, je m'en vais. Madame, allez-vous
à Pérerval bientôt?

Mde DE PÉRANVAL.

Je ne fais pas, Madame, il n'y a encore
rien de décidé.

Mde D'ANVORT.

En ce cas j'aurai l'honneur de vous revoir.

Mde DE PÉRANVAL.

C'est moi, Madame, qui aurai celui de vous aller chercher.

Mde D'ANVORT.

Allons, où voulez-vous aller?

Mde DE PÉRANVAL.

Je n'irai pas plus loin.

S C E N E I I I.

Mde DE PÉRANVAL, HENRIETTE.

Mde DE PÉRANVAL.

A VEZ-VOUS jamais vu une femme comme celle-là, qui vient me demander à souper pour me contrarier toute la soirée.

HENRIETTE.

Comment donc?

Mde DE PÉRANVAL.

Elle prétend que mon goût pour la retraite, que de ne pas mettre de rouge, de ne point aller au spectacle, tout cela dégoûtera mon Mari de moi.

H E N R I E T T E .

Il est vrai que Monsieur pense bien différemment de Madame.

Mde D E P É R A N V A L .

Cela peut être ; mais m'en aime-t-il moins ?

H E N R I E T T E .

Je ne le crois pas.

Mde D E P É R A N V A L .

Elle ne fait donc ce qu'elle dit. Je ne vas pas l'exhorter à quitter le monde , moi , de quoi se mêle-t-elle ?

H E N R I E T T E .

Je lui aurois dit que j'avois affaire , à la place de Madame.

Mde D E P É R A N V A L .

Cela ne se pouvoit pas ; mais quand elle a voulu s'en aller , je ne l'ai pas retenue. Donnez-moi mes livres.

H E N R I E T T E .

Lesquels , Madame ?

Mde D E P É R A N V A L .

Le rouge & le bleu , ceux du soir.

H E N R I E T T E .

Les Voilà.

Mde DE PÉRANVAL.

Cette Femme est cause que je n'ai rien lu encore de la journée. *Elle se met à lire.*

HENRIETTE.

Madame n'a pas besoin de moi?

Mde DE PÉRANVAL.

Non. *Elle lit.*

HENRIETTE.

Si Monsieur vient & qu'il trouve Madame comme cela....

Mde DE PÉRANVAL.

Eh bien? *Lisant.*

HENRIETTE.

Madame d'Anvort aura peut-être raison.

Mde DE PÉRANVAL.

Allons, n'allez-vous pas être aussi comme elle?

HENRIETTE.

Non, Madame, mais je disois....

Mde DE PÉRANVAL.

Laissez-moi. *Elle lit.*



S C E N E I V.

Mde DE PÉRANVAL *lisant*, M. DE
PÉRANVAL.

M. DE PÉRANVAL *entre en chantant.*

L'AMOUR m'enfla a a a a ame pour jamais.

Il veut embrasser Madame de Péranval.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Ah, Monsieur, je vous en prie, un moment.

M. DE PÉRANVAL.

Ah, que Diable, laissez-là votre livre.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Non, je ne peux pas.

M. DE PÉRANVAL *s'assied sur le bras
du fauteuil de Madame de Péranval & chante.*

Lorsqu'Annette est avec Lubin,
Il fait le plus beau tems du monde,
Il fait le plus beau tems du monde.

Il veut encore embrasser Madame de Péranval.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Laissez-moi donc, j'aurai bientôt fini.

M. D E P É R A N V A L.

Vous lirez cela une autre fois. *Il veut lui ôter son Livre.*

Mde D E P É R A N V A L *lisant.*

Je ne peux pas remettre , en vérité !

M. D E P É R A N V A L.

Je quitte un souper charmant , pour venir vous trouver , une musique excellente , & c'est là comme vous me recevez ?

Mde D E P É R A N V A L *lisant.*

Mais , je ne vous reçois point mal.

M. D E P É R A N V A L.

Oui , en lisant ; c'est être fort occupée de moi. Allons , allons. *Il s'approche.*

Mde D E P É R A N V A L *lisant.*

Je vous dis que j'aurai bientôt fini.

M. D E P É R A N V A L.

Il n'y a qu'à cesser ; c'est le moyen de finir promptement.

Mde D E P É R A N V A L , *lisant.*

Cela m'est impossible.

M. D E P É R A N V A L.

Impossible ?

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Oui, réellement. Tenez, mettez-vous-là.

M. DE PÉRANVAL.

Eh bien, auprès de vous.

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Non, un peu plus loin.

M. DE PÉRANVAL.

Oh, je veux rester là. *Il s'assied dans un fauteuil, près de Madame de Péranval.*

Mde DE PÉRANVAL *lisant.*

Hum, hum, hum, &c. *Pendant ce tems, Monsieur de Péranval s'endort & ronfle. Madame de Péranval lit toujours, puis elle prononce, Per omnia secula seculorum. Elle regarde Monsieur de Péranval qui dort toujours, elle élève un peu la voix: Per omnia secula seculorum. Il dort toujours. Elle dit plus haut, Per omnia secula seculorum. Impatientée de ce qu'il ne s'éveille pas, elle lui crie dans l'oreille, Per omnia secula seculorum.*

M. DE PÉRANVAL, *se frottant les yeux & bâillant.*

Qu'est-ce que vous dites donc là, de seculorum ?

Mde DE PÉRANVAL.

Mon ami ; c'est que j'ai fini.

C O M É D I E. III

M. DE PÉRANVAL.

Vous avez fini ?

Mde DE PÉRANVAL.

Oui, mon ami.

M. DE PÉRANVAL.

Eh bien, vous n'avez qu'à recommencer ;
pour moi, je m'en vais me coucher.

Mde DE PÉRANVAL.

Monfieur ; mais dites donc ?

M. DE PÉRANVAL.

Bon foir, bon foir. *A ses Gens, en sortant.*
Allons, allons.

SCENE DERNIÈRE.

Mde DE PÉRANVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE *entre en se frottant les yeux.*

MADAME, est - ce qu'il est tard que Mon-
fieur s'en va ?

Mde DE PÉRANVAL, *avec humeur.*
Taisez-vous.

H E N R I E T T E

Mais....

Mde D E P É R A N V A L.

C'est Madame d'Anvort qui m'a porté malheur.

H E N R I E T T E.

Madame d'Anvort ?

Mde D E P É R A N V A L.

Oui , & vous aussi. Allons , prenez cette bougie.

H E N R I E T T E.

Il y a de la lumière là-dedans.

Mde D E P É R A N V A L.

Qu'est - ce que cela fait ? Passez donc. *Elles sortent.*

F I N.

LES

LES
BONNES GENS,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LE BARON.

LA BARONNE.

LA MERE GOBIN, *Paysanne.*

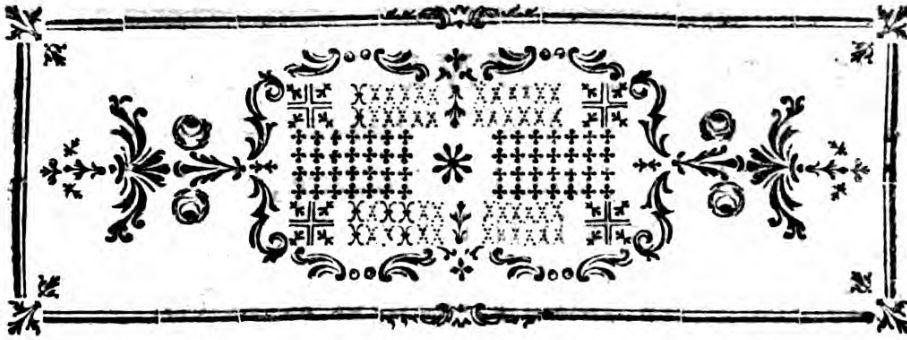
PERETTE, *Fille de la Mere Gobin.*

ROBERT, *Paysan.*

LE BAILLY.

GUILLAUME, *Paysan.*

La Scène est dans le Village de Mérimcy.



LES
BONNES GENS,
COMÉDIE.

*Le Théâtre représente l'entrée d'un Village ;
on y voit une petite Maison couverte de
Chaume.*

SCÈNE PREMIÈRE.

PERETTE, *file en chantant*

* QUAND la Bergère attend l'Amant,
L'Amant qui cause son tourment,

* Cette Chanson est du Roi & le Fermier, Opéra Comique.

Rêveuse , attentive , inquiète ,
Ta la la la la la a

Je ne peux jamais trouver le reste.

Mais fitôt qu'elle entend ses pas ,
Elle est contente & ne dit pas ,
Et ne dit pas ce qu'en cachette
Son petit cœur souhaite.

Il semble que cette Chanson là ait été faite
pour moi.

Mais fitôt qu'elle entend ses pas....

Eh , je ne les entends pas encore ! Robert
vient plus tard qu'à l'ordinaire ; mais n'est-ce
pas lui que je vois là-bas ? *Elle regarde.* Bon , je
ne le vois plus ! ah , le vilain arbre , qui fait
que je ne vois plus rien ! mais c'est lui-même !
il nous apporte une bourrée ! Ah , cher Ro-
bert , sans toi , que deviendrions - nous , ma
Mère & moi ?



S C E N E I I.

PERETTE, ROBERT, *portant
une bourrée.*

P E R E T T E.

ROBERT, tu dois être bien fatigué, mets ici ta bourrée, & viens t'asseoir auprès de moi.

R O B E R T.

Fatigué ! ah, ce n'est pas cette bourrée-ci toujours, qui m'auroit fatigué, au contraire; tiens, Perette, quand je travaille pour toi, cela me délasse de l'ouvrage de toute la journée; aussi c'est toujours par où je finis, je vous garde pour la bonne bouche, comme on dit.

P E R E T T E.

Je voudrais bien que cela fût vrai, Robert; car ma Mère & moi, nous avons souvent besoin de toi.

R O B E R T.

Eh bien, n'est-ce pas à charge de revanche? Est-ce que je n'ai pas besoin de toi, Perette? Est-ce que je pouvons m'en passer?

H 3

P E R E T T E.

Je le crois Robert ; mais c'est que tous les jours tu travailles pour nous.

R O B E R T.

Eh bien , me le reprochois-vous ? Cela n'est pas bien de vouloir comme cela ôter à quelqu'un le plaisir qu'on lui fait.

P E R E T T E.

Ah , Robert , tout cela te donne bien de la peine !

R O B E R T.

Tiens , Perette ; c'est ce que tu me dis-là qui me fait de la peine ; car le reste n'est rien. Est-ce que sans ta Mère je serions-là ? Je n'ai plus de Parens , elle a pris soin de moi dans mon enfance , je ne puis assez m'acquitter.

P E R E T T E.

Mais moi , qu'est - ce que j'ai fait pour toi ?

R O B E R T.

Tu as fait Que sans toi , je ne vivrions plus ; ne m'aimes-tu pas ?

P E R E T T E.

Ah , pour cela oui ; Robert.

R O B E R T.

Eh bien , vèla un grand mérite que j'ai - là de m'employer pour vous deux ! tiens , Perette , ne m'en parle plus ; car cela me fâche.

P E R E T T E.

Je ne t'en dirons plus rian ; mais je voudrois bien n'être pas aussi pauvre que je le sommes.

R O B E R T.

Et pourquoi cela ?

P E R E T T E.

Pour te récompenser.

R O B E R T.

Comment , vous me donneriez de l'argent , & puis vous ne m'auriez plus d'obligation.

P E R E T T E.

Ah , Robert , c'est bien vilain de penser comme cela de nous.

R O B E R T.

Non , non , Perette , je te demande pardon , je ne le crois pas.

P E R E T T E.

Et tu fais bien.

R O B E R T.

Mais aussi , pourquoi voudrois - tu être ri-

che? Tiens, je n'aime point cette envie - là ; on viendrait te chercher en mariage , & ta Mère te marierait à un autre.

P E R E T T E .

Oh , pour cela non , ce ne seroit que pour toi que je voudrais être riche , & puis pour ma Mère qui est toujours fâchée de ce que je ne le sommes pas un peu plus.

R O B E R T .

Laisse - la dire : est-on plus heureux que je le sommes? Je travaillons le jour , je nous voyons le soir , & je sommes sûrs de nous retrouver le lendemain les mêmes : si je ne pouvons pas nous marier à-présent , je nous aimerons toujours , en attendant que cela arrive.

P E R E T T E .

Oh , pour cela oui , tu as bien raison. Mais ma Mère ne revient pas!

R O B E R T .

Où est - elle donc aujourd'hui la Mère Gobin?

P E R E T T E .

Elle est allée à la Ville pour acheter bien des choses ; je ne fais pourquoi elle tarde tant , cela m'inquiète.

R O B E R T.

Elle reviendra sûrement bientôt.

P E R E T T E.

Comme elle fera fatiguée ! j'aurois bien voulu lui éviter cette peine-là ; mais elle ne veut pas que je sorte du Village.

R O B E R T.

Elle a raison.

P E R E T T E.

Et pourquoi cela ?

R O B E R T.

C'est que si l'on te connoissoit ; tout le monde penseroit sûrement comme moi , & puis....

P E R E T T E.

Et puis , je n'aimerois que toi , va , je le sens bien ; car je n'ai jamais eu envie d'aller à la Ville , ni à toutes les fêtes de Village ; je crains le monde autant que les autres desirent d'en voir.

R O B E R T.

Tu as raison ; qu'est - ce que je ferions des autres ? Il n'y a que nous trois dont j'avons besoin.

P E R E T T E.

C'est vrai. Mais ma Mère ne vient pas. Je crois pourtant entendre quelqu'un. Ah , c'est un Monsieur & une Dame. Je vais rentrer & travailler dans la maison.

R O B E R T.

Et moi , je vais porter ma bourrée dans le fourni , & puis j'irai chez Monsieur le Bailly , qui m'a dit d'aller chez lui aider à ferrer son foin. Je te reverrai tantôt. Adieu , Perette.

S C E N E I I I.

LE BARON, LA BARONNE,

L A B A R O N N E.

Où sont-ils donc allés ? Il y avoit ici quelqu'un tout-à-l'heure.

L E B A R O N.

Qu'est-ce que vous en vouliez faire ?

L A B A R O N N E.

C'est que nous aurions demandé le nom de ce village-ci.

LE BARON.

Eh bien , affeyons-nous-là , il passera sûrement du monde.

LA BARONNE.

Je le veux bien.

LE BARON.

Croyez-vous que vous pourrez retrouver le chemin d'ici à l'endroit où nous avons laissé notre voiture ?

LA BARONNE.

Oui , oui , comptez sur moi.

LE BARON, *s'affeyant.*

Il fait très-bon ici , je ne suis pas trop fâché d'y trouver ce siège-là.

LA BARONNE.

Quel air pur & frais il fait dans la campagne ! il n'y a que cet air-là pour se bien porter , aussi je ne suis pas surprise si les Payfans sont si forts & s'ils ont une meilleure santé que nous.

LE BARON.

Vous verrez qu'ils ne sont pas malades aussi eux ?

L A B A R O N N E.

Cela est plus rare. Qu'on est heureux d'habiter comme cela un village! on y jouit d'une vie douce & tranquille, tous les jours sont charmans!

L E B A R O N.

Oui, je voudrois vous y voir; quand il pleut sur tout.

L A B A R O N N E.

Quand il pleut, ils ont les affaires de leur ménage; il n'ont rien à gâter; ils soignent leurs bestiaux, ils font leur pain, leur beurre, leur fromage; je ne trouve rien qui me fasse autant de plaisir qu'une famille de Payfans autour de leur feu, cela me peint l'âge d'or.

L E B A R O N.

Oui, cet âge d'or est agréable, ces gens-là sont propres!

L A B A R O N N E.

Sûrement.

L E B A R O N.

Et où avez-vous vu cela?

L A B A R O N N E.

Chez moi, à ma campagne; je les voyois tous les Dimanches...

L E B A R O N.

Oui , les Dimanches ! j'ai logé chez eux , moi , à la guerre , & si je n'avois pas eu le soin de commencer par faire balayer toute la maison , je n'y aurois jamais pu demeurer. Pour être propre , il faut être à son aise.

L A B A R O N N E.

Ah , j'entends quelqu'un. *Elle va voir & elle revient.* C'est une femme.

L E B A R O N.

Vous allez bien lui faire des questions , je parie ?

L A B A R O N N E.

Pour cela oui ; car c'est mon plus grand plaisir.



S C E N E I V.

LE BARON, LA BARONNE, LA
MERE GOBIN, *portant un panier couvert.*

L A B A R O N N E.

BONJOUR, ma bonne femme : d'où venez-vous comme cela ?

L A M E R E G O B I N.

D'où je venons, ma chere Dame ? Je venons de la ville.

L A B A R O N N E.

Et qu'est-ce que vous avez été faire à la ville ?

L A M E R E G O B I N.

Ah, dame, j'y ons été... pour vendre du lin que je filons ici & pour acheter avec cet argent-là, du sel, & puis tout plein de choses dont j'ons besoin dans notre ménage.

L E B A R O N.

Et combien tout cela vous coûte-t-il ?

L A M E R E G O B I N.

Ah, cela me coûte.... Cela me coûte un écu.

L E B A R O N.

Un écu ? eh bien , je m'en vais vous donner un écu.

L A M E R E G O B I N.

Ah , Monsieur , je ne l'ons pas acheté pour le revendre.

L E B A R O N.

Je ne veux pas l'avoir non plus : tenez , tenez , prenez toujours cet écu-là.

L A M E R E G O B I N.

Mais Monsieur , je ne pouvons pas avoir la marchandise & l'argent.

L E B A R O N.

Je vous dis que si , prenez toujours ; c'est pour que cela ne vous coûte rien.

L A B A R O N N E.

Allons , allons , prenez.

L A M E R E G O B I N.

Mais ma chere Dame ; c'est que je ne méritons pas cela.

L A B A R O N N E.

Si , si , vous êtes une bonne femme à ce qu'il paroît , & l'on aime toujours les bonnes gens.

LA MERE GOBIN.

Eh , vraiment , il faudra donc que j'aime bien ce Monsieur-là , qui me fait comme cela tant de bien , sans que je le méritions.

LA BARONNE.

Avez-vous des enfans ?

LA MERE GOBIN.

Je n'ai qu'une fille qui fait toute ma consolation , ma chere Dame.

LA BARONNE.

Et avez-vous de quoi la marier ? Quel âge a-t-elle ?

LA MERE GOBIN.

Elle a dix-sept ans & je crois qu'elle restera toujours fille ; car je n'ons rien , que ce que je gagnons du travail de nos mains & cela ne suffit pas pour faire un mariage ; les tems sont bien durs , ma chere Dame.

LA BARONNE.

Mais n'avez-vous pas des bestiaux ?

LA MERE GOBIN.

Mon Dieu non , je n'ons rien de tout cela ; mais je vivons du mieux que je pouvons , tout doucètement.

LA

L A B A R O N N E, *au Baron.*

Elle me paroît la meilleure femme du monde , Monsieur , j'ai envie de lui donner six francs.

L E B A R O N.

Vous ferez très-bien.

L A B A R O N N E.

Ah ça , écoutez-moi , bonne femme ; tenez , je veux vous donner encore cela.

L A M È R E G O B I N.

Mais , Madame , je ne fais pas pourquoi vous me faites tant de bien , je ne l'ons pas mérité , encore une fois.

L E B A R O N.

Vous dites que vous n'avez rien.

L A M È R E G O B I N.

C'est bien vrai.

L E B A R O N.

Eh bien , il faut que ceux qui ont , aident ceux qui n'ont pas.

L A M È R E G O B I N.

Ah , Mon Dieu les braves gens que vela ! je n'ons jamais rien vu comme vous ! je ne fais

comment vous remercier , il faut que j'appelle ma Fille.

L E B A R O N .

Demeurez-vous ici près ?

L A M E R E G O B I N .

Oui , Monsieur ; velà ma maison.

L A B A R O N N E .

Eh , vous ne nous disiez pas ! Comment appelez-vous ce village-ci ?

L A M E R E G O B I N .

Mérincy , Madame.

L E B A R O N .

Dites-moi un peu , bonne femme , combien payez-vous de taille ?

L A M E R E G O B I N .

J'en payons ... sept francs , Monsieur.

L A B A R O N N E .

Et comment faites-vous ?

L A M E R E G O B I N .

Ah , dame , je nous aidons du mieux que je pouvons , il est vrai que sans ma fille , je serions bien embarrassés ; cet enfant-là fait tout mon bonheur : si vous voyez , c'est qu'elle m'aime !... Il faut qu'elle ne fache pas que je suis revenue ; car sans cela.....

S C E N E V.

LE BARON, LA BARONNE, LA
MÈRE GOBIN, PERETTE.

PERETTE, *dans la Maison, arrivant ensuite.*

MA MÈRE, est-ce vous qui êtes-là ?

LA MÈRE GOBIN.

Oui, c'est moi, fille, viens, viens ici.

PERETTE, *embrassant sa Mère.*

Vous nous avez fait bien attendre, vous devez être bien lassé ?

LA MÈRE GOBIN.

Oui, oui. Tiens regarde ce beau Monsieur, & cette belle Dame-là que j'ons trouvés ici; ce sont les meilleures personnes du monde! Vois, vois ce qu'ils m'ont baillé.

PERETTE.

Pour vous, ma Mère ?

LA MÈRE GOBIN.

Oui, pour moi, pour toi, pour nous tous. Aide-moi donc à les remercier.

L E B A R O N .

Allons , bonne femme , ne parlons plus de cela.

L A M E R E G O B I N .

Mais , Monsieur ; c'est.....

L A B A R O N N E .

Non , non. Comment vous appelez-vous ma fille ?

P E R E T T E .

Perette , Madame , à vous obéir.

L A B A R O N N E .

Vous êtes bien jolie.

P E R E T T E .

Ah , Madame , je savons bien que c'est pour rire que vous dites cela , & puis parce que vous êtes bien bonne & bien honnête.

L A B A R O N N E .

Qu'est-ce que vous faisiez en attendant votre Mère , Perette ?

P E R E T T E .

Je filois , Madame ; parce que quand j'avons bien filé , ce que je ne vendons pas , nous sert pour notre usage.

L A B A R O N N E.

Et votre maison est-elle bien grande ?

P E R E T T E.

Non , Madame , je n'ons qu'une chambre pour ma Mère & pour moi ; mais je n'en suis pas fâchée ; parce que nous sommes toujours ensemble.

L A B A R O N N E.

Cela est très-bien dit. Et avez-vous un jardin ?

L A M E R E G O B I N.

Non , ma bonne Dame , je n'ons qu'une petite cour où il y a un quarré , où nous faisons venir des choux.

L E B A R O N.

Eh bien , dans votre cour , vous avez des poules ?

L A M E R E G O B I N.

Oh , Monsieur , je n'aurions pas de quoi les nourrir.

P E R E T T E.

J'en avons deux , il y a bien long-tems ; mais le renard les a mangées.

L A B A R O N N E , *au Baron.*

Les pauvres gens ! ils m'attendrissent. *Haut.*

je veux voir votre maison. *Elle va avec Perette dans la maison.*

L E B A R O N .

Vous êtes lasse , bonne femme , allez vous reposer.

L A M E R E G O B I N .

Mais , Monsieur , trouverez-vous bien votre chemin pour aller jusqu'à votre carrosse ; car c'est lui que j'ons vu là-bas apparemment ?

L E B A R O N .

Ôui , oui , ne vous inquiétez pas.

L A B A R O N N E , *sortant de la maison.*

En vérité ; cela est de la plus grande propreté chez elle.

L E B A R O N .

Oui , mais cette bonne femme a besoin de manger peut-être , laissez-là aller.

L A B A R O N N E .

J'ai vu leur couvert ; cela est arrangé à faire plaisir.

L E B A R O N .

Allons , allez vous-en manger.

L A M E R E G O B I N .

Mais , Monsieur....

LE BARON.

Allez , allez , nous reviendrons vous voir.

LA MERE GOBIN.

Monfieur , nous aurons bientôt fait & fi vous êtes encore ici...

LA BARONNE.

Allez vous-en donc.

LA MERE GOBIN.

Allons , Perette , obéiffons à ces braves perfonnes.

PERETTE.

Adieu , Monfieur , adieu , Madame.

LE BARON.

Adieu , adieu , Perette , adieu.

S C E N E V I.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MON SIEUR, est-ce que vous n'êtes pas étonné & enchanté de ces deux femmes-là ? Dans leur pauvreté, elles ne fe plaignent feulement pas.

LE BARON.

Ah, ne parlez pas de cela ; réellement, cela déchire le cœur de voir souffrir aussi patiemment.

LA BARONNE.

Cela est inconcevable ! pour moi je n'en puis plus.

LE BARON.

Il est effrayant pour l'humanité, quand on y pense, de voir qu'il y a des milliers d'hommes aussi malheureux que cela.

LA BARONNE.

Cela est vrai. Ah, Monsieur, il faut aider ces gens-ci.

LE BARON.

Oh, pour cela de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Il me vient une idée.

LE BARON.

Eh bien, voyons, dites ce que c'est.

LA BARONNE.

Rien n'est plus facile.

LE BARON.

Il faut l'exécuter.

L A B A R O N N E.

J'ai envie de leur donner une vache.

L E B A R O N.

Une vache ? Mais cela leur fera-t-il un grand bien ?

L A B A R O N N E.

Je vous en réponds ; elle les nourrira toute l'année , & ils vendront ce qu'elle produira , qu'elles ne pourront pas confommer.

L E B A R O N.

C'est une très-bonne idée ; mais comment la nourriront-ils ?

L A B A R O N N E.

A la commune , avec toutes celles du Village.

L E B A R O N.

Vous le croyez ?

L A B A R O N N E.

Sûrement.

L E B A R O N.

Où en trouver une ? Nous verrons cela demain.

L A B A R O N N E.

Ah , je voudrais bien que ce fût tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et moi aussi ; mais il faut vouloir le possible.

LA BARONNE.

Monsieur , si vous vouliez....

LE BARON.

Quoi ?

LA BARONNE.

J'en ai vu un troupeau ici tout proche, en venant , nous en irions acheter une tout de suite , nous leur enverrions , & nous reviendrions voir le plaisir que cela leur feroit.

LE BARON.

Quel train votre imagination va pour faire du bien ! vous me charmez ! mais aurons-nous le tems ?

LA BARONNE.

Oh , que oui , il est encore de bonne heure. Allons , je vous prie , avant qu'ils reviennent.

LE BARON.

Je ne demande pas mieux. *Se levant.* J'étois pourtant bien-là.

LA BARONNE.

Tenez , je vois encore le troupeau que je

difois , nous ferons cette affaire tout de suite.

L E B A R O N .

Vous êtes enchantée de le retrouver ?

L A B A R O N N E .

C'est que cela me fait un plaisir d'imaginer...

L E B A R O N .

Vous avez raison , j'en serai auffi charmé que vous.

L A B A R O N N E .

Songez donc , quel délice de pouvoir rendre heureuses ces deux personnes-là dans le moment même ! pourvu encore qu'on veuille nous en vendre.

L E B A R O N .

Il n'y a qu'à la bien payer , nous en aurons sûrement une. Ne perdons pas de tems , je crains qu'ils ne reviennent. *Ils s'en vont.*



S C E N E V I I.

LA MÈRE GOBIN, PERETTE.

LA MÈRE GOBIN.

JE te l'avois bien dit, Perette, ils n'y sont plus.

P E R E T T E.

Mais, ma Mère, ce n'est pas ma faute, je croyois que vous leur aviez dit.

LA MÈRE GOBIN.

Eh, non vraiment. Ces personnes-là aimons quelquefois le pain bis; ils auroient peut-être été bien-aïses d'en manger, & voilà à-présent que je passerons pour des ingrats.

P E R E T T E.

Ah, que non, puisqu'ils vous ont empêché de les remercier.

LA MÈRE GOBIN.

Tu as raison; mais pour un Monsieur & une Dame comme cela, as-tu vu comme ils ne sont pas fiers? Comme ils nous ont parlé? Comme ils aimons les pauvres gens?

P E R E T T E.

Oh, pour cela oui, ma Mère, & je leur

rendons bien. Que je suis fâchée que Robert ne les ait pas vûs ! comme il les auroit aussi aimés , lui !

L A M E R E G O B I N .

Eh vraiment oui , à propos ; & où est - il donc Robert ?

P E R E T T E .

Il est allé ferrer le foin de Monsieur le Bailly , & il m'a dit qu'il viendrait ici après ; mais il fera trop tard.

L A M E R E G O B I N , *révant.*

Quoi , sans que j'ai rien fait pour eux , trois écus ! ils n'ont pas voulu que je les conduis dans leur chemin tant seulement.

P E R E T T E .

Je ne comprends rien à cela , ma Mère.

L A M E R E G O B I N .

Tout ce que je comprends , moi ; c'est qu'il faudra que je soyons encore meilleures que je ne sommes dorénavant , si je pouvons ; je parie que ce sera l'avis de Robert ; puisque je sommes si bien récompensés de n'avoir rien fait.

P E R E T T E .

Vous dites toujours bien , ma Mère.

LA MÈRE GOBIN.

Dame, vois-tu, ma Fille; c'est comme une bénédiction du Ciel, aide-toi & je t'aiderai; voilà ce que cela veut dire. Si je savions encore où ils demeurons....

P E R E T T E.

Mais, n'ont-ils pas dit qu'ils reviendroient nous voir ?

LA MÈRE GOBIN.

Eh vraiment oui, à propos: ah, dame, il faudra cette fois-là être plus honnêtes que je n'ons été, ma fille.

P E R E T T E.

Oh, pour cela, oui, ma Mère; mais vela Guillaume qui a bien de la peine à mener sa vache, si je l'aidions.

LA MÈRE GOBIN.

Attends, attends, je vais y aller, reste-là.



S C E N E V I I I.

LA MÈRE GOBIN, PERETTE,
GUILLAUME.

GUILLAUME *menant une vache.*

E H , allons donc. Elle ne veut pas venir.

LA MÈRE GOBIN.

Laissez-moi faire , Guillaume , je vais aller
par derrière & je la ferai marcher.

GUILLAUME.

Ce n'est pas la peine. Dame , elle est bien
tétue , votre vache ; car c'est à vous d'à.

LA MÈRE GOBIN.

A moi , Guillaume ?

GUILLAUME.

Eh , oui , à vous , la Mère Gobin : n'est-ce pas
à vous à qui un Monsieur & une Dame ont
parlé ?

PERETTE.

Oui , Guillaume.

GUILLAUME.

Eh bien , c'est cela tout juste ; je gardois là-
bas nos vaches , ils sont venus comme ça dire

qu'ils vouloient en acheter une ; notre Maîtresse venoit d'arriver tout à point pour les faire traire , & voilà qu'ils ont acheté cette vache-ci pour vous.

LA MERE GOBIN.

Pour nous ?

G U I L L A U M E .

Oui , ils ont baillé quarante écus pour cela & ils m'en ont baillé un à moi , pour vous l'amener.

P E R E T T E .

A nous ?

G U I L L A U M E .

A vous.

LA MERE GOBIN.

Ce Monsieur & cette Dame ?

G U I L L A U M E .

Eh , oui.

LA MERE GOBIN.

Cette vache-là ?

G U I L L A U M E .

Quand je vous difons que oui , que c'est pour vous , je ne mentons pas apparemment.

P E R E T T E .

P E R E T T E.

Mais , ma Mère , il faut bien croire Guillaume.

L A M È R E G O B I N.

Eh , vraiment , oui , ma fille , mais je n'ons jamais eu une vache à nous ; voilà ce qui m'empêche de croire tout cela , il m'est avis que c'est un rêve.

P E R E T T E.

Il est vrai que c'est un grand bonheur , & que je ne comprenons pas plus que vous , ma Mère.

L A M È R E G O B I N.

Oh moi , je ne le comprendrai jamais. Cette vache-là , à nous !

G U I L L A U M E.

Ah ça , prenez-là toujours ; car moi , j'ai affaire. Adieu , la Mère Gobin , adieu Perette.

P E R E T T E.

Adieu Guillaume , en vous remerciant bien de votre peine.

G U I L L A U M E.

Ah , pardi , je suis bien payé , vous ne me devez rien. Adieu , adieu.

S C E N E I X.

LA MERE GOBIN, PERETTE.

LA MERE GOBIN.

EH, mais dis-donc, fille, qu'est-ce que tout cela veut dire ? As-tu jamais vu un pareil bonheur ?

P E R E T T E.

Je n'en revenons pas, ma Mère, je n'en revenons pas.

LA MERE GOBIN.

Mais ce Monsieur, cette Dame, où sont-ils ?

P E R E T T E.

Je n'en savons rien. Encore si je savions où ils demeurons.

LA MERE GOBIN.

Je le saurons, mon enfant. Mais regarde-donc cette vache, comme elle est belle !

P E R E T T E.

Et comme elle a du lait !

LA MERE GOBIN.

Ils n'ont rien oublié.

P E R E T T E.

Oublié , oh , je vous répons bien que non.

L A M E R E G O B I N.

C'est une fortune pour nous , mon enfant.
Tiens , tiens , vois comme elle nous regarde,
il semble qu'elle nous connoisse ; comme elle
a du blanc ! du rouge ! du noir !

P E R E T T E.

Ah , ma Mère , il faudroit les chercher.

L A M E R E G O B I N.

Tu as raison ; tiens , tiens la vache , je m'en
vais voir si je ne les trouverons pas.

P E R E T T E.

Vous ferez bien ; ne vous inquiétez pas ;
j'en aurai grand soin.



S C E N E X.

LE BARON , LA BARONNE ,
LA MERE GOBIN , PERETTE.

LA BARONNE.

EH bien , où allez-vous comme cela , bonne femme ? Etes-vous contente de votre vache ?

LA MERE GOBIN.

Ah , Monsieur !... Ah , Madame !... Je ne puis pas parler tant je suis aise !... Ah , mon Dieu , le beau bien que vous nous avez donné-là !

LA BARONNE.

Savez-vous faire du beurre , du fromage ?

LA MERE GOBIN.

Oui , ma bonne Dame ; oui , oui , je vous en porterons , je vous en porterons.

LA BARONNE.

C'est qu'il faudra....

LA MERE GOBIN.

Oui , oui , Madame , tout ce que vous voudrez ; entends-tu , ma fille ?

P E R E T T E.

Oui , ma Mère ; ah ! pour cela je le devons bien.

L E B A R O N.

Eh non , non. Ecoutez-donc , bonne femme ?

L A M È R E G O B I N.

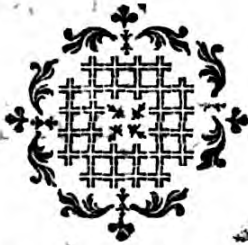
Oui ; oui , Monsieur : nous voilà riches à tout jamais ; que je vous ons d'obligation ! La belle vache ! C'est une fortune ! Ah , Mon Dieu , le beau bien ! le beau bien !

L E B A R O N , à la *Baronne*.

Je crains en vérité que la tête ne leur tourne de joie.

P E R E T T E.

Ah , Mère , voilà Robert.



S C E N E X I.

LE BARON, LA BARONNE,
LA MÈRE GOBIN, PERETTE,
ROBERT.

LA MÈRE GOBIN.

EH, Robert, viens donc vite ; tiens , tiens ,
regarde cette vache.

R O B E R T.

Et je la voyons bien.

LA MÈRE GOBIN.

Elle est à nous.

R O B E R T.

Tout de bon , la Mère Gobin ?

P E R E T T E.

Oui ; c'est ce Monsieur & cette Dame-là ,
qui nous l'ont donnée.

R O B E R T.

A vous ?

LA MÈRE GOBIN.

Oui , à nous. Dame , ce sont des person-
nes.... Tu n'en as jamais vu comme cela ;

& une vache ! y en a-t-il de plus belle ? Regarde-là donc.

P E R E T T E.

Robert, voilà tout ce que je souhaitois pour ma Mère.

R O B E R T.

C'est vrai : mais je ne comprends rien à tout cela.

L A M È R E G O B I N.

Tu n'y comprends rien ? Ni moi non plus. Ah, Monsieur, ah, Madame ! Ma fille, Robert, parlez donc tous les deux : je voudrois dire... Et je ne puis pas... La joie m'en empêche....

P E R E T T E.

Ma Mère, on voudra bien nous excuser, si je ne pouvons pas dire ce que je sentons.

L E B A R O N.

Où, où, tranquillisez-vous, si vous êtes contentes, c'est tout ce qu'il nous faut.

L A M È R E G O B I N.

Contentes ? Ah !...

L A B A R O N N E.

Allons, allons, écoutez-moi.

LA MÈRE GOBIN.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Où allez-vous mettre votre vache?

LA MÈRE GOBIN.

Où? Dans notre chambre, avec nous: oh, je la soignerons bien, n'ayez pas peur.

LE BARON.

Dans votre chambre?

LA MÈRE GOBIN.

Oui, Monsieur. Tiens, Robert, viens m'aider à la placer, vous allez voir, vous allez voir comme elle fera bien. *Elle emmène la vache.*

LE BARON, à la Baronne.

Vous devez être contente de cette réussite.

LA BARONNE.

Il est vrai qu'il est bien agréable de faire aussi facilement le bonheur de ces bonnes gens.



S C E N E X I I.

LE BARON, LA BARONNE,
PERETTE.

LA BARONNE, à *Perette* qui s'en va.

PERETTE?

P E R E T T E.

Madame ?

LE BARON, à la *Baronne*.

Que lui voulez-vous ?

LA BARONNE.

Je veux savoir ce que c'est que Robert.

LE BARON.

Pourquoi faire ?

LA BARONNE.

Je parie qu'elle l'aime, & je veux savoir si j'ai raison de le croire. *A Perette.* Dites-moi, Perette, qu'est-ce que c'est que Robert ?

P E R E T T E.

Ah, Madame, c'est un bien honnête garçon !

LA BARONNE, au *Baron*.

Je l'avois deviné.

P E R E T T E.

Oui, Madame, & sans lui je serions bien à plaindre, ma Mère & moi.

L A B A R O N N E.

Comment donc ?

P E R E T T E.

C'est le meilleur cœur du monde, il ne nous laisse manquer de rien.

L A B A R O N N E.

Vous devez bien l'aimer.

P E R E T T E, *rougissant.*

Ah, Madame.....

L E B A R O N, *à la Baronne.*

Laissez, laissez-là, vous l'embarrassez.

L A B A R O N N E.

Vous aime-t il, lui ?

P E R E T T E.

Oh, pour cela, Madame, ma Mère & moi j'en sommes bien contentes!

L A B A R O N N E.

Est-il plus riche que vous ?

P E R E T T E.

Non, Madame; mais je l'aimons mieux que s'il étoit bien riche.

L E B A R O N.

Laissez-la aller aider à sa Mère. Allez, allez, Perette.

P E R E T T E.

Je m'en vais voir si la vache est bien , & puis je viendrai vous le dire.

S C E N E X I I I.

L E B A R O N , L A B A R O N N E.

L A B A R O N N E.

N'EST-IL pas vrai , Monsieur , que tout ceci vous fait autant de plaisir qu'à moi ? Je vous assure que je n'en ai jamais goûté de si vif de ma vie.

L E B A R O N.

Et sûrement il n'est pas cher. De combien de gens , à pareil prix , on pourroit faire le bonheur , si l'on vouloit s'en occuper : c'est une source de satisfaction si pure , si délicieuse , qu'on seroit trop heureux d'en jouir , si on la connoissoit davantage.

L A B A R O N N E.

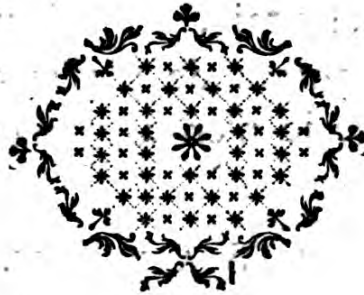
je veux les venir voir tous les jours , tant que je serai dans ce pays - ci. Vous y viendrez ?

L E B A R O N.

Moi ? sûrement ; je les aime à la folie ; j'aime leur simplicité , leur naïveté , cette manière de s'aimer , si vraie , si tendre....

L A B A R O N N E.

Je suis ravie d'avoir imaginé de leur donner cette vache : le plaisir que cela leur fait , ne peut pas être plus grand que celui que je goûte , en voyant leur satisfaction.



S C E N E X I V.

LE BARON, LA BARONNE,
LE BAILLI, GUILLAUME.

G U I L L A U M E.

TENEZ, Monsieur le Bailli, les voilà justement, ce Monsieur & cette Dame qui ont baillé une vache à la Mere Gobin.

L E B A R O N.

Est-ce vous qui êtes le Bailli d'ici?

L E B A I L L I.

Oui, Monsieur, à vous servir & je viens tout exprès....

L A B A R O N N E.

Monsieur le Bailli, n'est-il pas vrai que cette bonne Femme & sa Fille, sont les meilleures gens du monde?

L E B A I L L I.

Oui, Madame, & vous ne pouviez faire du bien à personne qui le méritât autant.

L A B A R O N N E.

Je suis bien aise de ce que vous me dites-là, Monsieur le Bailli.

LE B A I L L I.

Imaginez-vous , Monsieur & Madame , que cette femme , avec le peu de bien qu'elle avoit , a élevé un payfan , fils d'une de ses amies , qui n'avoit rien du tout.

LE B A R O N.

Et ce payfan , comment se nomme-t-il ?

LE B A I L L I.

Robert ; vous le verrez ici.

LA B A R O N N E.

Nous l'avons déjà vu.

LE B A R O N.

Et ce Robert est un bon sujet ?

G U I L L A U M E.

Oh ! Monsieur , tout le monde l'aime dans le Village.

LE B A I L L I.

Paix donc , Guillaume ; quand on vous interrogera , vous répondrez. Allez-vous-en.

LE B A R O N.

Pourquoi ? Laissez parler Guillaume.

G U I L L A U M E.

Ah ! Monsieur le Bailli , il ne faut pas vous fâcher , je disons ce que je savons.

LE B A I L L I.

Cela est bon. Allez , allez.

LE B A R O N.

Il me semble que ces gens - là ont la meilleure réputation du monde.

LE B A I L L I.

Ils la méritent , Monsieur.

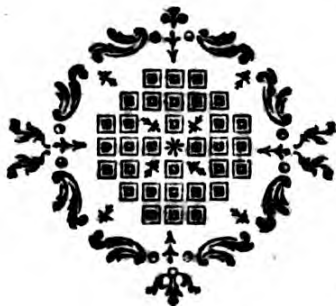
On entend du bruit dans la Maison , ils parlent tous ensemble.

LA B A R O N N E.

Les voilà qui reviennent. Monsieur le Bailli, je voudrais vous parler; mais pas devant eux; nous ne nous éloignerons pas.

LE B A I L L I.

Comme il vous plaira , Madame ; je vous suis. *Ils s'en vont.*



S C E N E X V.

LA MERE GOBIN, PERETTE,
ROBERT.

R O B E R T.

NON, la Mère Gobin, je vous disons que cela ne sera pas, voyez-vous.

L A M E R E G O B I N.

Mais, Robert, la vache est à ma Fille comme à moi, & nous t'avons tous les deux obligation.

R O B E R T.

Obligation; c'est moi qui vous en ai, & à cause de cela, vous voulez me donner le plus beau de votre bien; tenez, ce n'est pas bien penser de moi, la Mère Gobin.

L A M E R E G O B I N.

Mais, mon enfant, tu aimes ma Fille, elle t'aime aussi; après ma mort, qu'est-ce qui aura soin d'elle, si je ne la donne dès-à-présent au plus brave homme que je connoisse, avec le bien qui vient de m'arriver?

R O B E R T.

Il faut que vous le gardiez ce bien, la Mère.

Si

Si vous me donnez votre Fille , & que vous vouliez que je demeurions toujours avec vous , je serons contents ; mais il ne faut pas vous priver du bonheur qui vous arrive ; pour être de d'même qu'auparavant.

P E R E T T E .

Oui , ma Mère , Robert a raison , & quoique je l'aimions bien , je ne nous marierons jamais avec lui , plutôt que de consentir à tout cela.

L A M È R E G O B I N .

Mais , mon enfant , pour qu'il t'épouse , il faut bien lui donner quelque chose.

R O B E R T .

Je n'y consentirons jamais.

P E R E T T E .

Tu as raison , Robert.

L A M È R E G O B I N .

Mais , ma Fille....

P E R E T T E .

Mais , ma Mère....

L A M È R E G O B I N .

Robert , écoute-moi.

R O B E R T.

Non, non, je n'entendrons plus rien; n'est-ce pas, Perette?

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA BARONNE,
LA MERE GOBIN, PERETTE,
LE BAILLI, ROBERT.

L A B A R O N N E.

EH bien, eh bien, qu'est-ce que vous avez donc?

L A M E R E G O B I N.

Ah, Madame, j'allois vous chercher, aussi-bien que Monsieur, pour vous demander la permission de donner à Robert, le bien que vous nous avez envoyé.

L E B A R O N.

Et pourquoi cela?

L A M E R E G O B I N.

Ah, Monsieur; c'est inutile, il ne le veut pas!

L E B A R O N.

Il a raison, & cela est très-bien fait à lui.

LA MÈRE GOBIN.

Mais, Monsieur écoutez donc la raison de cela, je vous prie. Je peux venir à mourir, & je le lui donnois pour épouser ma fille qu'il aime; elle l'aime aussi elle, & tous deux ne veulent pas y consentir. Je ne peux pourtant pas la marier avec rien, & j'étois trop heureuse d'avoir ce bien-là à leur donner.

R O B E R T.

Non, Monsieur, non, n'y consentez pas.

P E R E T T E.

Ah, Madame, qu'elle le garde, & nous resterons toujours avec elle.

L A B A R O N N E.

Oui, mes enfans, vous y resterez; c'est très-bien penser; vous méritez d'être heureux & vous le ferez; tout est arrangé pour que vous vous épousiez sans cela.

L E B A R O N.

Oui, nous nous chargeons de vous marier ensemble; nous vous donnerons une maison plus commode, un jardin & tout ce qu'il vous faudra.

LA MÈRE GOBIN, PERETTE,
ROBERT, à genoux.

Ah, Monsieur! ah Madame!

Le Baron & la Baronne les font relever.

LE BARON.

Et pour qu'il ne manque rien à votre bonheur, votre Mère demeurera toujours avec vous, & vous en aurez bien soin.

ROBERT.

Oh! pour cela oui.

PERETTE.

Nous ne penserons qu'à elle & qu'à vous.

LA MÈRE GOBIN.

Oui, nous parlerons toujours de vos bontés, & du bonheur qui vous a conduit ici.

LE BARON.

Tout est arrangé avec Monsieur le Bailli, & il nous fait espérer que demain cela sera fini.

LA MÈRE GOBIN.

Mais, Monsieur, Madame, comment faire pour....

PERETTE.

Je ne pouvons rien dire.

R O B E R T.

Voilà ce que c'est que d'être ignorants , & j'en ons bien du chagrin.

L A B A R O N N E.

Vous exprimez plus par votre joie & vos sentimens , que vous ne feriez par les plus beaux discours. Tranquillisez - vous , & foyez toujours les mêmes.

L E B A R O N.

Oui , oui , allez vous reposer , & demain nous vous reverrons.

L A M E R E G O B I N.

Ah ! il faut que nous vous voyons aujourd'hui , tant que nous le pourrons ; allons , ma Fille , Robert.

L E B A R O N.

Non , non , laissez-nous , Monsieur le Bailli nous conduira.

L A B A R O N N E , *au Baron.*

Voilà bien sûrement un des plus beaux jours de ma vie ! *Haut.* Adieu , adieu , mes enfans. Restez , restez , je le veux.

L A M E R E G O B I N , *les regardant aller.*

Je fis toute troublée , je ne pouvons rien dire.

R O B E R T .

Je t'avois bien dit , Perette , que je ferions heureux un jour.

P E R E T T E .

C'est que je l'étois déjà , Robert , voilà pourquoi tu devinois si bien.

L A M E R E G O B I N .

Voilà tout ce que je souhaitions pour vous, mes enfans; cela prouve bien que les honnêtes gens ne manquent jamais.

F I N .

LA
CHANSON,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LA MARQUISE, }
LA COMTESSE, } *Veuves.*

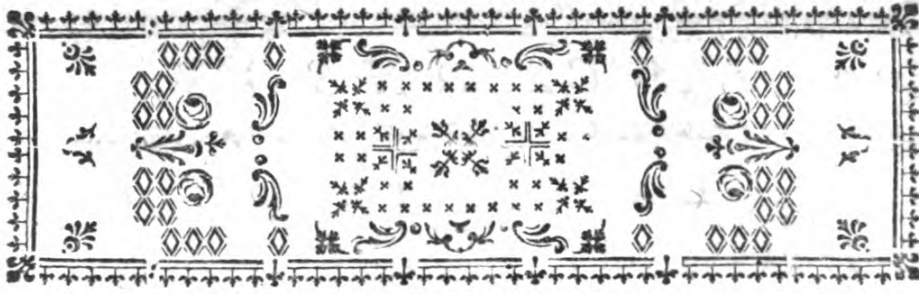
LE VICOMTE.

LE BARON.

LE CHEVALIER DE LA RAISIÈRE.

LAFRENAYE, *Valet - de - Chambre de la
Marquise.*

*La Scène est à la Campagne, dans un Sallon,
chez la Marquise.*



LA
CHANSON,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE.

SAVEZ-VOUS des nouvelles de la Marquise,
Vicomte? si elle paroîtra bientôt?

LE VICOMTE.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Oui, oui; vous'n'en savez rien peut-être?

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi, j'en suis sûr.

LA COMTESSE.

Je vais la voir.

LE VICOMTE, *retenant la Comtesse.*

Eh, mais, un moment, je vous supplie.

LA COMTESSE.

Ah, voilà ce que c'est; vous voulez me parler de votre amour, je vous vois venir.

LE VICOMTE.

Et quel mal y a-t-il à cela?

LA COMTESSE.

Que vous m'ennuyez à mourir, avec tous vos propos de tendresse.

LE VICOMTE.

Mais, songez que devant vos femmes, je ne vous en dis pas le moindre mot.

LA COMTESSE.

Je le crois bien, je vous l'ai défendu.

LE VICOMTE.

Il faut donc que je profite du seul instant que j'aurai peut-être dans la journée.

LA COMTESSE.

Cela est bien nécessaire.

LE VICOMTE.

Ah, si vous m'aimiez!....

L A C O M T E S S E.

Que je vous aime ou non , je vous épouse ;
que voulez-vous de plus ?

L E V I C O M T E.

Eh , peut-il être de vrai bonheur , sans une
tendresse réciproque ?

L A C O M T E S S E.

Oui , elle dure long-tems , après le mariage,
la tendresse ! il ne faut pas seulement en parler.
Je vous préfère à tous ceux qui ont eu les
mêmes desirs que vous , vous êtes trop heu-
reux.

L E V I C O M T E.

Je sentirois bien mieux l'excès de mon bon-
heur , si du moins vous fixiez le jour où...

L A C O M T E S S E.

Ah , nous y voilà ! vous voyez bien que
vous me dites toujours la même chose.

L E V I C O M T E.

Eh , pourquoi changerois-je de langage , puis-
que mon amour ne cessera jamais d'être le
même.

L A C O M T E S S E.

Voilà ce que je ne crois pas.

LE VICOMTE.

Vous ne le croyez pas ?

LA COMTESSE.

Non , & c'est pourquoi je retarde toujours à vous épouser. Vous ne sentez pas toute la délicatesse de ce procédé-là , vous autres hommes ; votre amour est si grossier !

LE VICOMTE.

Non ; mais on craint de voir changer ce que l'on aime , de perdre un espoir que l'on chérit...

LA COMTESSE.

Vous oubliez sans doute que vous parlez à une veuve , que nous savons par expérience la valeur de tous vos propos , & que c'est-là ce qui nous fait à toutes projeter de ne pas nous remarier.

LE VICOMTE.

Voilà donc pourquoi la Marquise tourmente aussi le Baron ?

LA COMTESSE.

Oui ; car je suis sûre qu'elle l'aime.

LE VICOMTE.

Il n'ose s'en flatter.

L A C O M T E S S E.

Tant mieux.

L E V I C O M T E.

Pourquoi tant mieux?

L A C O M T E S S E.

Voici la Marquise.

S C E N E I I.

L A M A R Q U I S E , L A C O M T E S S E ,
L E V I C O M T E.

L A M A R Q U I S E.

JE fors de chez vous , Madame.

L A C O M T E S S E.

Et moi , j'allois vous trouver. Vous avez là
un joli ruban.

L E V I C O M T E.

Je n'aime pas trop la raie violette.

L A M A R Q U I S E.

Est-ce que vous vous y connoissez , Vicomte?

L A C O M T E S S E.

Point du tout , ne l'écoutez pas ; les hom-

mes n'ont de goût à rien. *Ils s'assoyent tous les trois.*

L A M A R Q U I S E.

Eh , bien , comment vous trouvez-vous du parti que nous avons pris de ne pas dîner ?

L A C O M T E S S E.

Ah ! je trouve cela charmant ! on n'est point pressé , on a le tems de faire tout ce qu'on veut.

L A M A R Q U I S E.

Cela ne plaît pas trop aux hommes , j'en demande pardon au Vicomte. Je voudrois que chez moi.....

L A C O M T E S S E.

Bon ! n'allez-vous pas le gâter ?

L E V I C O M T E.

Je vous assure , Madame , que tout ce qui vous plaît me convient très-fort.

L A M A R Q U I S E.

Cela est bien honnête.

L A C O M T E S S E.

Et le Baron , qu'en avez-vous fait , Madame , aujourd'hui ?

L A M A R Q U I S E.

Mais vraiment , à-propos , je ne l'ai point vu ,
& je n'en ai pas seulement entendu parler.

L E V I C O M T E.

Vous l'avez bien tourmenté hier , Madame.

L A M A R Q U I S E.

Est-ce que vous croyez qu'il seroit fâché ?

L A C O M T E S S E.

Bon ! fâché ; ces Messieurs se plaignent tou-
jours ; quand ce n'est pas pour leur compte ,
c'est pour celui de leurs amis.

L E V I C O M T E.

Moi , Madame , je ne prends parti pour per-
sonne ; j'ai assez de mes affaires.

L A C O M T E S S E.

Voilà qu'il abandonne son ami à-présent ,
pour son intérêt personnel.

L E V I C O M T E.

En vérité , ma position devient très-embar-
rassante.

L A C O M T E S S E.

La position ! Madame , comment trouvez-
vous cela ? Sa position ! Ils veulent , ces Messieurs ,

que tout ce qui les regarde soit une affaire d'Etat.

L A M A R Q U I S E .

Vicomte , je suis fâchée de vous avoir attiré cela.

L E V I C O M T E .

C'est une plaisanterie que fait Madame la Comtesse.

L A C O M T E S S E .

Une plaisanterie ? Non , Monsieur , je vous le dis très-sérieusement , & vous ferez bien d'en faire votre profit.

L A M A R Q U I S E .

Ce pauvre Vicomte !

L A C O M T E S S E .

Si vous le plaignez , je plaindrai aussi le Baron.

L A M A R Q U I S E .

Cela est différent.

L E V I C O M T E .

Ma foi , Madame , je ne fais pas ce qu'il a fait toute la nuit ; mais il s'est bien tourmenté.

L A M A R Q U I S E .

A propos , de quoi donc ?

L A

L A C O M T E S S E.

C'est peut-être au sujet de cette Chançon que vous vouliez qu'il vous fît pour aujourd'hui.

L A M A R Q U I S E.

Ah! cela est vrai ; je l'avois oublié à propos. Je veux sûrement l'avoir.

L E V I C O M T E.

Mais je suis sûr qu'il n'a fait de sa vie un vers seulement.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , il commencera pour moi. D'ailleurs le champ que je lui ai donné est vaste.

L E V I C O M T E.

Si vous lui aviez permis de vous chanter , cela lui auroit été plus facile.

L A M A R Q U I S E.

Oh , je ne veux point de fadeurs. Vicomte , je vous en prie , voyez un peu où il en est , & si ma Chançon est faite.

L A C O M T E S S E.

Allez donc.

L E V I C O M T E , *se levant.*

J'y vais , Madame.

L A C O M T E S S E .

C'est que je connois votre paresse , quand vous êtes une fois assis. *Le Vicomte sort.*

S C E N E I I I .

L A M A R Q U I S E , L A C O M T E S S E .

L A M A R Q U I S E .

Vous traitez bien mal ce pauvre Vicomte, Madame.

L A C O M T E S S E .

C'est que je ne peux pas le voir, qu'il ne me donne de l'humeur.

L A M A R Q U I S E .

De l'humeur ? Mais vous l'aimez ?

L A C O M T E S S E .

Eh vraiment oui , je l'aime , voilà ce qui me désespère !

L A M A R Q U I S E .

Pourquoi ?

L A C O M T E S S E .

Parce qu'il faudra tôt ou tard que je l'épouse.

LA MARQUISE, *riant.*

Voilà un grand malheur, effectivement!

LA COMTESSE.

Sans doute, c'en est un.

LA MARQUISE.

Que pouvez-vous lui reprocher?

LA COMTESSE.

Rien à-présent ; mais dès qu'il fera mon mari....

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Il fera comme ils font tous.

LA MARQUISE.

Il a toujours vécu en bonne compagnie ; ainsi vous n'avez pas à craindre qu'il vous préfère des Actrices.

LA COMTESSE.

Non ; mais il fera froid, dédaigneux ; il aura une volonté qui ne sera pas la mienne & qu'il faudra suivre ; enfin je perdrai ma liberté, & rien ne m'en dédommagera.

LA MARQUISE.

Mais son amour....

LA COMTESSE.

Combien durera-t-il ?

LA MARQUISE, *révante*.

Cela est vrai.

LA COMTESSE.

Ah, que trop vrai ! & je parie que sans cela vous auriez déjà épousé le Baron.

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné ; voilà ce qui m'arrête.

LA COMTESSE.

Il a une douceur de caractère , une complaisance qui devrait vous rassurer.

LA MARQUISE.

Si l'envie de plaire duroit encore après le mariage.

LA COMTESSE.

En vérité cela est très-embarrassant !

LA MARQUISE.

Avec de l'amour sur-tout.

LA COMTESSE.

Sans amour , ce ne seroit rien.

LA MARQUISE.

Et se marier par amour , cela est bien plat à-présent.

L A C O M T E S S E.

Tenez , voilà encore ce que je crains le plus ,
c'est le ridicule.

L A M A R Q U I S E.

Je suis comme vous ; afficher la passion con-
jugale , cela fait parler tout le monde ; une
veuve a toujours l'air de s'être laissé duper ;
rien n'est si humiliant !

L A C O M T E S S E.

Il faut rester , après cela , femme à sentiment
toute sa vie.

L A M A R Q U I S E.

Et finir par être bel esprit ; les hommes n'ai-
ment pas trop cela , & toutes les femmes de-
viennent jalouses de vous.

L A C O M T E S S E.

Il est vrai ; mais que peut-on faire où l'on
ne trouve pas à redire ?

L A M A R Q U I S E.

Quand on ne fait que des choses honnêtes ,
il me semble que le Public n'est pas à craindre.

L A C O M T E S S E.

Je vois que vous épouserez le Baron.

M 3

L A M A R Q U I S E.

Si vous épousez le Vicomte , il me fera bien difficile de ne pas vous imiter.

L A C O M T E S S E.

J'attendrai que vous soyez déterminée ; & si le Baron fait la Chançon que vous lui avez demandée , c'est un grand acte de complaisance.

L A M A R Q U I S E.

Il m'en faut encore un plus grand.

L A C O M T E S S E.

Ce fera donc le dernier.

L A M A R Q U I S E.

Oui , si vous me promettez de m'imiter. Nous nous marierons ici , nous y resterons quinze jours , & quand nous retournerons à Paris , il y aura quelqu'autre histoire qui fera qu'on ne parlera plus de la nôtre. N'est-il pas vrai ?



S C E N E I V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *en entrant, parlant à
quelqu'un qui est dehors.*

C E que je viens d'entendre ici me transporte
de joie ! Chevalier, n'entre qu'après que j'au-
rai annoncé ton arrivée.

L A C O M T E S S E.

Je crois avoir entendu le Vicomte : je vous
en prie, Madame, qu'il ne sache point notre
convention.

L A M A R Q U I S E.

Ne craignez rien.

L A C O M T E S S E *au Vicomte.*

Eh bien, le Baron ?

L E V I C O M T E.

Il est allé à la chasse.

L A M A R Q U I S E.

Vous voyez, Madame, comme il est oc-
cupé de ma Chançon.

L A C O M T E S S E .

Ces Messieurs vous disent les plus belles choses du monde , & ne font rien pour prouver tout ce qu'ils avancent.

L E V I C O M T E .

Madame , est-ce bien fait de blâmer les absents ?

L A C O M T E S S E .

Et si je parlois de vous ?

L A M A R Q U I S E .

Vicomte , croyez-moi , ne dites rien.

L E V I C O M T E .

Je crois que je ferai mieux ; cependant , je ne peux pas vous laisser ignorer qu'il vous arrive quelqu'un ; j'ai vu une chaise dans l'avenue.

L A M A R Q U I S E .

Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour trouver cela mauvais : ce pourroit bien être le Chevalier.

L A C O M T E S S E .

C'est l'ami de ces Messieurs , ils vont être trois contre nous.

L A M A R Q U I S E.

Vous savez le moyen que nous avons qu'il soit aussi le nôtre.

L A C O M T E S S E.

Ah, ne parlez pas de cela, je vous prie.

S C E N E V.

L A M A R Q U I S E, L A C O M T E S S E,
L E V I C O M T E, L E C H E V A L I E R,
L A F R E N A Y E.

L A F R E N A Y E.

MONSIEUR le Chevalier de la Raifiere.

L A M A R Q U I S E.

Ah, Chevalier; cela est honnête, vous me tenez parole.

L E C H E V A L I E R.

Mesdames, je ne crois pas que j'aie un grand mérite à cela. Bon jour, Vicomte.

L E V I C O M T E.

Bon jour, Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Vous aurez du monde ce soir.

L A M A R Q U I S E.

Je le fais bien , mais ce sera fort tard.

L E C H E V A L I E R.

Oui , ils ne partiront qu'après l'Opéra.

L A C O M T E S S E.

Vous êtes venu de bonne heure , vous , voilà ce qu'on appelle un procédé.

L E C H E V A L I E R.

Il y a long-tems que je serois ici , sans une chose assez plaisante qui m'est arrivée.

L A M A R Q U I S E.

Comment donc ?

L A C O M T E S S E.

Qu'est-ce que c'est ?

L E C H E V A L I E R.

J'ai vu de loin le Baron , assis au coin du buisson du gros Loup. Je me suis arrêté pour aller à lui & pour le surprendre. Je me suis approché tout doucement par derrière , je l'ai entendu qui chantoit , & je l'ai vu écrire.

L E V I C O M T E.

Vous voyez qu'il faisoit votre Chançon , Madame.

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous lui en avez demandé une ?

LA MARQUISE.

Oui , c'est une plaisanterie que nous lui fîmes hier au soir.

LE CHEVALIER.

Eh bien , vous aurez votre Chançon ; car elle est faite.

LE VICOMTE, *avec joie.*

Ah , tant mieux !

LA COMTESSE.

Madame ?

LA MARQUISE.

Paix donc.

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous seriez fâchée de l'avoir ?

LA MARQUISE.

Non , vraiment.

LE CHEVALIER.

Eh bien , si vous voulez , je vais vous la donner , car je l'ai copiée , pendant qu'il la faisoit.

LA MARQUISE.

Tout de bon ?

L E C H E V A L I E R .

Oui , là voilà.

L A M A R Q U I S E .

Ah , cela est excellent ! voyons ? *Elle prend la Chanson & la lit.*

L E C H E V A L I E R .

C'est sur l'air : Eh , mais oui-dà. *Il chante.*
C'est une espèce de ronde sur les mœurs d'à-présent.

L A M A R Q U I S E .

Oui , c'est cela que je voulois.

L A C O M T E S S E .

Ah , Madame , chantez donc.

L A M A R Q U I S E .

Je le veux bien. Elle est un peu longue.

L A C O M T E S S E .

Il n'y a pas de mal.

L A M A R Q U I S E .

Tout n'est que mode , usages ,
A Paris à présent ,
Et l'on voit les plus sages
Suivre aussi le torrent ,
C'est le bon ton ;
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L A C O M T E S S E.

Madame , j'entends quelqu'un , si c'étoit le Baron.

L A M A R Q U I S E.

C'est lui-même ; ne dites rien , Madame.

SCENE DERNIÈRE.

LA MARQUISE , LA COMTESSE ,
LE VICOMTE , LE CHEVALIER ,
LE BARON.

L A M A R Q U I S E.

EN vérité , Monsieur le Baron , vous êtes tout-à-fait aimable !

L E B A R O N.

Pourquoi-donc , Madame ?

L A M A R Q U I S E.

Au lieu de faire la Chançon que je vous ai demandée , vous allez à la chasse.

L E B A R O N.

C'étoit pour la faire ; car je n'ai pas chassé.

L A M A R Q U I S E.

Comment-donc ?

LE BARON.

Oui , j'ai passé une partie de la nuit à chercher , sans pouvoir rien trouver.

LA MARQUISE.

Et la chasse.....

LE BARON.

La promenade , plutôt , m'a fait espérer que je la ferois.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE BARON.

Elle est faite ; mais elle ne vaut rien.

LA COMTESSE.

Voyons toujours.

LE CHEVALIER.

Baron , je ne te connoissois pas ce talent-là.

LE BARON.

Eh pardy , je ne l'ai pas non plus. Depuis quand es-tu ici , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

De tout-à-l'heure.

LE BARON.

Je n'en favois rien.

L E C H E V A L I E R.

Je ferai bien aise de voir cet effai de ta complaisance.

L A C O M T E S S E.

Ils vont se faire des complimens à-présent.

L A M A R Q U I S E.

Finissez-donc.

L E B A R O N.

Allons , Madame , allons ; comme vous ne pourriez pas lire , je vais chanter. *Il chante*

Tout n'est que mode , ufages...

L A M A R Q U I S E.

Qu'est-ce que vous dites donc-là ? C'est une vieille Chançon.

L E B A R O N.

Non , Madame , je vous jure que je viens de la faire.

L A M A R Q U I S E.

Je vous répons , moi , que j'en ai une des rues , qui commence comme cela.

L E B A R O N.

Des rues ?

L A M A R Q U I S E.

Oui , ma Femme - de - Chambre la chançoit

toute la journée , j'ai voulu l'avoir & je crois qu'elle est dans ma poche. Tenez , Madame , voyez si ce n'est pas cela. *Elle lui donne la copie du Chevalier.*

L A C O M T E S S E.

Voyons , continuez Baron.

L E B A R O N.

Non , je vous prie , dites le couplet , il ne sera sûrement pas en entier de même.

L A C O M T E S S E, *chante.*

 Tout n'est que mode , usages ;
 A Paris à-présent ,
 Et l'on voit les plus sages
 Suivre aussi le torrent ;
 C'est le bon ton ,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L E B A R O N *surpris.*

Cela est inconcevable ! c'est mot pour mot la même chose.

L A M A R Q U I S E.

C'est que c'est une réminiscence.

L E B A R O N.

Il faut bien que cela soit ; mais le second ne sera sûrement pas le même.

L A

L A C O M T E S S E.

Voyons ?

L E B A R O N, *chante.*

A la Grecque on se frise,
L'on se brode en clinquants,
Et même l'on méprise
Filles sans diamants.
C'est le bon ton,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L A C O M T E S S E.

Ce couplet-là est ici.

L A M A R Q U I S E.

Monseigneur le Baron !...

L E B A R O N.

En vérité Madame.... Mais je vous prie,
chantez le troisième couplet.

L A C O M T E S S E.

Je le veux bien. *Elle chante.*

De l'Opéra comique
L'on voit blâmer le goût ;
Mais pour cette musique
L'on accourt de par-tout ;
C'est le bon ton,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L E B A R O N *confondu.*

Je n'y comprends rien, il faut que le Diable...

L A M A R Q U I S E .

Oh , cela est bien fin ! Vous avez cru que nous ne saurions pas cette Chançon-là.

L E B A R O N .

Je vous jure en honneur

L A C O M T E S S E .

Voyons encore un couplet.

L E B A R O N , *chante.*

On fait grande dépense ,
On donne , on troque , on vend ;
L'air de magnificence
Ruine promptement ;
C'est le bon ton ,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L A C O M T E S S E .

Eh bien , nous avons aussi ce couplet-là.

L E B A R O N .

Mais je veux mourir

L A M A R Q U I S E .

Bon , bon ! continuez , Madame.

L A C O M T E S S E , *chante.*

Rien n'est plus agréable
Que d'aimer les chevaux ;

Savoir mener un Diable,
Aux Cochers rend égaux;
C'est le bon ton,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L E V I C O M T E.

Eh bien, Baron ?

L E B A R O N.

C'est la même chose. Je m'y perds !

L A M A R Q U I S E.

Continuez, voyons, jusqu'au bout.

L E B A R O N, *chante.*

Une petite loge
Est le souverain bien,
Et l'on en fait l'éloge,
Même n'y voyant rien;
C'est le bon ton,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L A M A R Q U I S E.

Toujours de même : cela est fort bien,
Monsieur le Baron ; je me souviendrai de cela.
Ah, je crois à-présent que vous ne savez pas
faire de vers.

L E B A R O N.

Je vous l'ai dit, Madame ; mais ceux-ci...

LA MARQUISE.

Il y a encore des couplets , voyons jusqu'au bout. Chantez.

LE BARON.

Cela me feroit donner au Diable!

LA COMTESSE.

Je vais chanter moi. *Elle chante.*

Jouer la Comédie
Est un très-grand plaisir ;
Mais souvent on ennuie ,
Au lieu de divertir ;
C'est le bon ton ,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

LA MARQUISE.
Avez-vous fait celui-là aussi ?

LE BARON.

Oui , Madame , comme les autres.

LA MARQUISE.

Oh , oui , tout de même. Voyons le dernier couplet.

LE BARON, *chante.*

Critiquer & médire
Amuse tout le jour ;
Des autres l'on peut rire ,
On est sûr du retour ;
C'est le bon ton ,
Chacun se moque du qu'en dira-t-on.

L A M A R Q U I S E.

Fort bien , fort bien!

L E B A R O N.

Madame , il est impossible....

L A M A R Q U I S E.

Non , Monsieur , je n'entendrai rien ; vous avez cru que je serois la dupe de cette plaisanterie & je vous avoue que j'en suis très-piquée ; je savois bien que je pousserois votre complaisance à bout.

L E B A R O N.

Mais , Madame....

L E C H E V A L I E R.

Madame la Marquise , je crois....

L A M A R Q U I S E.

Non , Monsieur , je ne lui pardonnerai qu'à une condition.

L E B A R O N.

Madame , quoique je ne sois pas coupable...

L A M A R Q U I S E.

Tout au contraire ; c'est de quoi je veux que vous conveniez.

L E B A R O N .

Quoi ? ... Je suis désespéré !

L A C O M T E S S E , *bas à la Marquise.*

Madame , c'est la seconde complaisance , prenez-y garde.

L E C H E V A L I E R , *au Baron.*

Eh bien , avoue : que diable cela te fait-il ?

L E B A R O N .

Mais je ne saurois convenir d'une chose qui n'est pas.

L E V I C O M T E , *bas au Baron.*

C'est de là que dépend ton bonheur , nous avons' entendu tout-à-l'heure une conversation ... Je te répons de tout.

L E C H E V A L I E R , *bas.*

Qu'il se fasse un peu prier.

L E V I C O M T E .

Sans doute.

L A M A R Q U I S E .

Eh bien , Messieurs , il ne veut donc pas ?

L E V I C O M T E .

Madame , il dit qu'en honneur....

L A M A R Q U I S E.

Monfieur le Baron , vous n'êtes - pas plus occupé que cela de réparer votre faute ?

L E B A R O N.

Madame

L A M A R Q U I S E.

Je vois à quel point je devois compter fur vous.

L E B A R O N.

Eh bien , Madame , vous le voulez. *Il fe jette à genoux.* Je vous demande pardon & je conviens de tout.

L A M A R Q U I S E.

Allons , je vous pardonne , & je fuis bien-aife que vous vous foyez fousmis à ce que je voulois. Levez-vous. Je vous rends justice , je fuis très-fûre que la Chanfon eft de vous ; c'eft un tour que je vous ai joué.

L E B A R O N.

Comment ?

L A M A R Q U I S E.

A l'aide du Chevalier qui vous a vu faire votre Chanfon , fans que vous l'ayez apperçu ,

& qui m'avoit donné cette copie. Voyez si ce n'est pas là son écriture.

L E B A R O N .

Quoi, Chevalier?...

L E C H E V A L I E R .

Oui, mon ami; mais je veux que tu sois bien récompensé de toute la peine que je t'ai causée. Madame la Comtesse, je crois cette seconde épreuve assez forte; le Vicomte & moi, nous avons entendu la convention que vous avez faite avec Madame.

L A C O M T E S S E .

Les traîtres!

L E C H E V A L I E R .

Il faut qu'elle vous tienne parole.

L A M A R Q U I S E .

Je le veux bien, pourvu que Madame tienne aussi la sienne.

L A C O M T E S S E .

Je crois qu'après ce qui nous arrive, il n'y a plus à hésiter.

L E V I C O M T E .

Oui; car toutes vos craintes ne font point

fondées. Je vous le jure par tout l'amour que vous m'avez inspiré. *Il baise la main de la Comtesse.*

L E B A R O N.

Ah, Vicomte, que tu es heureux!

L E C H E V A L I E R.

Tu l'es aussi.

L E B A R O N.

Comment?

L E C H E V A L I E R.

Madame la Marquise consent à t'épouser.

L E B A R O N.

Seroit-il bien possible?

L A M A R Q U I S E.

Oui, Baron, je vous aime & je me plais à vous le prouver.

L E B A R O N.

Mon bonheur est au-dessus de mes espérances! *Il baise la main de la Marquise.*

L E V I C O M T E.

Chevalier, que ne vous devons-nous pas!

L A C O M T E S S E.

Il est notre ami à tous , il ne faut plus trouver qu'une pareille occasion de lui marquer notre reconnoissance.

L A M A R Q U I S E.

Allons au-devant de celle qu'il aime ; peut-être le moment de nous acquitter n'est-il pas loin & qu'elle suivra notre exemple.

F I N.

L'ENTÊTÉ,

COMÉDIE

En deux Actes & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

LE BARON DE SAINT-EVRE.

Mlle DE SAINT-EVRE, *Fille du Baron de Saint-Evre.*

LA COMTESSE DE RISIERE,
Veuve, Sœur du Baron de Saint-Evre.

LE MARQUIS DE DURMONT.

LE CHEVALIER DE MURCI.
DUPRE, *Valet-de-Chambre du Marquis de Durmont.*

LABRIE, *Laquais du Baron.*

LAFLEUR, *Laquais de la Comtesse de Risiere.*

*La Scène est à Paris, dans un Sallon, chez
le Baron de Saint-Evre.*



L'ENTÊTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE SAINT-EVRE, LE
CHEVALIER.

Mlle DE SAINT-EVRE.

QUE voulez-vous me dire, & quelle joie vous
transporte ?

LE CHEVALIER.

Vous me voyez dans le ravissement, l'en-
chantement !

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

A propos de quoi ?

LE CHEVALIER.

Mon Père....

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Consent à notre mariage, Mademoiselle. Un ami tendre, obligeant, un homme charmant, divin ! a su triompher de lui, l'a déterminé à m'unir avec vous, & la personne à qui il me destinoit, vient de se marier !.... Comment ! vous ne partagez pas ma joie ? Ah , vous ne m'aimez pas autant que je vous aime !

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Ne sembleroit-il pas , à vous entendre , que nous ne pouvons plus avoir d'obstacles à redouter ?

LE CHEVALIER.

Et qui pourroit traverser nos desseins ? Qui auroit cette hardiesse ?

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Mais, mon Père, peut-être.

LE CHEVALIER.

Votre Père?.... Je n'y avois pas pensé. J'ose cependant me flatter....

Mlle DE SAINT-EVRE.

J'espère aussi qu'il ne s'y opposera pas; mais il pourroit arriver qu'il auroit des engagements que j'ignore.

LE CHEVALIER.

Pourquoi vouloir m'inquiéter & diminuer ma joie?

Mlle DE SAINT-EVRE.

Pour vous engager à continuer à cacher encore notre secret.

LE CHEVALIER.

Il y a si long-tems que je me contrains!

Mlle DE SAINT-EVRE.

Vous verrez que je n'ai pas la même peine.

LE CHEVALIER.

Ah, vous la supportez sans impatience!

Mlle DE SAINT-EVRE.

Je vous pardonne ce reproche; parce que votre vivacité vous fait tout juger sans réflexion.

LE CHEVALIER.

Sans réflexion ?

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Oui. Nous est-il permis de nous livrer comme vous autres hommes à tous nos mouvemens ?

LE CHEVALIER.

Mais, du moins, lorsque l'on aime....

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

On doit le cacher soigneusement, & l'on a déjà trop fait, lorsqu'on l'a laissé pénétrer, sur-tout sans être sûr de l'aveu de ses Parens.

LE CHEVALIER.

Eh bien, consentez du moins que j'aille trouver Monsieur le Baron, que je lui avoue notre amour ; il vous aime, & je suis persuadé qu'il nous approuvera ; oui, je me reproche déjà le tems que j'ai différé.

Mlle DE SAINT-ÈVRE, *l'arrêtant.*

Ah, Chevalier, qu'allez-vous faire ?

LE CHEVALIER.

Devriez-vous me retenir ? Je ne le vois que trop, vous êtes toujours la même ; non, vous ne m'aimez point.

Mlle

Mlle DE SAINT-EVRE.

Parce que je veux vous empêcher de faire une étourderie.

LE CHEVALIER.

Une étourderie ?

Mlle DE SAINT-EVRE.

Oui, feroit-il décent que mon Père apprît mes sentimens par vous, sur-tout s'il avoit d'autre projet ? La Comtesse, ma Tante, doit arriver aujourd'hui, & c'est elle seule que je veux employer auprès de lui.

LE CHEVALIER.

Peut-être changera-t-elle d'avis, & que son retour fera retardé.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Ne le craignez pas ; le Marquis va partir, je le lui ai mandé, vous savez à quel point elle l'aime ; je vous réponds que sûrement elle arrivera.

LE CHEVALIER.

Et, où veut aller le Marquis ?

Mlle DE SAINT-EVRE.

A son Régiment, à ce qu'il dit.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi faire ? Tout est tranquille cet hiver. Il me vient une idée délicieuse !

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CHEVALIER.

J'ai envie de prier le Marquis de parler à Monsieur le Baron en notre faveur, ils sont amis....

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Voilà peut-être le moyen le plus sûr de faire tout manquer. Vous connoissez le Marquis, vous savez quel est son extrême entêtement sur tout, qu'une fois prévenu pour ou contre, ce qu'on peut lui dire ne le fait pas changer de sentiment ; il pourroit contrarier mon Père, cela lui donneroit de l'humeur, & il n'en faudroit pas davantage pour l'indisposer contre nous.

LE CHEVALIER.

Toujours des raisons pour retarder mon bonheur !

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Non ; puisque je vais écrire dans l'instant encore à la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Eh bien , donnez - moi votre lettre , je la porterai moi-même.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Je vous prie , foyez tranquille , & comptez davantage sur moi. *Elle sort.*

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille ; cela est aisé à dire quand on aime foiblement. Ah , justement , voici le Marquis ; il vient fort à propos , j'aurois pu l'engager à parler au Baron. Qu'il est cruel d'être forcé d'obéir !

S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *avec impatience.*

EST-IL possible que je ne trouve pas ici un de mes gens ! je ne pourrai jamais avoir des chevaux de poste , ils seront tous pris.

LE CHEVALIER.

Comment donc , Marquis , où voulez - vous aller ?

LE MARQUIS.

J'aime tout-à-fait votre question & votre tranquillité : quand les ennemis font des mouvemens pour s'approcher de nous, vous croyez que je resterai à Paris.

LE CHEVALIER.

C'étoit un faux bruit, & je vous assure qu'il n'en est rien du tout.

LE MARQUIS.

Voilà encore de mes gens qui ne veulent rien croire, & qui imaginent toujours être mieux instruits que les autres ! pour moi, j'avois prévu ceci depuis long-tems.

LE CHEVALIER.

Mais j'arrive dans l'instant de Versailles, j'ai vu le Ministre, &....

LE MARQUIS.

Vous lui avez entendu dire qu'il n'y avoit absolument rien de nouveau ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE MARQUIS.

Et d'après cela vous concluez qu'il n'y a effectivement rien ? Comme si les Ministres

étoient obligés de rendre compte de tout ce qui se passe au premier venu.

L E C H E V A L I E R.

Mais votre Colonel y étoit; vous saurez au vrai, par lui, ce qui en est.

L E M A R Q U I S.

Aussi lui ai-je écrit.

L E C H E V A L I E R.

Vous verrez que vous ne partirez point.

L E M A R Q U I S.

Je ne partirai point?

L E C H E V A L I E R.

Non, s'il n'a point d'ordre?

L E M A R Q U I S.

Je vous dis qu'il en aura. Tenez, voilà Dupré qui revient de chez lui.



S C E N E I I I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
DUPRÉ.

LE MARQUIS.

Eh bien, Dupré, il va partir, n'est-ce pas?

DUPRÉ.

Monseigneur le Duc ? Il n'y pense seulement pas.

LE MARQUIS.

Songez un peu à ce que tu dis.

DUPRÉ.

Je dis ce que je fais. Il arrivoit de Versailles, je lui ai remis votre billet, en le lisant il a ri comme un fou, & puis il s'est mis à chanter & à faire des entrechats, & j'ai eu toutes les peines du monde à le déterminer à vous faire réponse; vous verrez ce qu'il vous mande.

LE MARQUIS.

Eh, donne donc. *Il lit la Lettre.*

Attendez encore, mon cher Marquis, pour voler à la gloire, Bellone dort & l'Amour nous tend les bras.

Je vous donne rendez-vous ce soir à l'Opéra, pour vous mener souper où vous savez, cela sera gai, je vous en réponds; je vous embrasse.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien, avois-je tort?

L E M A R Q U I S.

Je parierois toutes choses au monde qu'il se trompe, mes nouvelles viennent de trop bonne part.

D U P R É.

En rentrant, on m'a dit que Madame la Comtesse alloit arriver, & l'on prépare son appartement.

L E M A R Q U I S.

A l'autre; voilà encore de mes nouvellistes!

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi ne voulez-vous pas le croire? Si on lui a mandé, par exemple, que vous partiez aujourd'hui.

L E M A R Q U I S.

Et quand cela seroit? Vous croyez qu'elle va accourir tout de suite comme cela pour me dire adieu?

L E C H E V A L I E R.

Assurément.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous êtes un homme bien étrange! Ce qui vous passe par la tête, vous paroît toujours plus sûr que tout ce que je peux vous dire. *A Dupré.* Envoyez ces lettres à la poste, & qu'on m'avertisse quand mes chevaux seront prêts.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

QUOI vous voulez encore partir, malgré tout ce qu'on vient de vous dire?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je partirai, quand ce ne seroit que pour vous contrarier; car vous m'impatientez.

LE CHEVALIER.

Je ne vois pas en quoi je peux vous paroître aussi déraisonnable, & je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous seriez fâché de n'avoir pas vu la Comtesse; attendez du-moins son retour.

LE MARQUIS.

J'attendrois long-tems. Elle est à la campagne , occupée de jouer la Comédie , & vous croyez qu'elle fera tout manquer , pour venir me dire adieu ?

LE CHEVALIER.

J'en suis convaincu ; elle vous aime trop pour ne pas vous faire un aussi léger sacrifice ; vous êtes sur le point de l'épouser , & toute autre occupation doit céder au plaisir de vous voir avant votre départ.

LE MARQUIS.

Vous allez me répondre aussi de son amour pour moi.

LE CHEVALIER.

Je crois que cela n'est pas nécessaire ; en pourriez-vous douter ?

LE MARQUIS.

Oui , Monsieur , j'en doute , & je suis très-sûr que je ne dois jamais compter sur cet amour que vous me vantez tant.

LE CHEVALIER.

Comment donc ! auriez-vous des raisons?...

LE MARQUIS.

Oui , j'en ai , & de très-fortes ; mais vous

ne feriez qu'en rire si je vous les disois ; ainsi laissons cela.

L E C H E V A L I E R .

Permettez-moi de vous demander seulement si elle les ignore ?

L E M A R Q U I S .

Il seroit fort utile de l'en instruire ; ne voudriez-vous pas que j'allasse lui faire des reproches , & puis finir par avoir tort ; car voilà toujours ce qui arrive avec les femmes.

L E C H E V A L I E R .

Mais peut-être vous trompez-vous ; il me semble....

L E M A R Q U I S .

Je me trompe, oui, je suis un visionnaire.

L E C H E V A L I E R .

Je ne dis pas cela ; cependant il me semble que rien ne doit vous faire douter de votre bonheur : sa Nièce m'a assuré qu'on n'avoit jamais aimé comme la Comtesse vous aime.

L E M A R Q U I S .

Tout cela , ce ne sont que des oui - dire ; mais j'ai vu , moi ; me direz-vous , après cela , que j'ai tort de ne pas vous croire ?

L E C H E V A L I E R.

Si vous avez vu des choses qui soient convaincantes , je vous plains ; mais quelquefois on a besoin d'examiner de sang-froid , sans quoi une prévention injuste peut nous causer , mal-à-propos , de violens chagrins. La Comtesse n'est pas fautive , mon cher Marquis , son ame se laisse voir toute entière.

L E M A R Q U I S.

Elle n'est point fautive ! vous me répondrez encore de cela ?

L E C H E V A L I E R.

Je l'offenserois , si je la croyois capable de vous trahir , & vous l'aimez trop pour me pardonner seulement d'oser l'en soupçonner.

L E M A R Q U I S.

Eh bien , Monsieur , vous vous trompez encore , je la hais , & je la déteste.

L E C H E V A L I E R.

Une Femme que vous adoriez ?

L E M A R Q U I S.

Oui , je l'adorois , la perfide ; mais c'en est fait.

L E C H E V A L I E R.

Quel est son crime ? Que pouvez-vous avoir à lui reprocher ?

LE MARQUIS.

Vous lui vîtes jouer la Comédie ces jours passés, & vous jouâtes même avec elle.

LE CHEVALIER.

Oui, & j'en fus enchanté! on ne sauroit mettre plus d'ame, plus d'expression qu'elle n'en mit dans son rôle, elle m'a fait un plaisir inexprimable!

LE MARQUIS.

Et vous aimeriez une Femme qui auroit le talent de feindre si bien ce qu'elle ne sent pas?

LE CHEVALIER.

Ce qu'elle ne sent pas? Au contraire, je me croirois le principe de ce sentiment qu'elle développeroit, & je l'en aimerois davantage.

LE MARQUIS.

Vous pourriez vous croire aimé?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non? Je commence par estimer ce que j'aime, voilà sur quoi je fonde mon amour; toute autre passion n'est qu'un aveuglement indigne d'un honnête homme, & pour lors quand on est trompé, l'on n'a que ce que l'on mérite. Je distingue une Femme

honnête qui s'amuse d'un plaisir aussi permis que celui de jouer la Comédie , de celles que le libertinage a seul déterminées à choisir cet état.

L E M A R Q U I S.

Vous me faites pitié ! ce talent perfide n'empêche-t-il pas de démêler la vérité ? Quand une Femme exprime si bien l'amour , vis-à-vis d'un Homme qui lui est indifférent , sur quoi voulez-vous que compte celui qui l'adore ? Pour moi , je ne saurois croire à - présent que la Comtesse ait pu m'aimer jamais un seul instant : l'art de feindre avec cette supériorité , ne sauroit venir que de la fausseté de l'ame , je ne saurois jamais quand elle seroit de bonne foi , & je serois exposé à mille inquiétudes en continuant de l'aimer.

L E C H E V A L I E R.

Est-il possible que....

L E M A R Q U I S.

Oui , je veux que l'on soit vrai , & voilà pourquoi je fais bien que je ne plais pas dans la société ; c'est que malheureusement je vois les choses comme elles sont , & non pas comme on me les montre.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas possible que vous vous trompiez? Et combien ne vous exposez-vous pas à vous tourmenter, ainsi que les autres?

LE MARQUIS.

Oh, oui! on trouve beaucoup de gens qui s'intéressent véritablement à vous.

LE CHEVALIER.

Mais songez donc que cette mauvaise opinion que vous avez des hommes, est aussi trop insultante pour eux.

LE MARQUIS

Non, il vaut mieux être leur dupe & vous avez toujours raison.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LAFLEUR, *en bottes.*

LE CHEVALIER, *à part.*

AH! voilà le Baron. Si la Comtesse pouvoit arriver.

LE BARON, *à Lafleur.*

Et quand ma Sœur viendra-t-elle?

L A F L E U R.

Elle est en chemin , Monsieur le Baron.

L E B A R O N.

Cela est fort bien.

L E C H E V A L I E R , à *Lafleur*.

Elle ne tardera donc pas ?

L A F L E U R.

Non , Monsieur , & je suis toujours venu devant , pour dire à Monsieur le Marquis de l'attendre.

L E C H E V A L I E R.

Marquis , vous voyez bien que ce que j'avois prévu est vrai.

L E M A R Q U I S.

Cela ne prouve rien.

Lafleur sort.



S C E N E V I.

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE BARON, *au Chevalier qui veut
s'en aller.*

CHEVALIER, restez, j'ai à vous parler.

LE CHEVALIER.

A moi, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Oui, j'ai reçu une lettre d'un des amis de
votre Père; mais c'est un barbouilleur, on ne
comprend jamais rien à ce qu'il écrit.

LE CHEVALIER.

Si vous vouliez me montrer cette lettre.

LE BARON, *d'un air fâché.*

Après que j'aurai parlé au Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc?

LE BARON.

Parbleu, Monsieur, vous faites bien mes
affaires, pendant mon absence, mon Notaire
m'a tout dit hier au soir.

LE

L E M A R Q U I S.

Quoi donc ?

L E B A R O N.

Eh , mais j'en fais juge le Chevalier. Vous me promettez de me faire vendre ma terre , on m'en offre justement ce que j'en veux , & vous ne vous hâtez pas d'en conclure le marché ?

L E M A R Q U I S.

Vraiment , je n'avois garde , vous n'en voulez que cent mille écus , & elle vaut quatre cens mille francs , j'aurois eu tort de la donner.

L E C H E V A L I E R , *à part.*

Voici encore un nouvel entêtement.

L E M A R Q U I S.

Oui , Monsieur , je parle avec connoissance de cause , je connois mieux cette terre que vous.

L E B A R O N.

Celui-ci est fort bon ! vous verrez que je ne fais pas ce qu'elle produit. Jè vous soutiens , moi , que lorsqu'on ne retire que deux mille écus d'une terre dont on trouve trois cens mille francs , qu'il faut les prendre ; sur-tout quand cela vous arrange.

LE MARQUIS.

Et voilà précisément comme on se ruine, en ne connoissant pas la valeur de son bien, & qu'on ne fait que nigauder à Paris. Je suis convaincu, moi, que cette terre rapporte dix-huit mille francs par an. Vous comptez pour rien les bois apparemment ?

LE BARON.

Et il y a plus de dix ans que mon Frère les a tous coupés & arrachés, il n'y reste pas un buisson. Que Diable ! je fais bien ce que je dis.

LE CHEVALIER.

Il est vraisemblable que Monsieur le Baron est mieux instruit là-dessus que vous.

LE MARQUIS.

Voilà de mes flatteurs. Eh bien, Monsieur, pour vous prouver que je fais ce que je dis aussi moi, c'est que je vous l'achette cette terre, que je veux la payer quatre cens mille francs, & que je suis sûr de faire un très-bon marché.

LE CHEVALIER.

Peut-on être déraisonnable à ce point-là ?

LE BARON.

Quel homme ! mais vous me feriez enrager avec cette obstination !

L E M A R Q U I S.

Qu'est-ce que cela vous fait ? Je suis le maître de mon bien apparemment.

L E B A R O N.

Je ne veux pas profiter de l'erreur où vous êtes.

L E M A R Q U I S.

Et moi, je vous soutiens que je ne suis pas dans l'erreur, & je vous le prouve. Premièrement....

L E B A R O N.

Finissons, je vous prie, cette plaifanterie.

L E M A R Q U I S.

Je vous dis que je ne plaifante point. J'ai de l'argent à placer chez mon Notaire, & vous y pourrez prendre les quatre cens mille francs quand vous voudrez.

L E B A R O N.

Si vous voulez cette terre pour cent mille écus, elle est à vous.

L E M A R Q U I S.

Non, j'en veux donner ce que je vous dis, & je veux que vous me donniez votre parole.

LE BARON.

Vous n'avez point de bien dans ce pays-là.

LE MARQUIS.

Eh bien, j'y en aurai ; que Diable cela vous fait-il ?

LE BARON.

N'en parlons plus.

LE MARQUIS.

Je n'en démordrai point.

LE BARON.

Mais au moins, écoutez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux absolument que cette affaire soit terminée aujourd'hui.

LE BARON.

Ce n'est pas-là le seul tort que vous m'avez fait : avec cette somme, je mariais ma Fille avantageusement.

LE MARQUIS.

Vous la marierez encore mieux.

LE CHEVALIER.

Ah, ne doutez pas de l'empressement....

LE BARON.

Oui, oui, de l'empressement pour épouser!

l'homme de qui il étoit question & qui me convenoit fort, s'est bientôt retourné d'un autre côté, & je ne dois plus compter sur lui.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah, quel bonheur!

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Eh bien, Monsieur, je l'épouse votre Fille; si cela vous convient; qu'avez-vous à dire à cela?

LE BARON.

C'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE MARQUIS.

Je vous parle très-sérieusement.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que deviens-je, s'il accepte!

LE BARON.

Eh, mais, écoutez - donc; si vous parliez tout de bon, je pourrois bien vous prendre au mot.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Et ma Sœur avec qui vous êtes engagé depuis long-tems?

LE MARQUIS.

C'est mon affaire. Je vais passer chez mon Notaire, venez-y avec moi, j'y signerai un dédit de cinquante mille écus, si je change d'avis, & pour Mademoiselle votre fille & pour la terre; voilà qui est fini. Soyez bien content, Monsieur le Chevalier, ce mariage fera que je ne partirai point.

LE CHEVALIER.

Vous êtes bien cruel! écoutez-moi de grace, songez que la Comtesse....

LE MARQUIS.

Non, je ne veux plus rien entendre. *Il sort.*

LE BARON.

Chevalier, vous êtes mon ami, félicitez-moi donc de cette bonne affaire. *Il l'embrasse.*

LE CHEVALIER.

Mais attendez du moins le retour de Madame la Comtesse, vous ne pouvez rien conclure sans son consentement.

LE BARON.

Bon! elle ne sauroit être jalouse du bonheur qui arrive à ma fille.

L E C H E V A L I E R.

Aussi n'est-ce pas le bien du Marquis qu'elle regrettera , c'est son cœur.

L E B A R O N.

Si la Comtesse ne veut qu'un cœur , elle trouvera facilement de quoi se venger : belle , jeune , riche , comme elle est.... Et puis , apparemment que le Marquis ne l'aime plus ; puisqu'il se détermine si facilement en faveur de ma Fille.

L E C H E V A L I E R.

Pouvez-vous croire que vous n'avez rien à vous reprocher , en enlevant un Amant aimé à une Femme aussi tendre ?

L E B A R O N.

Amour ! tendresse ! fadeurs que tout cela.

L E C H E V A L I E R , *à part.*

Je me meurs !

L E B A R O N.

Je conviens avec vous que le Marquis est un peu ridicule , avec son continuel entêtement ; mais au fond , c'est un très - honnête homme , il a le cœur excellent & ma Fille sera très - neureuse avec lui. D'ailleurs il a la promesse du premier Régiment qui vaquera ,

il vient d'hériter considérablement, & dans ce tems-ci le bonheur tient beaucoup aux richesses ; ainsi voilà tout ce que je pouvois souhaiter de mieux pour ma fille.

LE CHEVALIER.

Quoi , Monsieur , sans la consulter , vous pourriez l'engager ?

LE MARQUIS , *revenant.*

Eh bien ; mais que faites-vous donc là ?

LE BARON.

Je vous suis.

LE MARQUIS.

La Comtesse arrive , voulez-vous qu'elle vous arrête ?

LE BARON.

Non , vraiment.

LE MARQUIS.

La voici. Allons , passez.



S C E N E V I I.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *surprise.*

QUOI, lorsque je ne reviens que pour le Marquis, & qu'il me voit, il semble me fuir! Chevalier, savez-vous pourquoi il fort avec mon Frère si précipitamment?

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, si vous l'aimez toujours....

LA COMTESSE.

Achevez, que lui est-il arrivé? Chevalier, parlez donc?

LE CHEVALIER.

Il se marie.

LA COMTESSE.

Comment il se marie! il m'abandonneroit?

LE CHEVALIER.

C'est une chose incompréhensible! & dont il n'y a que lui qui soit capable.

LA COMTESSE.

Mais qui peut me l'enlever. Ce que vous dites est-il bien vrai?

LE CHEVALIER.

Que trop , & celle qu'il épouse l'ignore encore.

LA COMTESSE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

C'est Mademoiselle de Saint-Evre.

LA COMTESSE.

Ma Nièce ? Il n'est pas possible !

LE CHEVALIER.

Cela est incroyable ! il faut que vous nous aidiez. Madame , vous voyez l'homme du monde le plus malheureux !

LA COMTESSE.

Ma Nièce vous aime & elle l'épouse ! mais mon Frère.....

LE CHEVALIER.

Est enchanté de ce mariage ; si vous aviez été ici , Madame , vous lui auriez parlé , & vous m'auriez sauvé la vie , en le prévenant en notre faveur.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à tout cela. Et qui

a pu le déterminer si facilement ? Je croyois qu'il m'aimoit , & il me trompoit , lui !

L E C H E V A L I E R.

Non , Madame , il ne vous trompoit point , il vous aime toujours , quoiqu'il assure le contraire.

L A C O M T E S S E.

Que dites-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Notre sort est entre vos mains , sûrement vous le ramènerez , il connoîtra son erreur.

L A C O M T E S S E.

Que voulez-vous dire , seroit-il jaloux ?

L E C H E V A L I E R.

Non , Madame.

L A C O M T E S S E.

Si vous savez. . . .

L E C H E V A L I E R.

C'est un motif si bizarre , si ridicule , qui le fait agir , que je ne fais si vous pourriez me croire , si vous connoissiez moins son caractère.

L A C O M T E S S E.

Expliquez-vous donc , Chevalier ?

S C E N E V I I I.

LA COMTESSE, Mlle DE SAINT-
EVRE, LE CHEVALIER.

Mlle DE SAINT-EVRE.

AH! ma Tante, nous vous attendions avec la plus vive impatience, de vous seule dépend notre bonheur; il n'y a que vous qui puissiez parler à mon Père & l'engager à nous unir.

LA COMTESSE.

Je le voudrois de tout mon cœur, ma chère Nièce; mais vous ne savez pas l'obstacle qui s'oppose à vos desirs.

Mlle DE SAINT-EVRE.

O Ciel! auroit-il pris quelque engagement?

LE CHEVALIER.

Et voilà notre malheur, Mademoiselle! cependant j'espère encore en Madame la Comtesse: malgré l'entêtement du Marquis, il ne pourra point lui résister: l'amour adoucit & change les caractères, c'est-là toute mon espérance

Mlle DE SAINT-EVRE.

Que parlez-vous du Marquis?

L E C H E V A L I E R.

C'est lui qui vous épouse.

Mlle D E S A I N T - E V R E.

Que dites-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Il est allé , avec Monsieur le Baron , chez son Notaire.

Mlle D E S A I N T - E V R E.

Moi , épouser le Marquis ! je vais me jeter aux pieds de mon Père , ce n'est point pour moi que je le conjurerai de ne point conclure ce mariage ; c'est pour vous , ma Tante , à qui je ne veux pas enlever un homme que vous aimez : ensuite je lui parlerai à lui-même , je le ferai rougir de son infidélité.

L E C H E V A L I E R.

Il vaut mieux que ce soit Madame qui le voie.

Mlle D E S A I N T - E V R E.

Elle le verra après. Je ne perds pas un instant , je vais chez mon Père.

L E C H E V A L I E R.

Il n'est pas chez lui.

Mlle D E S A I N T - E V R E.

Je l'y attendrai. *Elle sort.*

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER.

QUE je crains bien que tous les efforts ne soient inutiles , si vous ne nous secondez.

LA COMTESSE, *révante.*

Le Marquis seroit-il piqué de ce que j'ai différé mon mariage avec lui? Hélas! l'épreuve que je voulois faire ne tomboit que sur moi; j'ai voulu voir si je pourrois m'accoutumer à son caractère, en attendant que je pusse former l'espoir de le corriger: enfin ne pouvant rien diminuer de mon amour pour lui, j'allois l'épouser, quand le perfide m'abandonne si cruellement!

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, songez que ceci n'est sûrement qu'une suite des fausses préventions dont vous savez qu'il est capable, & dont vous le ramenez si vous le voulez; je vous réponds qu'il vous aime toujours; en vous voyant, il reconnoîtra son erreur, il tombera à vos pieds.

L A C O M T E S S E.

N'en croyez rien , Chevalier , s'il me croit des torts vis-à-vis de lui , il ne voudra rien examiner , il aimera mieux me condamner , d'après ce qu'il pensera , que de désirer que je ne sois point coupable. Cette conduite m'éclaire & me fait voir l'abîme où je me précipitois en l'époufant.

L E C H E V A L I E R.

Quoi , Madame , vous pourriez renoncer à lui ? Qu'est donc devenu cet amour....

L A C O M T E S S E.

Ne croyez pas que je puisse seulement le regretter. L'ingrat ! je l'aimois malgré ses défauts : son entêtement continuel me paroïssoit un travers de l'esprit , & non un vice du cœur ; je le croyois sensible , tendre , délicat , constant ; j'espérois que son amour pour moi l'ameneroit à la confiance , que le desir de me plaire , lui feroit perdre peu-à-peu cette inflexibilité d'opinion qu'il a sur tout , & dont personne n'a intérêt de le corriger ; mais puisqu'il m'abandonne , il ne me prouve que trop combien je me suis trompée. Je ne veux plus seulement le voir.

L E C H E V A L I E R .

Eh bien , Madame , annoncez-lui vous-même cette résolution , il en sera effrayé , vos cœurs s'entendront , & son repentir lui méritera un pardon qu'il sera trop heureux d'obtenir.

L A C O M T E S S E .

Cela feroit inutile , je le connois , je le verrois envain : mais vous me direz ce qui cause un si étonnant procédé de sa part.

L E C H E V A L I E R .

Je l'entends qui revient , je vous laisse avec lui.

L A C O M T E S S E .

Non , je ne vous quitte pas ; je veux que vous veniez chez moi , pour m'expliquer ce mystère. *Elle lui donne la main & ils sortent.*



SCENE .

S C E N E X.

LE MARQUIS, *regardant sortir
la Comtesse.*

QU'EST-CE que cela signifie? Elle étoit restée ici seule avec le Chevalier , & lorsque je reviens , inquiet de m'être engagé trop précipitamment avec le Baron , craignant la douleur qu'elle pourroit ressentir de cet engagement , elle me voit & elle me fuit ; c'est donc pour lui qu'elle est venue ; il étoit bien instruit de son retour , quand il m'en affuroit tantôt ! allons trouver le Baron , pour fixer l'instant de mon mariage , & que rien ne puisse plus le rompre.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, DUPRÉ.

LE MARQUIS.

JE ne trouve nulle part le Baron.

DUPRÉ.

Il est parti.

LE MARQUIS.

C'est un homme insupportable! *A Dupré.* Ah!
te voilà donc enfin.

DUPRÉ.

Eh, Monsieur, je vous cherche par-tout
pour vous dire....

LE MARQUIS.

Ce drôle-là court continuellement, je ne l'ai
pas vu de la journée.

DUPRÉ.

De la journée! eh, Monsieur, demandez....

L E M A R Q U I S.

Oui, Monsieur, de la journée.

D U P R É.

Quoi, tantôt, je....

L E M A R Q U I S.

Tu vas me soutenir....

D U P R É.

Mais, Monsieur, vous m'avez envoyé chez
votre Colonel, &....

L E M A R Q U I S.

Il raisonnera toujours.

D U P R É.

Et depuis mon retour, je ne suis pas sorti
d'ici.

L E M A R Q U I S.

Ecoute : je suis las de toutes tes menteries.

D U P R É.

Je vous réponds, Monsieur, que je n'ai pas
cessé de faire des paquets.

L E M A R Q U I S.

Comment des paquets ! à propos de quoi ?

D U P R É.

Vous croyez apparemment que quand on
part, on n'a rien à emporter.

LE MARQUIS.

Et qui est-ce qui part ?

DUPRÉ.

Eh, mais, est-ce que....

LE MARQUIS.

Quoi les chevaux qui sont ici sont pour moi ?

DUPRÉ.

Oui, Monsieur, ils s'ennuient même fort d'attendre, c'est-à-dire le pollillon.

LE MARQUIS.

Je ne t'ai pas dit de les renvoyer, & que je ne partoisi point ?

DUPRÉ.

A moi, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Oui, à toi.

DUPRÉ.

Ah, Monsieur !

LE MARQUIS.

Il faut avouer que voilà un coquin bien obstiné !

DUPRÉ.

Je vais donc leur dire de s'en aller.

LE MARQUIS.

Faut-il le répéter cent fois?

DUPRÉ.

Non; mais du-moins il faut le dire une.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

DUPRÉ.

Moi, rien. *Il va à la porte.* Champagne, dites au Postillon d'emmener ses chevaux. *Il revient.* Ce qu'on dit est donc vrai, Monsieur, puisque vous ne partez pas?

LE MARQUIS.

Quoi?

DUPRÉ.

Que vous épousez Mademoiselle de Saint-Evre?

LE MARQUIS.

Oui; pourquoi pas? Qu'est-ce qu'il y a-là de si surprenant?

DUPRÉ.

Vous abandonneriez Madame la Comtesse? ah, Monsieur!

LE MARQUIS.

Je crois que cela lui est fort égal.

D U P R É.

Fort égal , vous lui faites tort , Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Sur quoi juges-tu cela ?

D U P R É.

Sur ce que je viens de la voir toute en pleurs.

L E M A R Q U I S , *ricanant ironiquement.*

Tu l'as vue en pleurs ?

D U P R É.

Oui , Monsieur , & ma foi elle n'en étoit que plus belle !

L E M A R Q U I S.

Tu ne fais ce que tu dis.

D U P R É.

Je l'ai vue comme je vous vois ; oh , pour celui-là , je n'en démordrai point ; il est affreux à vous de lui faire une pareille perfidie.

L E M A R Q U I S.

Que tu es sot ! tu ne vois pas qu'elle répétoit un rôle.

D U P R É.

Oui , Monsieur un rôle ! non vraiment , elle parloit naturellement , & point du tout

on joue la Comédie , & puis elle étoit affise.
Demandez à Monsieur le Chevalier qui étoit
avec elle.

L E M A R Q U I S.

Le Chevalier étoit avec elle ?

D U P R É.

Oui , Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Chez elle ?

D U P R É.

Oui , il faisoit l'impossible pour la consoler.

L E M A R Q U I S.

Et que lui disoit-il ?

D U P R É.

Je ne fais pas bien ; mais elle lui répondoit ,
non , Monsieur , ne m'en parlez jamais.

L E M A R Q U I S.

Et lui ?

D U P R É.

Il se défoloit envain , il s'est jetté à ses ge-
noux , & tout cela inutilement ; elle ne vou-
loit rien entendre de ce qu'il lui disoit.

L E M A R Q U I S.

Querelle d'Amans que tout cela. La perfi-

de!... Je suis charmé de l'avoir prévenue!...
Tu dis que le Chevalier étoit au désespoir ?

D U P R É.

Oui, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Les traîtres s'aimoient !

D U P R É.

Comment ?

L E M A R Q U I S.

Tu ne vois pas que ces gens-là me trom-
poient ?

D U P R É.

Ah, Monsieur ! qu'allez-vous croire ?

L E M A R Q U I S.

Oui, je me rappelle à présent tant de con-
versations particulières, des mots, un jargon
où je ne comprenois rien ; ces prétextes de
Comédies, dont ils répétoient les rôles, di-
foient-ils, & tout cela pour être continuel-
lement ensemble. C'étoit moi qu'ils jouoient !

D U P R É.

Je vous assure que Monsieur le Chevalier,
ne parloit point de lui, il parloit pour vous.

L E M A R Q U I S.

Je ne m'étonne plus si elle retardoit mon mariage de jour en jour.

D U P R É.

Quelle idée vous allez vous mettre dans la tête.

L E M A R Q U I S.

Voilà les hommes ! il me vantoit le plaisir qu'il avoit eu de jouer avec elle ; comme elle exprimoit bien le sentiment. Je n'en suis plus surpris.

D U P R É.

Mais, Monsieur, écoutez-donc ; je vous dis qu'il demandoit grace pour vous.

L E M A R Q U I S.

Je veux m'en venger plutôt que plus tard , oui , j'épouserai sa Nièce.

D U P R É.

Quand vous aimez la Tante ?

L E M A R Q U I S.

Tu crois que je peux l'aimer encore ? Voici le Baron , je vais terminer sur le champ , laissez-nous.

DUPRÉ, à part.

Quel homme avec son entêtement ! il pourra en être puni ; mais je crois que jamais rien ne le corrigera.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

MARQUIS, je vous cherche depuis longtemps pour vous remercier....

LE MARQUIS.

Moi , je vous cherche aussi pour vous dire que dès ce soir , sans plus de retardement....

LE BARON.

Et moi , je viens vous dire que je suis au désespoir d'être obligé de rompre l'engagement que nous avons projeté. Je vous rends votre parole.

LE MARQUIS.

Je ne la reprends point.

LE BARON.

Ecoutez mes raisons.

LE MARQUIS.

Ecoutez plutôt celles que j'ai de presser ce mariage.

LE BARON.

Il ne se fera point.

LE MARQUIS.

Il ne se fera point ?

LE BARON.

Non , Monsieur ; & puisqu'il faut vous le dire , ma Fille aime ailleurs.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle s'est jettée à mes genoux ; ses prières & ses larmes m'ont touché , & je n'ai pu lui résister.

LE MARQUIS.

Mais vous croyez donc tout ce qu'on vous dit ?

LE BARON.

Eh ! parbleu , oui , je le crois ; sur-tout quand à la prière on joint les larmes.

LE MARQUIS , *il rit.*

Les larmes des femmes ! consultez là-dessus

sa Tante , vous verrez si elle vous conseillera de vous arrêter pour cela.

LE BARON.

Ce n'est qu'à sa sollicitation & à ses prières que je me suis rendu.

LE MARQUIS,

Aux prières de la Comtesse ?

LE BARON.

Sûrement , & cela n'est pas étonnant.

LE MARQUIS.

Il n'est pas possible.

LE BARON.

Cela est aisé cependant à comprendre ; comme elle vous aime...

LE MARQUIS.

Vous le croyez encore ?

LE BARON.

Sûrement.

LE MARQUIS.

Vous êtes un singulier homme !

LE BARON.

Tout comme il vous plaira , mais ma Fille

n'a que faire à toutes vos querelles avec la Comtesse, elle aime le Chevalier, & ...

LE MARQUIS.

Je la plains !

LE BARON.

Pourquoi donc ? Elle en est aimée & ils m'ont tous deux pressé de les unir.

LE MARQUIS.

Elle est aimée du Chevalier ?

LE BARON.

Je vous dis que oui.

LE MARQUIS.

Et elle en est persuadée ?

LE BARON.

Mais pourquoi pas ?

LE MARQUIS.

La Fille & le Père se ressemblent ; il est inconcevable combien vous êtes tous les deux faciles à tromper !

LE BARON.

A tromper ? Et en quoi ?

LE MARQUIS.

Je vais vous l'expliquer. Quand le Chevalier dit à Mademoiselle de Saint-Evre qu'il l'aime,

il n'en est rien. J'ai découvert qu'il est engagé depuis long-tems avec la Comtesse, ils viennent de se brouiller & ceci n'est que la suite d'un dépit qui ne durera pas.

L E B A R O N.

Où diable pensez-vous qu'il est engagé avec la Comtesse, quand il est au désespoir de ce que vous voulez l'abandonner. Je vous dirai bien plus, c'est que si ce n'étoit qu'un dépit du moment, il ne m'auroit pas apporté une lettre de son Père qui me prie d'accorder ma Fille à l'amour, aux desirs de son Fils qui le sollicite depuis long-tems de me la demander.

L E M A R Q U I S.

Une lettre du Père du Chevalier?

L E B A R O N.

Oui, dit le Père du Chevalier.

L E M A R Q U I S.

Vous le croyez aussi?

L E B A R O N.

Eh parbleu oui je le crois; puisque je l'ai lûe.

L E M A R Q U I S.

Il n'auroit pas eu le tems de l'avoir depuis tantôt, à moins que son Père ne fût à Paris.

LE BARON.

C'est ce qui prouve

LE MARQUIS.

Que votre Fille vous fait croire ce qu'elle veut.

LE BARON.

Eh bien , Monsieur , n'en croyez rien , cela m'est fort égal.

LE MARQUIS.

Non , cela ne vous est pas égal ; puisque vous venez de me le dire.

LE BARON.

Il faut bien que vous sachiez les raisons qui me font retirer ma parole.

LE MARQUIS.

Mais ce ne sont point là des raisons , & je ne vous la rends pas.

LE BARON.

Tout comme il vous plaira , Monsieur.

LE MARQUIS.

Je n'ai point prétendu en m'engageant avec vous , que vous puissiez prendre un autre parti.

LE BARON.

Il est vrai , Monsieur , que je comptois ma-

rier ma Fille avantageusement en vous la donnant , je ne savois pas que le Chevalier l'aimât & qu'il pût lui convenir.

L E M A R Q U I S.

Rien ne peut détruire l'opinion que vous avez ?

L E B A R O N.

Non , Monsieur ; parce qu'elle est très-bien fondée , & je n'ôterai point à ma Fille un homme qu'elle aime , pour la donner à quelqu'un avec qui on ne sauroit vivre. Vous seriez cent fois plus riche , que je ne voudrois pas pour cela entendre parler davantage de vous pour Gendre. Les fausses préventions auxquelles vous vous livrez continuellement, feroient notre tourment ; je croyois avoir un ami en vous , mais je renonce à votre société & je vous abandonne à toutes vos opinions absurdes , ou non.

L E M A R Q U I S.

Mais si je peux vous convaincre que j'ai raison.

L E B A R O N.

Cela ne se peut pas.

L E M A R Q U I S.

Je vais trouver Mademoiselle votre Fille , elle m'entendra

m'entendra & ce ne sera plus moi qui chercherai à vous persuader, ce sera elle-même; peut-être l'écouteriez vous, pour lors nous verrons si vous reviendrez de la persuasion où vous êtes que je m'abuse sans cesse.

LE BARON.

Ma Fille ne vous croira pas.

LE MARQUIS.

Nous verrons.

S C E N E I I I.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, Monsieur le Baron?

LE BARON.

Oh! le Marquis est l'homme du monde le plus déraisonnable; il persiste toujours à vouloir épouser ma Fille.

LE CHEVALIER.

Et vous y consentiriez?

LE BARON.

Ah, soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre de ma part.

LE CHEVALIER.

Mais quelle raison peut-il donner ?

LE BARON.

De la raison, est-ce à lui qu'il en faut demander. Il prétend à-présent que la Comtesse vous aime, que vous répondez à son amour...

LE CHEVALIER.

Moi ?

LE BARON.

Oui, que ma fille se trompe en croyant que vous l'aimez, que si vous l'épousez, c'est l'effet d'une querelle que vous avez eue avec la Comtesse ; que c'est par dépit, enfin, que fais-je moi.

LE CHEVALIER.

Quel roman il imagine pour se tourmenter !

LE BARON.

Et pour tourmenter tout ce qui l'entoure ; mais je l'ai bien assuré que je lui rendois sa parole, & que je ne voulois plus vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Il rendra donc justice enfin à Madame votre Soeur.

LE BARON.

Point du tout, il dit que j'ai tort de ne pas vouloir me rendre à toutes ses visions ; il est allé trouver ma Fille , & il prétend qu'elle me fera entendre raison.

LE CHEVALIER.

Quelle opiniâtreté ! mais prétend-il aussi lui prouver que je ne l'aime point ?

LE BARON.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Que j'aime la Comtesse ?

LE BARON.

N'en doutez pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur , si elle va croire que je peux la tromper.

LE BARON.

Mais il faudroit qu'elle fût aussi folle que le Marquis.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi , vous savez qu'un amant s'alarme de tout.

LE BARON.

Je vais , sans perdre de tems , aller chez mon Notaire faire dresser le contrat , & je le fais apporter ici ; je veux que le Marquis le signe , pour être convaincu une bonne fois qu'il a tort.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur que je vous aurai d'obligation !

LE BARON.

Vous en aurez aussi au Marquis , d'être cause que je vais hâter votre mariage. Voici ma Sœur , assurez-la de l'empressement que j'ai de lui rendre son amant. Adieu. *Il sort.*

LE CHEVALIER.

Pourvu que Mademoiselle de Saint - Evre , n'aille pas s'inquiéter sur ce que lui dira le Marquis !



S C E N E I V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

MADAME, rien ne semble plus s'opposer à notre bonheur, & c'est à vous que nous le devons, ne vous refusez pas au desir que nous avons de voir assurer aussi le vôtre.

L A C O M T E S S E.

Chevalier, il n'en est plus pour moi ; mais je redoute ma foiblesse, & je pars pour m'en garantir.

L E C H E V A L I E R.

Croyez que le Marquis vous suivra pénétré d'un vif repentir.

L A C O M T E S S E.

Lui ? Il est inutile de l'espérer, un amant trop vif peut offenser ; mais il reconnoît promptement son erreur, au lieu d'y persister. Il reviendra trop tard à moi, je ne serai plus libre. Je vais épouser le Vicomte de Bernille, qui m'aime sans espoir depuis long-tems ; en récompensant sa constance, j'évite du moins un malheur que je ne faurois trop redouter.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame que voulez-vous faire?

LA COMTESSE.

J'ai seulement un plaisir à vous demander.

LE CHEVALIER.

Ordonnez.

LA COMTESSE.

C'est de remettre ce billet au Marquis. *Elle donne un billet au Chevalier, qui le prend & le lui rend en voyant le Marquis.*

LE CHEVALIER.

Madame, le voici, remettez-le lui vous-même, & écoutez-le du moins pour la dernière fois. *Il l'empêche de sortir.*

LA COMTESSE.

Chevalier, ne m'arrêtez pas, je vous prie.



S C E N E V.

LA COMTESSE, Mlle DESAINT-
EVRE, LE MARQUIS, LE
CHEVALIER.

LE MARQUIS, *montrant la Comtesse
& le Chevalier.*

Vous voyez, Mademoiselle, que je vous
disois vrai.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Non, Monsieur, je ne vous crois point.

LE MARQUIS, *d'un ton menaçant.*

Monsieur le Chevalier, vous savez que j'ai
à me plaindre de vous.

LE CHEVALIER.

De moi?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, & vous devez m'entendre.

LE CHEVALIER.

Monsieur, ceci mérite une explication.

LE MARQUIS.

C'est ce que je vous demande.

LE CHEVALIER, *avec fierté.*
Je vous la ferai, Monsieur.

Mlle DE SAINT-EVRE, *alarmée.*
Monsieur le Marquis.... Chevalier!

LA COMTESSE.
Ma Nièce, emmenez le Chevalier.

LE CHEVALIER.
Ne craignez rien, ce n'est pas ici, Mesdames, que se doit vuider ce différend.

Mlle DE SAINT-EVRE.
Vous me faites trembler!

LA COMTESSE.
Allez donc, ma Nièce.
Mademoiselle de Saint - Evre fait passer le Chevalier devant elle.



S C E N E V I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

CE n'est sûrement pas pour moi, Madame, que vous êtes alarmée.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur; mais on doit tout craindre de la part d'un homme qui a perdu le sens.

LE MARQUIS.

Je serois trop heureux d'avoir perdu la vie au moins! tout est changé pour moi, j'aimois à me tromper, malheureusement, j'ai reconnu mon erreur, & tout ne me le confirme que trop!

LA COMTESSE.

De quoi osez-vous vous plaindre? Quels reproches vous croyez-vous en droit de me faire? Ai-je trahi mes sermens? Parlez; j'ai su jusqu'où alloit votre extravagance; vous êtes capable de me soupçonner de fauffeté, vous?

LE MARQUIS.

Que je serois heureux, Madame, de ne faire que soupçonner! je ne suis que trop certain...

L A C O M T E S S E.

De quoi, Monsieur ?

L E M A R Q U I S.

De votre inconstance. Vous vous êtes plu à me tromper, la réflexion m'a éclairé, & j'ai su....

L A C O M T E S S E.

Vous ne méritez pas que je vous laisse achever ; mais je veux savoir ce qui vous irrite, pour vous convaincre de vos torts, vous prouver quelle est votre erreur, & vous rendre plus à plaindre après m'avoir offensée, en vous ôtant tout espoir de pardon.

L E M A R Q U I S.

Je le voudrois, Madame, que ce fût une erreur ! je vous aimois, que dis-je ? Je vous adore encore, toute perfide que vous êtes.

L A C O M T E S S E.

Supprimez ces titres odieux, ils ne sont pas faits pour moi, je ne les méritai jamais.

L E M A R Q U I S.

Ah ! que ne puis-je m'abuser en voyant tant de charmes ! que ne puis-je croire que vous n'avez jamais cessé de m'aimer ! que lorsque vous charmiez par votre jeu tous les specta-

teurs , que vous les attendrissiez ; que c'étoit votre amour pour moi qui animoit le son de votre voix , qui pénétoit votre ame. Art séducteur de peindre les passions , je me plaignois de toi ! j'avois pu croire qu'on pouvoit les exprimer sans les sentir , & je ne suis que trop certain qu'un autre que moi vous inspiroit ce tendre sentiment que vous rendiez si bien.

L A C O M T E S S E.

Quoi , vous seriez jaloux ?

L E M A R Q U I S.

Oui , je le suis ; jugez à quel point je vous aime.

L A C O M T E S S E.

Cette frénésie vous manquoit. Et sur quoi pouvez-vous fonder cette jalousie ? Qui vous ai-je préféré ? Quel sacrifice ne vous ai-je point fait ? Homme ingrat & déraisonnable ! laissez-moi vous fuir pour toujours. *Elle veut sortir.*

L E M A R Q U I S.

Ah ! Madame , arrêtez , & justifiez-vous , s'il est possible.

L A C O M T E S S E.

Que je me justifie ?

L E M A R Q U I S.

Je veux dire, prouvez-moi que vous n'êtes pas coupable, je le desiré trop pour ne pas croire tout ce que vous me direz.

L A C O M T E S S E.

Vous le desirez, vous ? Eh, peut-on jamais vous faire changer de sentiment ? Connoissez le malheur de votre caractère. Sujet à vous prévenir sur tout & sans raison, ne voyant les objets que d'après vous, & toujours dans le faux ; vous contrariez, vous impatientez tous ceux qui vivent avec vous : malgré l'amitié que l'on vous a voüé, on est obligé de vous éviter. On essaie inutilement de vous faire changer d'opinion, même sur les choses les plus indifférentes ; vous vous croyez vrai, & votre opiniâtreté vous rend insupportable à tout le monde.

L E M A R Q U I S.

Avec quels yeux vous me voyez !

L A C O M T E S S E.

La bonté de votre cœur, l'honnêteté de votre ame, m'avoient paru devoir faire excuser cette inflexibilité, & j'avois eu le courage de vous aimer ; mais puisque ce cruel défaut vous rend injuste, même avec moi, je vous

abandonne & je renonce à l'espoir que j'avois formé de vous changer.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse vous étudez l'éclaircissement que je vous demande ! non , vous ne m'avez jamais aimé ; puisque vous pourriez , peut-être , d'un mot me tranquilliser , me prouver que vous n'aviez point changé de sentiment , & que vous me le refusez !

LA COMTESSE.

Je veux bien avoir encore cette foiblesse ; mais après cela , comptez.... Quel est-il ce mot ?

LE MARQUIS.

Je vous avouerai que je me suis cru sacrifié au Chevalier , que j'ai pensé que vous pouviez l'aimer , & que ce que je viens de voir me le confirmoit.

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié ! & qu'avez-vous vû ; ou crû voir ? Dites ?

LE MARQUIS.

Un billet que le Chevalier vous a remis lorsque je suis entré ici tout à l'heure , avec

Mademoiselle de Saint-Evre. Montrez-le moi ,
il me prouvera si je me suis trompé.

L A C O M T E S S E.

Non , Monsieur , il doit vous suffire que je
vous dise que je n'ai jamais aimé que vous ;
n'exigez rien de plus , où vous me perdrez sans
retour.

L E M A R Q U I S.

Le voilà bien cet empire tyrannique , que
votre sexe se plaît à exercer sur nous ! Si vous
n'êtes pas coupable , pourquoi me refuser la
satisfaction que je vous demande ? *Aux genoux
de la Comtesse.* Madame , au nom de cet amour
que vous me connoissez , je vous en supplie...

L A C O M T E S S E , *fièrement.*

Levez-vous Monsieur. *Lui donnant le billet.* Le
voilà ce billet que vous desirez de voir ; il est
pour vous & vous le méritez. Mon parti est
pris ne me revoyez jamais. *Elle sort.*



S C E N E V I I.

L E M A R Q U I S.

QU'AI-JE fait ! malheureux que je suis ! auroit-il été possible mais lisons ce billet fatal.

Vous m'abandonnez pour former un nouvel engagement ; vous pouvez croire que je vous trompe , c'est m'outrager trop sensiblement ; puisque tout avoit dû vous prouver que je n'aimois que vous. Je vais former un lien , qui vous assurera que mon cœur renonce pour toujours à votre amour.

O ciel ! Mais est-ce bien à moi Examinons. Oui , le Chevalier vouloit épouser la Fille du Baron. La Comtesse lui aura écrit ce billet , & sans doute ils venoient de se raccommoder lorsqu'il le lui a rendu. Je n'en saurois douter. Elle croyoit que je favoriserois son dépit en l'épousant & sans doute elle l'aime toujours. Mais je vais me venger sur l'objet de son amour.



SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, DUPRÉ.

LE MARQUIS, *apercevant Dupré.*

V A-t'en savoir si le Chevalier est chez lui.

DUPRÉ.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Eh bien, pourquoi ne pars-tu pas ?

DUPRÉ.

Monsieur ; c'est que cela n'est pas nécessaire.

LE MARQUIS.

Comment cela n'est pas nécessaire ? A-t-on jamais vû un pareil raisonneur ?

DUPRÉ.

C'est qu'il est....

LE MARQUIS.

Veux-tu bien aller, sans parler davantage.

DUPRÉ.

Mais je suis sûr qu'il n'y est pas ; je viens....

LE MARQUIS.

Voilà un coquin bien paresseux !

DUPRÉ.

D U P R É.

Écoutez-moi seulement.

L E M A R Q U I S.

Je te dis d'aller chez le Chevalier.

D U P R É.

Mais vous vous emportez sans vouloir....

L E M A R Q U I S.

Je m'emporte!.... je m'emporte!.... fais-tu bien?....

D U P R É.

Non , non , vous ne vous emportez pas ;
mais Monsieur le Chevalier...

L E M A R Q U I S.

Achève donc , Bourreau.

D U P R É.

N'est pas chez lui.

L E M A R Q U I S.

Qui te l'a dit ?

D U P R É.

Personne ; je viens de le voir....

L E M A R Q U I S.

Quelle patience!....

DUPRÉ.

Je viens de le voir entrer chez Mademoiselle de Saint-Evre.

LE MARQUIS.

Le Chevalier ?

DUPRÉ.

Oui Monsieur,

LE MARQUIS.

C'est chez la Comtesse.

DUPRÉ

Eh , non , vous dis-je ; c'est chez sa Nièce.

LE MARQUIS.

Cela ne peut pas être,

DUPRÉ.

Mais je l'ai vû de mes deux yeux , ce qui s'appelle vû.

LE MARQUIS.

Ote-toi d'ici, coquin.

DUPRÉ.

Oui , Monsieur , je m'en irai , je ne demande pas mieux , j'aimerois autant ramer sur une galère , que de vous servir davantage ; oui ramer , je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

Tu voudrois me quitter ?

DUPRÉ.

Oui Monsieur , j'y suis déterminé.

LE MARQUIS

Je n'en crois rien.

DUPRÉ.

Vous le croirez si vous voulez ; mais ce fera tout-à-l'heure ; tenez voilà vos clefs. *Il jette les clefs sur une table.*

LE MARQUIS.

Mes clefs ?

DUPRÉ.

Oui , Monsieur , & vous ne me verrez de la vie.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas possible.

DUPRÉ.

Mon parti est pris , je ne vous demande seulement pas mes gages , j'aime mieux les perdre & m'en aller sur-le-champ.

LE MARQUIS.

Tu ne t'en iras pas.

DUPRÉ.

Je suis las d'avoir toujours tort quand j'ai raison; il n'y a personne qui ne se plaigne de vous, & rien ne peut me faire rester ici davantage. *Il sort.*

LE MARQUIS.

Dupré?... Dupré?... Il s'en va effectivement.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *se jettant dans un fauteuil.*

TOUT le monde m'abandonne, Amis, Maîtresse, jusqu'à mon Valet! hommes injustes! faut-il vivre parmi vous lâchement!.... Faut-il n'avoir de volonté que la vôtre, n'avoir jamais d'autre sentiment?... Serois-je donc si déraisonnable?... Je déplais à tout le monde, on me fuit, & il n'y a que moi seul qui ne conviens à personne! je lasse mes amis, je tourmente une femme que j'adore, & peut-être injustement! elle dit qu'elle m'aime, & elle ne veut plus me voir! serois-je réellement injuste au point.... Mais, si elle épouse le Chevalier.... *Il se lève avec vivacité.*

S C E N E X.

LE MARQUIS, LE BARON,
LABRIE.

LE BARON, à *Labrie*.

FAITES entrer le Notaire dans mon cabinet. *Labrie sort. Au Marquis.* Monsieur le Marquis, je viens, pour la dernière fois, essayer de vous détromper.

LE MARQUIS.

Et comment ?

LE BARON.

En vous priant de signer le contrat de mariage de ma Fille avec le Chevalier.

LE MARQUIS.

Il l'épouse ?

LE BARON.

Oui, Monsieur, j'espère que vous n'en pourrez plus douter.

LE MARQUIS.

Et la Comtesse?....

LE BARON.

Va signer aussi, & elle est enchantée de voir confirmer leur bonheur.

LE MARQUIS.

Et elle n'aimoit pas le Chevalier ?

LE BARON, *ironiquement.*

Mais, pardonnez - moi ; puisqu'elle consent qu'il épouse sa Nièce ; cela est conséquent.

S C E N E X I.

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, Mlle DE
SAINT-EVRE.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

MONSIEUR le Marquis, je crois que vous me rendez assez de justice pour être persuadé que je ne vous ai pas évité. Dès qu'une affaire qui m'attire ici, sera terminée, vous me verrez tout prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous pouvez desirer.

Mlle DE SAINT-EVRE, *alarmée.*

Monsieur le Chevalier, que dites-vous ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien , Mademoiselle , je suis bien éloigné de vouloir troubler votre bonheur , & je vous supplie de me pardonner toutes les alarmes que j'ai pu vous causer.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Rendez donc enfin justice à ma Tante ; c'est elle que vous avez offensée véritablement.

LE MARQUIS.

Je reconnois l'excès de mes torts , & elle ne doit jamais me les pardonner.

LE BARON.

Marquis , vous m'étonnez ! quoi , vous seriez véritablement changé ?

LE MARQUIS.

Je ne dois plus intéresser personne , je le sens , & je vais m'ensevelir dans le fond de ma Province.

LE BARON.

Arrêtez ; si vous commencez à devenir raisonnable , foyez-le tout - à - fait , & comptez que vous retrouvez en moi un véritable ami.

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Oui, nous vous aiderons tous auprès de ma Tante.

LE BARON.

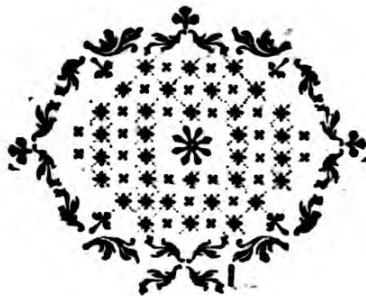
Elle vous aimoit avec vos défauts, si vous êtes vraiment corrigé, elle doit vous rendre son cœur.

LE MARQUIS.

Comment oserai-je soutenir sa vue? *Il veut sortir.*

LE CHEVALIER.

Marquis, demeurez.



SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, Mlle DE SAINT-
EVRE, LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE BARON.

MA Sœur, aidez-nous à retenir le Marquis,
il veut nous fuir pour toujours.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, je vous ai offensée, je vous
ai outragée, je suis indigne de vous voir. Vous
seule pouviez me corriger, & vous devez me
punir.

Mlle DE SAINT-EVRE.

Ah! ma Tante, son repentir doit vous tou-
cher.

LA COMTESSE.

Eh, qui pourroit me répondre de sa durée?
L'amour qu'il peut avoir sera-t-il toujours le
même, & en s'affoiblissant, son entêtement
ne renaîtra-t-il pas? Non, l'on ne change ja-
mais de caractère.

LE MARQUIS.

Tout ce que j'ai à réparer doit vous répon-

dre de mon cœur ; il réglera mon esprit : si vous me trouvez indigne de vous dans ce moment-ci , prescrivez-moi le tems que vous jugerez nécessaire pour m'éprouver , je me foudroie à tout ce que vous exigerez ; trop heureux encore si je puis former seulement l'espérance de vous toucher & de vous mériter !

L A C O M T E S S E.

Croyez donc qu'il est des ames vraies , sensibles , généreuses , & défaites-vous de cet orgueil qui ne vous fait estimer que vos opinions , qui vous a fait offenser une Femme qui vous aimoit uniquement , & de qui vous faites le malheur.

L E M A R Q U I S.

Seroit-il possible que vous pussiez m'aimer encore ? Votre ame pourroit-elle se laisser toucher par mes remords & mon désespoir. Ah , Madame ! *Il se jette aux genoux de la Comtesse.* Je meurs à vos pieds , si je ne suis plus digne de vos bontés.

L E B A R O N.

Allons , ma Sœur , puisqu'il se corrige

L E M A R Q U I S.

Ah ! je vous en réponds sur ma vie.

LE CHEVALIER.

Moi , je suis sûr qu'il n'a jamais cessé de vous aimer.

Mlle DE SAINT-ÈVRE.

Ma Tante , n'écoutez que votre cœur , il vous sollicite en sa faveur , il doit vous déterminer.

LA COMTESSE, *tendant la main au Marquis.*

Marquis , j'oublie le passé , reprenez tous vos droits sur mon cœur.

LE MARQUIS.

Je vous jure que toute ma vie je ne serai occupé qu'à vous plaire & à mériter le pardon que vous voulez bien m'accorder.

LE BARON.

Fort bien. Allons signer notre contrat , & faire faire le vôtre.

LE MARQUIS.

Ah ça , Madame , à présent , convenez de bonne foi que si le Chevalier n'épousoit pas Mademoiselle , vous ne vous seriez pas déterminée en ma faveur.

LA COMTESSE.

Quoi , vous persistez encore , malgré ce que

je fais pour vous! je vois bien que jamais rien ne pourra vous corriger.

LE MARQUIS.

Vous croyez....

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je le crois, & en perdant cet espoir, je renonce à vous entièrement, & je vais m'ôter les moyens de renouer de ma vie avec vous. Adieu.

LE BARON.

Ma foi, vous méritez bien ce qui vous arrive.

LE MARQUIS.

Voilà les femmes; quiconque n'est pas leur dupe, ou ne feint pas de l'être, ne réussira jamais auprès d'elles.

F I N.

LES
COMPERES,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

M. PÉCORIER, *Marchand de Bois.*

AGATHE, *Fille de M. Pécorier.*

Mde ADAM, *Sage-Femme.*

M. LE COCQ, *Garçon riche.*

M. HOUBLON, *Brasseur.*

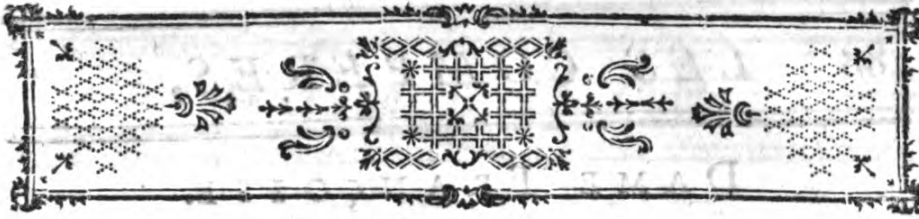
DELRODE, *Neveu de M. Houblon.*

DAME FRANÇOISE, *Servante de
Monsieur Pécorier.*

PIERRE LEPOT, *Valet de Monsieur Hou-
blon.*

JEAN ALEGRAIN, *Meûnier.*

La Scène est à l'entrée du Fauxbourg Saint-Antoine. A droite, est la Maison de Monsieur Pécorier, au-dessus de laquelle est écrit : Chantier de bon Bois à brûler. A gauche, est la Maison de Monsieur Houblon, où est écrit : Ici se fait & vend la véritable Bière de Mons. A la porte, il y a une Table de pierre & deux bancs, sous un Acacia. Dans le fond on voit les bouts des deux aîles d'un Moulin-à-vent, qui tournent.



L E S
C O M P E R E S,
C O M É D I E.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, DAME FRANÇOISE.

D A M E F R A N Ç O I S E.

EH bien , où allez vous comme ça , Mademoiselle ? Monsieur Pécorier n'a qu'à revenir.

A G A T H E.

Mon Père ?

D A M E F R A N Ç O I S E.

Oui , il ne trouvera personne.

A G A T H E.

Je ne veux que prendre l'air à la porte.

D A M E F R A N Ç O I S E .

Eh bien, asseyez-vous ici, pendant ce tems là, je verrai à mon souper, je ne veux pas que mon bœuf-à-la-mode brûle.

A G A T H E , *révant.*

Il ne sortira pas.

D A M E F R A N Ç O I S E .

Qui donc ? Je vous dis qu'il est sorti.

A G A T H E .

Vous l'avez vû ?

D A M E F R A N Ç O I S E .

Comme je vous vois.

A G A T H E .

Ah, que vous êtes heureuse !

D A M E F R A N Ç O I S E .

Oui, c'est un bon homme.

A G A T H E .

Vous connoissez Monsieur Delrode ?

D A M E F R A N Ç O I S E .

Comment Monsieur Delrode ?

A G A T H E .

Eh, oui, le neveu de Monsieur Houblon, le Brasseur de Bière, qui demeure là vis-à-vis.

D A M E

D A M E F R A N Ç O I S E.

Bon ! je croyois que vous parliez de Monsieur Pécorier , qui est Marchand de bois , lui ; cela est bien différent.

A G A T H E.

Vous n'avez-donc pas vû Monsieur Delrode ?

D A M E F R A N Ç O I S E.

Non , vous savez bien que j'ai la vue basse ; je ne vois que ceux à qui je parle. Est-ce que vous avez affaire à lui ? Si vous voulez de la Bière , vous n'avez qu'à dire , je ne serai pas fâchée d'en boire aussi.

A G A T H E.

Non , non. C'est qu'on m'a dit qu'il vouloit se faire Abbé.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Abbé ? Quest-ce que vous voulez faire de cela ?

A G A T H E.

Je voudrois savoir s'il est vrai.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Tenez , Mademoiselle , il ne faut pas se mêler des affaires de ses voisins.

A G A T H E.

C'est qu'il a l'air bien triste & bien farouche.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Eh bien , tant pis pour lui.

A G A T H E.

J'en suis fâchée.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Mais vous n'êtes pas trop gaie vous , depuis quelque tems ; voyez s'il vient vous demander pourquoi.

A G A T H E

Ah , je crois qu'il ne s'en foucie guères.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Eh bien , faites comme lui. A bon chat bon rat. Tenez , on a assez de ses affaires sans se mêler de celles des autres. Eh , pendant que je m'amuse là à causer , mon bœuf-à-la-mode brûle peut-être.

A G A T H E.

Allez-y voir , car voilà mon Parrain qui vient.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Monfieur le Cocq ? Ah , c'est un bon vi-

vant celui-là, par exemple. Si vous êtes triste avec lui, ce ne sera pas sa faute; car il aime bien à égayer les femmes. Allons, allons, je m'en vas.

S C E N E I I.

A G A T H E , M. L E C O C Q.

M. L E C O C Q.

B O N J O U R , ma Filleule.

A G A T H E.

Bonjour, mon Parrain.

M. L E C O C Q.

Comment vous portez-vous aujourd'hui?

A G A T H E.

Fort bien, mon Parrain.

M. L E C O C Q.

Fort bien? Vous avez quelque chose, que vous ne voulez pas me dire.

A G A T H E.

Moi?

M. L E C O C Q.

Oui, vous ; vous n'étiez pas comme cela autre fois.

S C E N E I I I.

A G A T H E , M. L E C O C Q ,
D E L R O D E , *écoutant.*

A G A T H E.

M O I ?

M. L E C O C Q.

Oui, vous dis-je.

A G A T H E.

Mais....

D E L R O D E , *à part.*

Toujours à causer ensemble , sûrement il l'aime.

M. L E C O C Q.

Sans doute je vous aime. Qu'est-ce que vous dites tout bas ?

A G A T H E.

Rien du tout.

M. L E C O C Q.

Ma chère enfant , vous n'avez pas de confiance en moi. *Il lui prend la main.*

D E L R O D E , à part.

Il lui prend la main.

A G A T H E.

Eh bien vous l'avez ma main.

M. L E C O C Q.

Oui , oui. Vous dites souvent que vous m'aimez.

A G A T H E.

Il est vrai.

D E L R O D E , à part.

Elle en convient!

M. L E C O C Q.

Et vous avez des secrets pour moi. Ah , ma chère enfant , parlez , parlez donc ? *Il l'embrasse.*

D E L R O D E.

Je suis perdu. *Il fuit.*

A G A T H E , appercevant *Delrode.*

Ah le voilà ! quoi , il me fuit toujours !

M. L E C O C Q.

Comment ! qui donc ?

S C E N E I V.

A G A T H E , M. L E C O C Q.

A G A T H E , *troublée.*

A H , mon Parrain ! Ce n'est rien.

M. L E C O C Q.

Qu'avez-vous ?

A G A T H E.

C'est que je ne me porte pas bien.

M. L E C O C Q.

Cela vous est venu tout d'un coup.

A G A T H E.

Oui , cela m'arrive assez souvent.

M. L E C O C Q.

Il faut rentrer. *Il veut la conduire.*

A G A T H E.

Non , ne venez pas , Dame Françoise est là.

M. L E C O C Q.

Mais pourrez-vous marcher ?

A G A T H E.

Oui , oui , mon Parrain ; je vous suis bien obligée. *Elle s'en va.*

M. L E C O C Q.

Je n'y comprends rien , & elle m'inquiète.

S C È N E V.

M. L E C O C Q , L A C O M M È R È
A D A M.

L A C O M M È R È A D A M.

Q U E S T - C E que vous faites donc-là à rêver
tout seul , Monsieur le Cocq ?

M. L E C O C Q.

Ah , Commere Adam , je suis bien aise de
vous voir.

L A C O M M È R È A D A M.

Et moi , aussi ; parce que je m'en vais vous
dire. La Femme de Jean Alegrain le Meunier ,
va accoucher & je n'ai pas beaucoup de tems
à perdre , voyez-vous.

M. L E C O C Q.

Croyez-vous que ce soit pour aujourd'hui ?

L A C O M M È R È A D A M.

Eh , pardi , vous le savez aussi bien que moi ;

ne vous a-t-elle pas dit qu'elle m'avoit vûe ce matin ?

M. L E C O C Q.

Oui.

L A C O M M E R E A D A M.

Eh bien , vous le savez donc. Vous en êtes peut-être inquiet ; mais vous avez tort , tout ira bien ; c'est une fort jolie Femme & vous avez raison de l'aimer.

M. L E C O C Q.

Ce sont de bonnes gens que j'ai établis & que je suis bien aise qui prospèrent.

L A C O M M E R E A D A M.

Oh , avec vous , il ne peuvent pas manquer d'avoir des enfans.

M. L E C O C Q.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

L A C O M M E R E A D A M.

Elle étoit grosse de trois mois , quand elle a épousé , il y en a dix-huit , Jean Alegrain , qu'elle n'avoit jamais vû , & c'est vous qui le lui avez fait connoître. Enfin tout cela est fort bien , quand on fait réparer à propos , il n'y a rien à dire.

M. L E C O C Q.

Vous faites-là des contes. . .

L A C O M M E R E A D A M.

Non , je dis la vérité & je vous ai obligation de tout cela , moi ; vous me faites vivre , vous faites plaisir aux femmes , vous êtes Garçon , vous jouissez du bien que votre Père vous a laissé , vous mariez les Filles , vous êtes le Compère de tout le monde , vous êtes un brave homme & nous devons bien vous aimer.

M. L E C O C Q.

Vous croyez tout ce qu'on vous dit.

L A C O M M E R E A D A M.

Bon ! j'en vois encore bien plus & je n'en parle pas.

M. L E C O C Q.

Vous faites fort bien.

L A C O M M E R E A D A M.

Cette petite Tapissière que vous avez envoyée accoucher chez moi , pendant que son Mari étoit à un inventaire à la campagne , est-ce que personne en a rien sçu ? Cela vous coûte de l'argent , mais qu'est-ce que cela vous fait ? Allez , allez , c'est très-bien fait.

M. L E C O C Q.

Sans doute.

LA COMMÈRE ADAM.

On ne peut pas vous résister, je le fais par moi-même. Si vous ne deveniez pas ingrat encore!

M. L E C O C Q.

Bon, allez-vous vous plaindre toujours de ce que...

LA COMMÈRE ADAM.

Non, non, je fais qu'il faut que chacun aie son tour avec vous. A propos ces deux petites ouvrières, il est tems d'y penser, si vous voulez qu'on ne s'aperçoive de rien dans le quartier.

M. L E C O C Q.

J'ai fait croire à leurs Maris que je leur avois trouvé deux places de Femmes-de-Chambre, avec des Dames qui vont à la campagne pour six mois.

LA COMMÈRE ADAM.

Allons; c'est bon, je vous entends.

M. L E C O C Q.

Je n'oublie rien.

LA COMMÈRE ADAM.

Oh, je le fais.

M. L E C O C Q.

Mais ce qui m'inquiète ; c'est ma Filleule Agathe.

LA COMMÈRE ADAM.

Comment, est-ce qu'elle seroit grosse aussi ?
Je suis à votre service, comme vous savez.

M. L E C O C Q.

Ei donc !

LA COMMÈRE ADAM.

Dame, voyez-vous, bon chien chassé de
race & sa Mère étoit bien jolie.

M. L E C O C Q.

Oh, pour cela oui.

LA COMMÈRE ADAM.

Comme vous l'avez aimée !

M. L E C O C Q.

Je la regrette tous les jours !

LA COMMÈRE ADAM.

Son Mari étoit bien le meilleur homme du
monde !

M. L E C O C Q.

Il l'est encore.

LA COMMERE ADAM.

Tout ce que vous lui faisiez accroire !

M. LE COCQ.

Il n'étoit pas difficile à tromper.

LA COMMERE ADAM.

Monseigneur Pécorier ? Je le tromperois , moi ,
qui ne suis pas si fine que vous.

M. LE COCQ.

Vous trompiez bien Monsieur Adam.

LA COMMERE ADAM.

Ah , Dieu veuille avoir son ame , le pauvre
homme ! c'étoit vous qui en étiez la cause ;
& combien cela a-t-il duré ?

M. LE COCQ.

Ne parlons pas de cela. Ecoutez-moi.

LA COMMERE ADAM.

Eh bien , dites ?

M. LE COCQ.

Je trouve que cette pauvre Agathe , ne se
porte pas bien.

LA COMMERE ADAM.

Elle a peut-être quelqu'amourette dans la
tête , à son âge cela ne seroit pas étonnant.

M. L E C O C Q.

Voilà ce je voudrois favoir.

L A C O M M E R E A D A M.

Et ce qu'elle ne vous dira peut-être pas ;
mais pour la faire parler , tenez , il faut la
marier.

M. L E C O C Q.

Mais finous ne favons pas qui elle aime ?

L A C O M M E R E A D A M.

Elle vous le dira pour lors , si elle ne vous
le dit pas , vous la marierez toujours.

M. L E C O C Q.

Oui , & elle fera malheureuse toute sa vie.

L A C O M M E R E A D A M.

Malheureuse ? oh , que non. On croit qu'en
n'épousant pas son Amant , on ne pourra plus
vivre ; mais dès le lendemain du mariage on
sent qu'on aime mieux son mari , qu'on n'a
jamais aimé son Amant. J'ai passé par-là , ainsi
je fais ce qu'en vaut l'aune.

M. L E C O C Q.

Tant mieux ; parceque je m'en vais proposer
au Compère Pécorier de la marier.

LA COMMÈRE ADAM.

Et vous ferez bien , vous me ferez donner
la pratique ?

M. LE COCQ.

Sûrement.

LA COMMÈRE ADAM.

Allons , je vais voir votre amie la Meunière.
Vous y viendrez ?

M. LE COCQ.

Oui , oui.

LA COMMÈRE ADAM.

Je vous souhaite le bon jour , en attendant.

S C E N E VI.

M. PÉCORIER , M. LE COCQ.

M. PÉCORIER.

QUOI vous êtes ici , Compère le Cocq ?

M. LE COCQ.

Je vous attendois , Compère Pécorier.

M. PÉCORIER.

Moi , je viens de chez vous ; parce que je

m'en vais vous dire , pça , pça , pça , pça , enfin voilà qu'est bien , j'ai à vous parler.

M. L E C O C Q.

Eh bien dites. Vous savez bien que je suis votre ami , mon Compère ?

M. P É C O R I E R.

Oh , pardi mon ami , pça , pça , pça , pça , pça , enfin , personne... Je dis voilà qu'est bien , je n'en faurois douter.

M. L E C O C Q.

J'en suis bien aise , mon Compère.

M. P É C O R I E R.

Moi , je fais qu'on dit toujours des hommes , pça , pça , pça , pça : mais avec vous... Enfin je fais que pça , pça , pça , vous aimez à obliger , & je dis à tout le monde pça , pça , pça , pça , enfin... Que vous êtes d'un très-bon conseil.

M. L E C O C Q.

Oh , je voudrois que vous fussiez content de moi ; parce que...

M. P É C O R I E R.

Content ? Et pardi , n'est - ce pas vous qui m'avez dit pça , pça , pça , pça , pour me faire acheter ma maison. Enfin , pça , pça , pça , pça , j'ai fait un bon marché.

M. L E C O C Q.

Oui, vous ne l'avez pas achetée cher.

M. P É C O R I E R.

Non vraiment. Et puis vous souvenez-vous que dans le commencement de mon mariage, je vous dis pça, pça, pça, pça, mon Compère, je ne peux pas avoir des enfans.

M. L E C O C Q.

Je m'en souviens.

M. P É C O R I E R.

Et qu'à cette occasion là vous me dites pça, pça, pça, pça, mon ami, allez vous-en voir pendant quelque tems votre Oncle à Dammartin.

M. L E C O C Q.

Vous vous en êtes bien trouvé?

M. P É C O R I E R.

Eh pardi oui; puisque pça, pça, pça, pça, enfin j'ai eu cette petite Agathe que vous aimez tant: aussi je dis toujours pça, pça, pça, pça, pça, enfin, voilà qu'est bien, tenez, sans le Compère le Cocq, elle ne seroit peut-être pas au monde.

M. L E C O C Q.

Il faut la conserver.

M.

M. P É C O R I E R.

Voilà ce que je pense ; car quand je vois comme elle est , je lui dis , pça , pça , pça , pça , dis-moi donc ce que tu as ? Elle me répond tout de fortes de choses , pça , pça , pça , pça , enfin qu'elle n'a rien.

M. L E C O C Q.

Tenez , Compere , il faut la marier , il n'y à pas à aller par quatre chemins , parce que...

M. P É C O R I E R.

La marier , la marier ; moi je vous dis , pça , pça , pça , pça , enfin , à qui ?

M. L E C O C Q.

Attendez , eh mais. Le Neveu de Monsieur Houblon , le Brasseur votre voisin.

M. P É C O R I E R.

Le petit Delrode ? Je m'en vais vous dire , pça , pça , pça , pça , enfin , il me conviendrait bien.

M. L E C O C Q.

Il faut y penser.

M. P É C O R I E R.

Oui , mais c'est que Monsieur Houblon m'a dit un jour pça , pça , pça , pça , pourquoi ne

venez - vous pas boire de la bière avec moi ? Enfin voilà qu'est bien , je lui répondis pça , pça , pça , pça , je n'aime pas la bière , & il est , je crois , fâché contre moi.

M. L E C O C Q.

Bon ! c'est le meilleur homme du monde , un bon Flamand.

M. P É C O R I E R.

Cela est vrai ; mais c'est que les meilleurs gens du monde sont , vous entendez bien pça , pça , pça , pça , il ne voudra peut-être pas de ma Fille pour son Neveu.

M. L E C O C Q.

Oui , mais j'imagine un moyen.

M. P É C O R I E R.

Oh , vous imaginez toujours bien , vous , parce que pça , pça , pça , pça , en un mot avec vous , tout se trouve fait.

M. L E C O C Q.

Il faut faire tenir à nos jeunes gens , un enfant ensemble.

M. P É C O R I E R.

Cela est bien dit.

M. L E C O C Q.

La Meuniere Alegrain accouche dans ce moment, je vais trouver la Comère Adam & lui dire de faire enforte que Jean Alegrain, vienne prier ma Filleule & le Neveu de Monsieur Houblon.

M. P É C O R I E R.

Et comme cela ils seront Compère & Comère & puis je vois déjà , pça , pça , pça , pça , qu'ils pourront s'époufer.

M. L E C O C Q.

Je vais chercher la Commère Adam. Adieu mon Compère. *Il s'en va.*

M. P É C O R I E R.

Je vous verrai , parce que je veux vous dire, pça , pça , pça , enfin vous faire mes remercimens.



S C E N E V I I.

M. PÉCORIER, AGATHE,
DAME FRANÇOISE.

M. PÉCORIER.

DA M E Françoise, Dame Françoisc.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Eh bien , me voilà , me voilà.

A G A T H E , *avant de paroître.*

N'est-ce pas mon cher Père , Dame Fran-
çoise ?

D A M E F R A N Ç O I S E.

Oui , oui.

A G A T H E.

Ah , d'où venez-vous , mon cher Père ? Il y a
bien long-tems que vous êtes sorti.

M. PÉCORIER.

Je viens du chantier ; mais il y a long-tems
que je suis revenu , parce que j'ai trouvé ici
le Compère le Cocq & nous avons dit en-
semble pça , pça , pça , pça , enfin cela ira bien.

A G A T H E.

Je ne vous comprends point.

M. P É C O R I E R.

Il faut que je parle à Dame Françoise , après je te dirai pça , pça , pça ; mais Dame Françoise , allez vous en tout-à-l'heure chez le Rôtisseur.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Pourquoi faire ? Vous avez plus de viande qu'il ne vous en faut d'ici à deux jours.

M. P É C O R I E R.

Écoutez-moi. Vous lui direz de vous donner pça , pça , pça , pça , un dindon & une oye , ou plutôt qu'il les envoie à pça , pça , pça , enfin , à Jean Alegrain , tout-à-l'heure.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Le Meunier ?

M. P É C O R I E R.

Oui.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Mais c'est que... sa femme va accoucher.

M. P É C O R I E R.

C'est pour cela.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Un dindon & une oye , pour une femme en couche !

M. PÉCORIER.

Allez donc.

DAME FRANÇOISE.

Oh, je faurai ce que cela veut dire. *Elle sort.*

SCÈNE VIII.

M. PÉCORIER, AGATHE.

AGATHE.

MON cher Père, je vous atendois avec impatience pour vous dire. . .

M. PÉCORIER.

C'est moi qui veux te parler.

AGATHE.

C'est que j'ai envie d'être Religieuse.

M. PÉCORIER.

Ah oui ; c'est que tu ne fais pas que pça , pça , pça , enfin c'est ton Parrain qui étoit aussi inquiet de toi que moi & qui a eu cette idée là.

AGATHE.

Mon parti est pris.

M. P É C O R I E R.

Il faut m'écouter avant de parler , tu verras par ce moyen que pça , pça , pça , enfin tu te porteras à merveilles , & voilà ce que je veux d'abord.

A G A T H E.

Mais je me porte fort bien.

M. P É C O R I E R.

Oh que non ; & le Compère le Cocq , s'en est bien apperçu aussi , & à force de dire ensemble pça , pça , pça , pça , voilà qu'est bien nous sommes convenus de tout enfin.

A G A T H E.

Et de quoi donc ?

M. P É C O R I E R.

C'est que la femme de Jean Alegrain va accoucher , je crois que je suis brouillé avec Monsieur Houblon ; le Compère le Cocq n'en savoit rien & pour cela pça , pça , pça , pça , cela sera arrangé tout de suite ; mais il ne faut pas en parler.

A G A T H E.

De quoi ?

M. P É C O R I E R.

De ce que je viens de te dire ; parce que

pça , pça , pça , le Compère le Cocq ne voudroit peut-être pas qu'on le sçût encore.

A G A T H E.

Vous ne m'avez rien dit.

M. P É C O R I E R.

Oh que si , & tu m'entends bien ; parce que pça , pça , pça , c'est clair , il faut que cela réussisse. Oh , il a bien de l'esprit.

A G A T H E.

Qui ?

M. P É C O R I E R.

Ton Parrain le Cocq ; mais voilà Dame Françoise , entrons chez nous , je ne veux pas pça , pça , pça , qu'elle nous entende.

A G A T H E.

Ah , je ne me soucie pas d'en entendre davantage.

M. P É C O R I E R.

Tu es bien maligne. Allons , passe devant.



S C E N E I X.

DAME FRANÇOISE, P. LEPOT
*sortant de chez Monsieur Houblon. Il pose une can-
nette de bière sur la table.*

DAME FRANÇOISE.

U N dindon & une oye ! mais pourquoi faire ?

P. LEPOT, *cherchant.*

Eh bien , où est-il allé ?

DAME FRANÇOISE.

Chez Jean Alegrain.

P. LEPOT.

Chez ?

DAME FRANÇOISE.

Jean Alegrain.

P. LEPOT.

Qui ?

DAME FRANÇOISE.

Le Rôtisseur.

P. LEPOT.

Ma sœur ?

D A M E F R A N Ç O I S E .

Qu'est-ce que vous dites donc , Monsieur ? Ah c'est vous , Pierre Lepot.

P. L E P O T .

Qu'est-ce que vous disiez de ma sœur ?

D A M E F R A N Ç O I S E .

Je vous prenois pour Monsieur Pécorier.

P. L E P O T .

Vous disiez que vous vous en alliez. Dites-moi un peu avant si vous n'avez pas vû Monsieur Delrode ?

D A M E F R A N Ç O I S E .

Oui , mais il y a long-tems.

P. L E P O T .

Il m'attend.

D A M E F R A N Ç O I S E .

Il y a long-tems.

P. L E P O T .

Il ne faut pas tant crier , tout le monde croit que je suis sourd.

D A M E F R A N Ç O I S E .

L'on a tort. Allons , je veux savoir pourquoi cet oye & ce dindon. *Elle entre chez M. Pécorier.*

S C E N E X.

P. LEPOT, M. HOUBLON *en robe
de chambre avec un bonnet & fumant sa pipe.*

M. HOUBLON.

PIERRE Lepot?

P. LEPOT.

On y va.

M. HOUBLON.

Pourquoi cries-tu si fort ?

P. LEPOT.

Je vous croyois bien loin.

M. HOUBLON.

Eh bien mon Neveu.

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Mon Neveu ?

P. LEPOT.

Il m'attend.

M. HOUBLON.

Où ?

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Où ?

P. LEPOT.

Je ne fais pas , c'est Dame Françoise qui m'a dit cela.

M. HOUBLON.

Je suis très-inquiet de lui.

P. LEPOT.

Vous ne l'avez pas vû d'aujourd'hui ? & vous avez dîné avec lui.

M. HOUBLON.

Il s'afflige , il soupire , il ne dit plus rien.

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Je dis qu'il ne dit plus rien.

P. LEPOT.

Oui , il ne se porte pas bien. Vous avez raison , il est malade.

M. HOUBLON.

Bon malade ! mais plus j'y pense... eh mais, oui , sûrement , il est amoureux.

P. L E P O T.

Hen ?

M. H O U B L O N.

Je dis qu'il est peut-être amoureux.

P. L E P O T.

Il est bien malheureux ? Vous avez raison, on l'est toujours quand on est malade.

M. H O U B L O N.

Je crois lui avoir entendu dire plusieurs fois, en soupirant, l'ingrate !

P. L E P O T.

Hen ?

M. H O U B L O N.

Je dis qu'il repète souvent le mot d'ingrate.

P. L E P O T.

Oui, oui, toute la nuit, il dit grate, grate.

M. H O U B L O N.

Toute la nuit ?

P. L E P O T.

Oui, il faut que sa maladie soit la galle.

M. H O U B L O N.

Bon, bon !

P. L E P O T.

Et il veut la cacher à tout le monde.

M. H O U B L O N.

Tu ne fais ce que tu dis.

P. L E P O T.

S'il vouloit je le guérirois ; car je l'ai eue trois fois pendant que j'étois en Allemagne. Tenez, le voilà, faites-lui avouer que c'est sa maladie.

M. H O U B L O N.

Allons va-t-en & apporte-moi ma cannette de bière.

P. L E P O T.

Hen ?

M. H O U B L O N.

Ma cannette de bière.

P. L E P O T.

Elle est là sur la table.

M. H O U B L O N , *s'assessant.*

Va-t-en.

P. L E P O T.

Oui , j'attends.



S C E N E X I.

M. HOUBLON, DELRODE,
P. LEPOT.

P. LEPOT, à Delrode qui arrive en rêvant.

Monsieur Delrode.

DELRODE.

Qu'est-ce que tu veux ?

P. LEPOT.

Venez dire à Monsieur Houblon si j'ai deviné votre maladie.

DELRODE.

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

M. HOUBLON, à P. Lepot.

Allons, va-t-en.

P. LEPOT.

Hen ?

M. HOUBLON.

Va-t-en.

P. LEPOT.

Eh bien, j'attends, vous me l'avez déjà dit.

DELRODE, *criant.*

Mon Oncle te dit de t'en aller.

P. LE POT.

Ah bien , il ne faut rien pour cela , je m'en vas , j'en m'en vas. Tant pis pour vous ; car je vous aurois guéri.

SCENE XII.

M. HOUBLON, DELRODE.

M. HOUBLON.

IL prétend que tu es malade. Eh bien, as-tu été chez le Tailleur pour ta soutanne?

DELRODE.

Non, mon Oncle.

M. HOUBLON.

Est-ce que tu as changé de dessein? Je le voudrois bien, je te l'ai déjà dit, je n'ai point d'enfans; de tous mes Neveux, je ne me soucie que de toi, je te laisserai ma Brasserie, & tout ce que j'ai; que Diable, marie-toi.

DELRODE.

Mon Oncle....

M.

M. H O U B L O N.

Allons, marie-toi à ta fantaisie, si tu veux, cela m'est égal.

D E L R O D E.

Il ne m'est pas possible.

M. H O U B L O N.

Ecoute-donc, je ne crois pas cela. C'est que tu n'oses pas me dire.... Mais je fais tout.

D E L R O D E.

Tout ?

M. H O U B L O N.

Oui, tu es amoureux. Eh bien, dis-moi de qui, cela sera bientôt fini : je me suis marié comme cela, à Lille, avec ta défunte Tante.

D E L R O D E.

Ah! mon Oncle, vous parlez de Lille!

M. H O U B L O N.

Oui, c'est notre pays ; il y a ma foi dix-huit ans que je l'ai quitté. Toi, il n'y a que deux ans, n'est-ce pas ?

D E L R O D E.

Oui, mon Oncle.

M. HOUBLON.

Je croyois que je ne m'accoutumerois jamais à Paris, j'y suis pourtant resté. Avec la tartine & la bière, on est bien par-tout, n'est-il pas vrai?

DELRODE.

Oui; mais si vous vouliez, je retournerois à Lille.

M. HOUBLON.

Au lieu de te faire Abbé?

DELRODE.

Oui, mon Oncle.

M. HOUBLON.

Eh bien, j'aime mieux cela, pourvu que tu reviennes.

DELRODE.

Ah!

M. HOUBLON.

Tu reviendras?

DELRODE.

Je ne fais pas.

M. HOUBLON.

Bon! c'est la maladie du pays, j'ai été com-

ne cela en Hollande , je suis revenu à Lille , d'où je croyois que je ne fortirois pas , me voilà pourtant ici pour toujours. Ah ! voilà Jean Alegrain.

S C E N E X I I I .

M. H O U B L O N , D E L R O D E ,
J E A N A L E G R A I N .

J E A N A L E G R A I N , *son Chapeau à
la main & le tournant.*

O U I , Monsieur Houblon , c'est moi ; parce que je viens

M. H O U B L O N .

Voulez-vous boire un coup de bière ?

J E A N A L E G R A I N .

Oh , non , Monsieur , je n'ai pas soif , je vous suis bien obligé , j'ai bien autre chose.

M. H O U B L O N .

Eh bien , voyons. *A Delrode.* Où vas - tu donc ? Allons , reste-là. *Il s'assied tristement.*

J E A N A L E G R A I N .

Ah ! oui ; car c'est pour vous que je viens , Monsieur Delrode.

D E L R O D E.

Pour moi ?

J E A N A L E G R A I N.

Oui, vraiment, & c'est - là ce qui m'em-
barrasse, voyez-vous.

M. H O U B L O N.

Allons, parlez ?

J E A N A L E G R A I N.

C'est que je voudrois bien vous dire une
chose ; premièrement.

M. H O U B L O N.

Eh bien, quoi ?

J E A N A L E G R A I N.

C'est que notre femme est accouchée.

M. H O U B L O N.

Ah, ah ! je ne savois pas qu'elle fût grosse.

J E A N A L E G R A I N.

Bon, ni moi non plus, cela est venu tout
d'un coup, & elle ne m'en disoit rien.

M. H O U B L O N.

Et de quoi est-elle accouchée ?

J E A N A L E G R A I N.

C'est, sur votre respect.... d'une fille.

M. H O U B L O N.

Eh bien; c'est bon.

J E A N A L E G R A I N.

Oui, c'est bon; mais cela n'est peut-être pas bon.

M. H O U B L O N.

Pourquoi ?

J E A N A L E G R A I N.

Ah ! voilà le hic ; c'est que je voudrois bien que Monsieur Delrode en fût le Parrain.

D E L R O D E.

Je ne le peux pas , Jean Alegrain , & j'en suis très-fâché.

J E A N A L E G R A I N.

Voilà ce que j'avois deviné , & je l'avois dit à la Commère Adam.

M. H O U B L O N.

Comment , qu'aviez-vous dit ?

J E A N A L E G R A I N.

Que Monsieur Delrode ne voudroit pas tenir une Fille.

D E L R O D E.

Non , ce n'est pas cela.

M. HOUBLON.

Qu'elle raison as-tu donc ?

DELRODE.

Vous le savez bien , mon Oncle , je veux partir demain de grand matin pour Lille.

JEAN ALEGRAIN.

Mais , Monsieur , c'est pour ce soir.

M. HOUBLON.

Eh bien , c'est bon. Quelle sera sa Com-
mère ?

JEAN ALEGRAIN.

C'est la Fille de Monsieur Pécorier , Mademoiselle Agathe.

M. HOUBLON.

Elle est fort jolie. Allons , mon Neveu , est bien , qu'est-ce que tu dis à cela ?

DELRODE.

Que je ne le peux pas.

JEAN ALEGRAIN.

Je vous le disois bien , Monsieur Houblon , c'est parce que c'est une Fille. Mademoiselle Agathe n'a qu'à dire de d'même , je serai bien avancé. Allons , je vais toujours aller chez elle ,

après j'irai trouver Madame Adam , afin qu'elle me donne un Parrain. Adieu , Monsieur Houblon. Adieu , Monsieur Delrode.

S C E N E X I V .

M. H O U B L O N , D E L R O D E .

M. H O U B L O N .

IL va dire à Monsieur Pécorier que tu as refusé de tenir un enfant avec sa Fille ; mais quelle raison as-tu ?

D E L R O D E .

Ah ! mon Oncle.

M. H O U B L O N .

Tu soupires ? tiens , si tu veux que je te le dise , tu es amoureux. Eh bien , parle donc ? Cela est de ton âge , il n'y a pas de mal à cela.

D E L R O D E .

Le malheur fera pourtant pour moi ; car je crois que j'en mourrai.

M. H O U B L O N .

Je te conseillerais , moi. Allons , dis , dis , ce qui t'afflige.

D E L R O D E.

Eh bien, c'est Agathe que j'aime.

M. H O U B L O N.

Et tu refuses d'être son Compère?

D E L R O D E.

Oui ; parce qu'elle en aime un autre.

M. H O U B L O N.

Et lui avois-tu dit que tu l'aimois?

D E L R O D E.

Non, à cause de cela.

M. H O U B L O N.

Et qui aime-t-elle?

D E L R O D E.

Oh! un homme à qui je voudrais bien ressembler ; car il est bien-venu auprès de toutes les Femmes.

M. H O U B L O N.

Qui donc? Comment se nomme-t-il?

D E L R O D E.

Monsieur le Cocq.

M. H O U B L O N.

Et, en es-tu bien sûr?

D E L R O D E.

Ah , que trop ! & il l'aime auffi.

M. H O U B L O N.

Diantre !

D E L R O D E.

Oui vraiment. D'abord qu'elle le voit , elle va au - devant de lui ; enfin il lui prend la main , il l'embrasse.

M. H O U B L O N.

Cela est différent. Je te plains ; mais il ne faut pas t'en aller à Lille , & pardi aimes-en une autre.

D E L R O D E.

Ah ! je n'aimerai jamais qu'elle , je le fens bien.

M. H O U B L O N.

Ne t'afflige donc pas comme cela.

D E L R O D E.

Il faut absolument que je parte.



SCENE XV.

LA COMMERE ADAM, M. HOUBLON, DELRODE.

M. HOUBLON.

AH! voilà la Commère Adam.

LA COMMERE ADAM.

Messieurs, je suis bien votre servante. Eh bien n'ai-je pas eu une bonne idée?

M. HOUBLON.

Comment?

LA COMMERE ADAM.

Eh pardi, c'est moi qui ai conseillé à Jean Alegrain, de venir prier Monsieur Delrode de tenir son enfant avec Mademoiselle Agathe.

M. HOUBLON.

Bon! il ne le veut pas.

LA COMMERE ADAM.

Et pourquoi donc? Je ne crois pas qu'on puisse avoir une plus jolie Commère, & si il m'en a bien passé par les mains, comme vous savez.

M. H O U B L O N.

Il ne la trouve que trop jolie , ce n'est pas-
là l'embarras.

L A C O M M E R E A D A M.

Ah ! dame , s'il se plaint que la Mariée est
trop belle , ce n'est pas ma faute. On lui en
fera faire exprès.

M. H O U B L O N.

Eh , non ! c'est que vous ne savez pas.

D E L R O D E.

Ah ! mon Oncle , ne dites rien.

M. H O U B L O N.

Bon , bon ! elle nous éclaircira tout cela , la
Commère.

L A C O M M E R E A D A M.

Voyons , voyons. *Elle s'assied.*

D E L R O D E.

Mais , mon Oncle....

M. H O U B L O N.

C'est que , justement , il est amoureux de
Mademoiselle Agathe.

L A C O M M E R E A D A M.

Tout de bon ?

M. HOUBLON.

Oui vraiment.

LA COMMÈRE ADAM.

Eh bien, il est trop heureux, cela vient comme de cire.

M. HOUBLON.

Eh, non.

LA COMMÈRE ADAM.

Qu'il dise donc, qu'est-ce qu'il y a? C'est une tres-honnête fille, sage, douce, un petit mouton, en un mot.

M. HOUBLON.

Oui, mais, Monsieur le Cocq....

LA COMMÈRE ADAM.

Est-ce que vous savez?

M. HOUBLON.

Et sûrement, il le fait.

LA COMMÈRE ADAM.

Mais cela ne doit rien faire.

M. HOUBLON.

Il dit qu'elle aime beaucoup Monsieur le Cocq.

LA COMMERE ADAM.

La petite? Cela est bien vrai, & il en est très-occupé, lui.

DELRODE.

Eh bien, mon Oncle, me croirez-vous, après cela?

M. HOUBLON.

Il le faut bien. Je croyois que tout ce qu'il m'avoit dit pouvoit n'être pas bien certain; mais puisque vous en convenez....

LA COMMERE ADAM.

Ecoutez donc, bien des gens s'en font toujours doutés, & vous savez que Monsieur Pécorier n'y regardoit pas de si près; Monsieur le Cocq a toujours été son ami, & ces fortes de choses-là arrivent tous les jours. Ce n'est pas la faute de la petite, elle n'y pouvoit rien.

DELRODE, *soupirant.*

Comme les Femmes se laissent séduire aisément!

LA COMMERE ADAM.

Il est vrai qu'elle étoit un peu coquette.

DELRODE.

Elle l'est bien encore.

LA COMMERE ADAM.

Comment ? Il y a dix ans qu'elle est morte.

M. HOUBLON.

De qui parlez-vous donc ?

LA COMMERE ADAM.

De Madame Pécorier.

M. HOUBLON.

Eh bien ?

LA COMMERE ADAM.

Mon sieur le Cocq en étoit bien amoureux.

M. HOUBLON.

Mais nous vous parlions de Mademoiselle Agathe, qu'il aime beaucoup, Monsieur le Cocq.

LA COMMERE ADAM.

Sans doute, vous en concevez bien la raison.

M. HOUBLON.

Attendez, est-ce qu'elle seroit....

LA COMMERE ADAM.

Affurément.

M. HOUBLON.

Il n'en est donc pas amoureux ?

LA COMMERE ADAM.

Eh pardi cela ne se peut pas.

DELRODE, *avec joie.*

Ah, mon Oncle! Ah, Madame Adam!

LA COMMERE ADAM.

Quoi, vous le croyiez?....

M. HOUBLON.

Oui, il s'y étoit trompé, & voilà pourquoi il avoit refusé de tenir avec elle l'enfant de Jean Alegrain.

LA COMMERE ADAM, *riant.*

Ah, celui-là est bon!

DELRODE.

Eh, point du tout! je suis désespéré!

LA COMMERE ADAM.

Et de quoi?

DELRODE.

De ce que Mademoiselle Agathe, au lieu de penser que je peux l'aimer, va me haïr à-présent d'avoir refusé!....

LA COMMERE ADAM.

Laissez, laissez - moi faire, je vais raccommoder tout cela.

D E L R O D E.

Vous , Madame Adam ?

L A C O M M E R E A D A M.

Pardi , cela sera bien difficile.

D E L R O D E.

Ah ! que je vous aurai d'obligation !

L A C O M M E R E A D A M.

Ils ne peuvent pas encore avoir de Parrain.

M. H O U B L O N.

Sera - ce pour ce soir ?

L A C O M M E R E A D A M.

Oui.

M. H O U B L O N.

En ce cas-là , je m'en vais m'habiller , je ferai bien-tôt prêt.

L A C O M M E R E A D A M.

Allez , allez. *A Delrode.* Je vais entrer chez Monsieur Pécorier.

D E L R O D E.

Faites , je vous prie , en sorte que Mademoiselle Agathe....

L A C O M M E R E A D A M.

Ne vous embarrassez pas. Ah ! voilà Dame Françoise.

SCENE

S C È N E X V I.

DAME FRANÇOISE, LA COMMERE ADAM, DELRODE.

DAME FRANÇOISE.

MADAME Adam, savez-vous pourquoi Monsieur Pécorier a envoyé un dindon & une oye à Jean Alegrain?

LA COMMERE ADAM.

Non; mais je le devine.

DAME FRANÇOISE.

Ah! dites-le moi.

LA COMMERE ADAM.

Je n'ai pas le tems de cela. Est-il chez vous, Jean Alegrain?

DAME FRANÇOISE.

Il y est venu; mais il est parti par la porte de la cour, avec Monsieur Pécorier.

DELRODE.

Ah! voilà Mademoiselle Agathe.

LA COMMERE ADAM, à Delrode.

Eh bien, cachez-vous, vous entendrez ce que nous dirons.

DAME FRANÇOISE.

Vous ne voulez donc pas me dire pourquoi ce dindon & cette oye ?

LA COMMÈRE ADAM.

Nous avons bien d'autres choses à faire.

DAMÈ FRANÇOISE.

Oh ! je le ferai.

SCÈNE XVII.

AGATHE, LA COMMÈRE ADAM,
DELRODE, *caché, écoutant.*

AGATHE.

AH ! Madame Adam, savez-vous où est mon Parrain ? Je voudrais lui parler pour faire entendre à mon Père....

LA COMMÈRE ADAM.

J'ai bien des choses à vous dire. Vous ne savez pas pourquoi Monsieur Delrode ne vouloit pas être votre Compère.

A G A T H E.

Ah ! Madame , ne me parlez jamais de lui !

L A C O M M E R E A D A M.

Pourquoi donc ?

A G A T H E.

Non - seulement il a refusé Jean Alegrain , mais il part pour ne me plus voir apparemment !

L A C O M M E R E A D A M.

Non , non , il ne partira point.

A G A T H E.

Il l'a dit à Jean Alegrain , il me fuit depuis long-tems , il me hait , & cependant je ne lui ai rien fait ; non , Madame Adam , je lui défie d'avoir à se plaindre.

L A C O M M E R E A D A M.

Aussi , au lieu de s'en plaindre , il vous aime beaucoup.

A G A T H E , *vivement.*

Il m'aime beaucoup ?

LA COMMÈRE ADAM.

Oui vraiment ; & cela est si vrai , que s'il vous fuyoit , c'étoit par jalousie.

AGATHE.

Lui , jaloux ! Ah , Madame Adam ! mais ne me trompez-vous point ? De qui pouvoit-il être jaloux ?

LA COMMÈRE ADAM.

De votre Parrain.

AGATHE.

Il ne le connoissoit donc pas , il ne savoit donc pas qu'il étoit mon Parrain ? Mais , ma chère Madame Adam , s'il va partir , que deviendrai-je.

LA COMMÈRE ADAM.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

AGATHE , *avec embarras.*

Je n'ose pas vous le dire.

DELRODE , *aux genoux d'Agathe.*

Ah ! chère Agathe , je vous demande pardon , punissez-moi , vous le devez.

A G A T H E.

Eh , le puis-je ?

L A C O M M E R E A D A M.

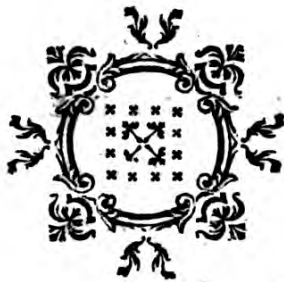
Allez , vous vous aimez bien tous les deux ,
& vous êtes deux enfans de ne vous l'être pas
dit plutôt.

D E L R O D E.

Madame Adam , comment reconnoître le
service que vous m'avez rendu ?

L A C O M M E R E A D A M.

Cela se retrouvera.



SCÈNE XVIII.

M. PÉCORIER, M. LE COCQ,
AGATHE, LA COMMÈRE
ADAM, DELRODE.

M. LE COCQ, *dans le fond.*

Eh, mais les voilà ensemble.

M. PÉCORIER.

Il est peut-être là pour, pça, pça, pça, lui
faire ses adieux.

LA COMMÈRE ADAM.

Mes Compères, tout est raccommodé.

M. LE COCQ.

Comment ?

LA COMMÈRE ADAM.

Oui, ces enfans-là s'aiment à la folie.

M. PÉCORIER.

Eh bien, tant mieux, parce que, pça, pça,
pça, pça, voilà ce que nous voulions.

LA COMMÈRE ADAM.

Ils sont tout prêts, il faudroit avertir Jean
Alegrain.

D E L R O D E.

Ah , Monsieur Pécorier ! Monsieur le Cocq !

A G A T H E.

Mon cher Père ! mon Parrain !

S C E N E X I X.

Les Acteurs précédens. M. HOUBLON,
habillé.

M. L E C O C Q.

AH ! voilà Monsieur Houblon.

M. H O U B L O N.

Eh bien , tout est - il d'accord , Commère
Adam ?

L A C O M M E R E A D A M.

Oui , oui.

M. H O U B L O N.

Allons , tant mieux.

M. P É C O R I E R.

Monsieur Houblon , je suis bien aise que

tout cela s'arrange , parce que je craignois que vous ne, pça , pça , pça , pça , enfin c'est le Compère le Cocq qui a eu cette idée-là.

M. H O U B L O N.

Vous nous faites bien de l'honneur.

M. P É C O R I E R.

Il faut commencer par quelque chose ; parce que après , pça , pça , pça , vous entendez bien ?

M. H O U B L O N.

Non , mais moi qui suis Flamand , je vais vous parler tout rondement. Si vous voulez donner Mademoiselle Agathe en mariage à mon Neveu , cela fera fait tout de suite ; il l'aime comme un fou , moi je serai charmé d'avoir une Nièce que je regarderai comme ma Fille , & nous serons tous parens & amis.

M. L E C O C Q.

Voilà ce que le Compère Pécquier vouloit vous proposer.

M. H O U B L O N.

Si j'avois sçu plutôt les intentions de mon Neveu , cela seroit déjà fait.

M. P É C O R I E R.

Moi, je craignois que, pça, pça, pça, la bière, vous savez bien, enfin je suis charmé que tout cela se fasse.

M. H O U B L O N.

Il faut faire les affaires l'une après l'autre ; finissons celle-ci, demain nous ferons le contrat, & la noce ira tout de suite après.

M. L E C O C Q.

Vous avez raison.

D E L R O D E.

Ah ! mon Oncle, combien vous me rendez heureux !

M. H O U B L O N.

Tu ne veux donc plus te faire Abbé ?

D E L R O D E.

Oh ! pour cela, non.

M. H O U B L O N.

Ni t'en aller à Lille ?

M. L E C O C Q.

Il vouloit s'en aller ?

M. HOUBLON.

Oui, il disoit qu'il partiroit demain.

M. PÉCORIER.

Et celle-ci, ne m'avoit-elle pas dit aussi que, pça, pça, pça, qu'elle vouloit être Religieuse.

AGATHE.

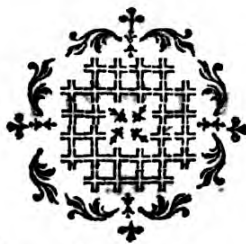
Ah ! mon cher Père, ne parlez plus de cela.

M. HOUBLON.

Allons, voilà Jean Alegrain.

DELRODE.

Il a l'air bien triste.



S C E N E X X.

Les Acteurs précédens , JEAN
ALEGRAIN.

LA COMMÈRE ADAM.

EH bien, Jean Alegrain, qu'avez-vous donc?

M. L E C O C Q.

Comment se porte la Commère ?

J E A N A L E G R A I N.

Fort bien; mais....

M. L E C O C Q.

Quoi ?

J E A N A L E G R A I N.

Je ne peux pas trouver de Parrain.

LA COMMÈRE ADAM.

Bon ! tout est arrangé.

J E A N - A L E G R A I N.

Tout de bon ?

M. L E C O C Q.

Oui, c'est Monsieur Delrode.

J E A N A L E G R A I N.

Il disoit qu'il ne pouvoit pas.

L A C O M M E R E A D A M.

Il a consenti.

J E A N A L E G R A I N.

Ah ! j'en suis bien aise!

S C E N E X X I.

Les Acteurs précédens , P. L E P O T ,
avec un fagot.

P. L E P O T , à M. Houblon.

M O N S I E U R , voilà le fagot que vous avez
demandé pour ce soir.

M. H O U B L O N.

Un fagot!

P. L E P O T.

Oui.

M. H O U B L O N.

Pourquoi faire ?

P. L E P O T.

Hen ?

M. H O U B L O N.

Pourquoi faire ?

P. L E P O T.

Ne m'avez - vous pas dit d'apporter un fagot.

M. H O U B L O N.

Eh non ; c'est un fallot.

P. L E P O T.

Hen ?

M. H O U B L O N.

C'est un fallot , pour nous éclairer.

P. L E P O T.

Bon , il fait clair de lune ; je vais laisser le fagot ici.



SCENE DERNIÈRE.

Les Acteurs précédens, DAME FRANÇOISE.

DAME FRANÇOISE.

MESSEIERS, j'ai deviné pourtant.

M. LE COCQ.

Quoi?

DAME FRANÇOISE.

Personne ne m'a rien dit.

M. LE COCQ.

Et qu'avez-vous deviné, Dame Françoise?

DAME FRANÇOISE.

Pourquoi Monsieur Pécorier a envoyé un dindon & une oye à Jean Alegrain.

LA COMMERE ADAM.

Vous l'avez deviné?

DAME FRANÇOISE.

C'est pour le souper de ce soir.

M. PÉCORIER.

Cela est vrai.

J E A N A L E G R A I N.

Bon, Monsieur le Cocq a bien envoyé autre chose, avec bien du vin.

M. H O U B L O N.

Tant mieux , nous boirons à la santé de l'Accouchée, & du Parrain & de la Maraine.

Fin du second Tome.

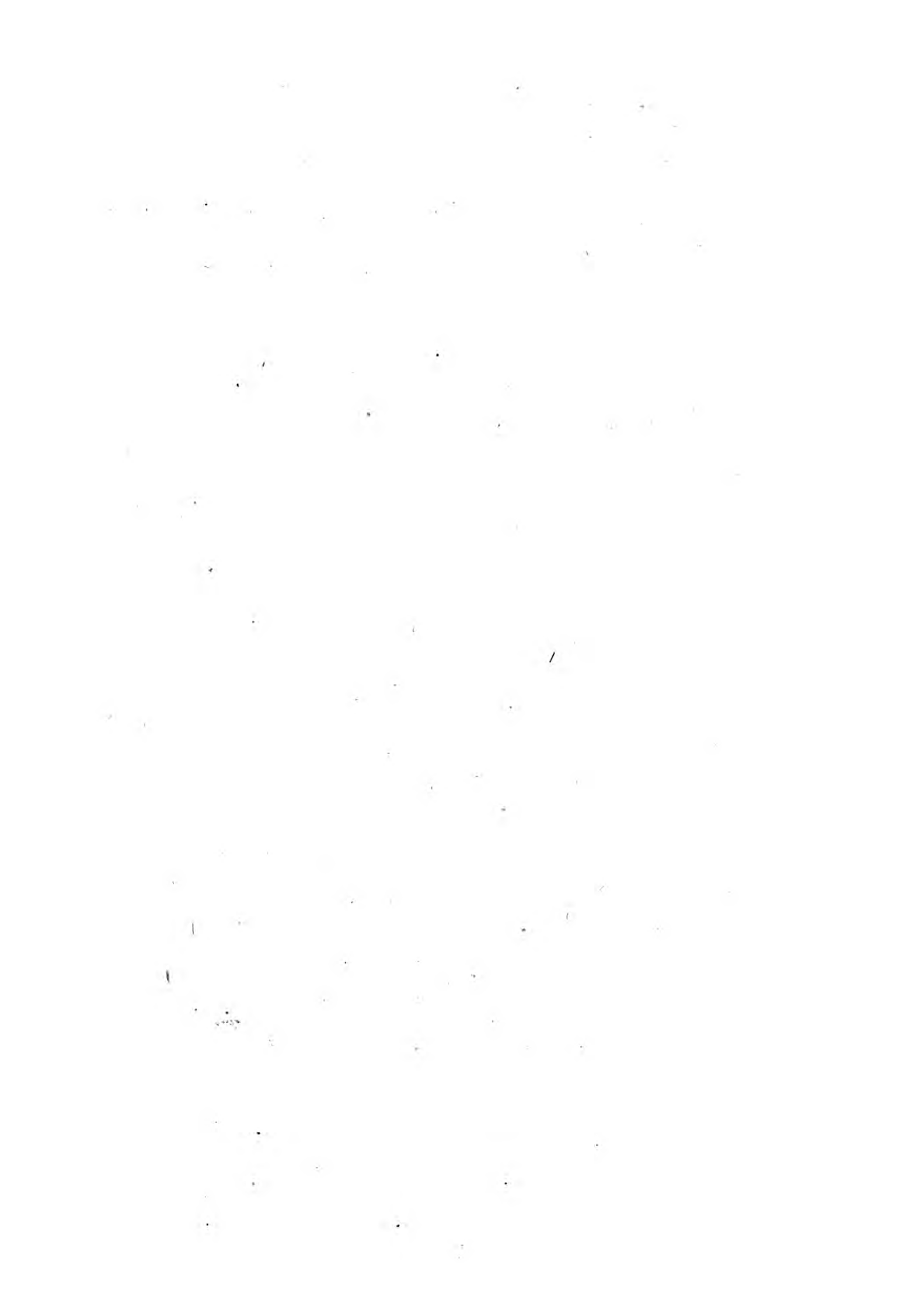


T A B L E

Des PIÈCES contenues dans le second
Volume.

1. <i>L</i> _E <i>Testament Singulier</i> ,	page 1
2. <i>Les Contretems</i> ,	43
3. <i>La Dévote</i> ,	93
4. <i>Les Bonnes Gens</i> ,	113
5. <i>La Chançon</i> ,	167
6. <i>L'Entêté</i> ,	203
7. <i>Les Compères</i> ,	285

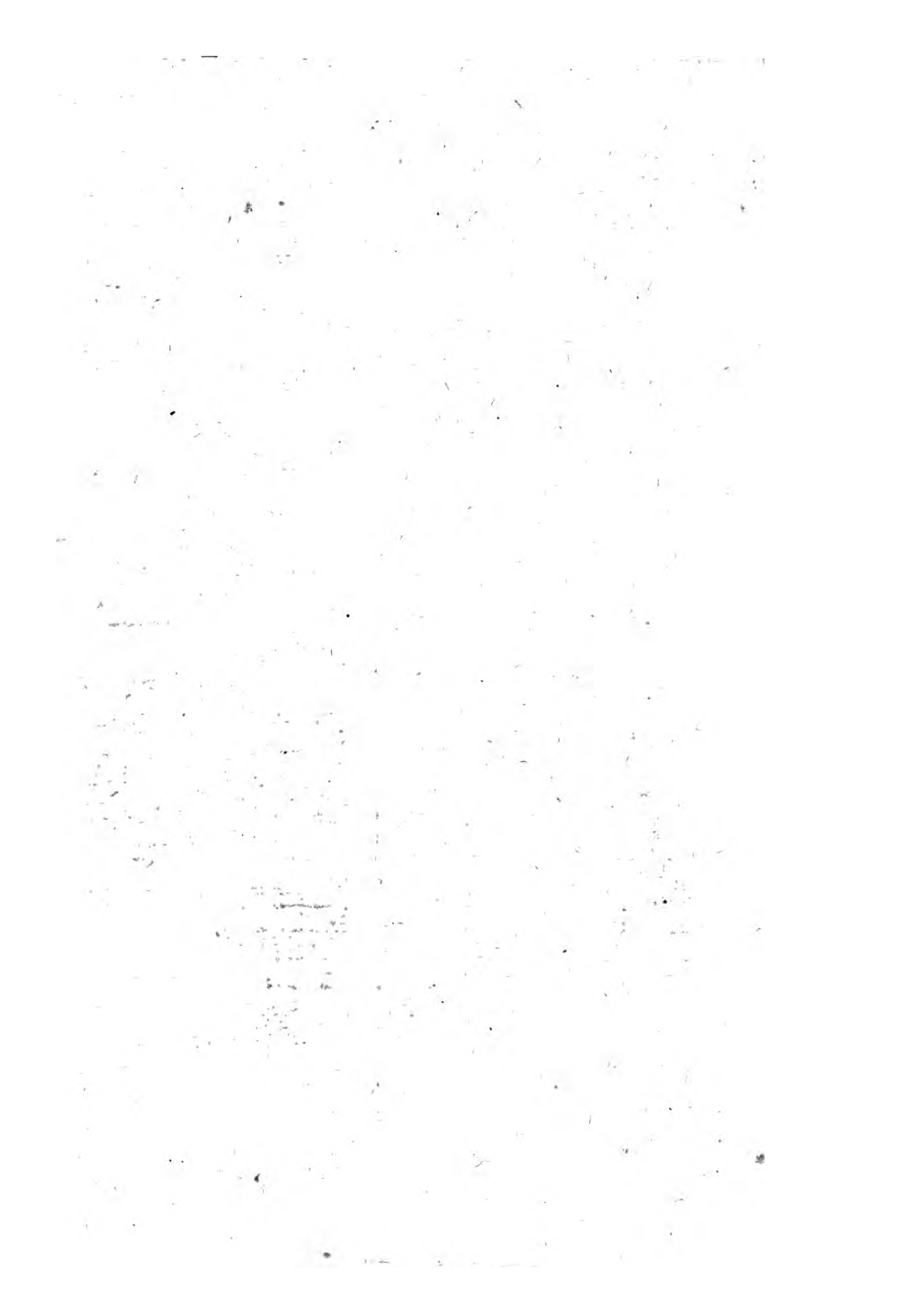
Fin de la Table.



1

1

1





UNS. 157 v. 32



